



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

HD WIDENER



HW NNNE 3

Mon 18.25



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

—◆—
PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.
—◆—

ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS,

ET PRÉCÉDÉS
DE L'ÉLOGE DE MONTAIGNE,
PAR M. VILLEMAIN,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME HUITIÈME.



PARIS,
FROMENT, QUAI DES AUGUSTINS, N° 37.

M DCCC XXV.

Mon 18, 25

519/87
50-187
18-6

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE III.

CHAPITRE XIII.

DE L'EXPERIENCE.

Sommaire. L'expérience n'est pas un moyen très-sûr de parvenir à la vérité. Il n'arrive point d'événements, il n'est point d'objets absolument semblables : on ne peut donc juger très-sainement par analogie. — Par cette raison, la multiplicité des lois est fort inutile : jamais le législateur ne pourra prévoir tous les cas, tous les accidents. Les meilleures lois, *ce sont les plus rares, les plus simples, les plus générales*; mais ce sont surtout celles que nous donne la nature. Les juges les plus équitables seraient peut-être ceux qui ne prononceraient leurs arrêts que d'après les inspirations de la raison. Malheureusement, il y a autant d'opinions

que d'hommes, et souvent le même homme pense différemment en des temps différents, et souvent à des heures différentes dans la même journée. — Les lois, les actes en général, sont conçus en termes obscurs, et les gloses et commentaires ne servent qu'à en obscurcir le texte. Aussi, combien ne fait-on pas de livres sur des livres! Que de gens occupés à *interpréter les interprétations!* Nos opinions se forment, *s'entend les unes sur les autres.* — Ce qu'il y a de singulier, c'est que les discussions, les disputes, ne roulent guère que sur des mots; telles sont celles sur *les corps, la substance*, etc. — Imperfection des lois: par exemple, des paysans qui trouvent dans leur chemin un homme assassiné, mais qui respire encore, ne songent qu'à s'enfuir, parce qu'ils seraient obligés, si on les trouvait près de ce malheureux, de comparaître devant les tribunaux, pour prouver qu'ils ne sont pas auteurs de ce meurtre: des condamnés, reconnus, depuis la sentence, innocents, ne sont pas moins exécutés, parce que, dans leur condamnation, il n'y avait aucun vice de forme. *Combien de condamnations plus criminelles que le crime!* — Montaigne partage l'ancienne opinion, qu'il est toujours prudent, que l'on soit accusé à tort ou raison, de ne pas se mettre entre les mains de la justice. — Puisqu'il y a des juges pour punir les mauvaises actions, il devrait y en avoir pour récompenser les bonnes. — Comment

les lois seraient-elles parfaites? c'est le plus souvent l'ouvrage *de sots*, ou d'hommes *vains* ou *irrésolus*, ou d'hommes qui, *par haine de l'égalité*, manquent *d'équité*. — Si l'on voulait se rappeler combien l'on s'est trompé dans les opinions qu'on croyait les mieux fondées, on se méfierait plus de ses jugements. L'obscurité, l'incertitude d'une science quelconque, ne s'aperçoit que par ceux qui l'ont déjà étudiée et qui la cultivent. Quant à Montaigne, c'est à l'étude constante qu'il a faite de lui-même, qu'il doit d'être modeste, et modéré dans ses opinions, et de détester *l'arrogance importune, querelleuse, pleine de confiance*. Il voudrait que l'on parlât toujours franchement, même aux souverains. Entourés, comme ils sont, d'une tourbe de flatteurs, d'hommes avides et corrompus, ce serait presque un miracle qu'ils valussent quelque chose. Combien n'auraient-ils pas besoin d'un homme qui, sans paraître censurer leur conduite, leur en fit apercevoir les conséquences, leur apprît ce que le peuple pense d'eux, ce qu'il en dit. — Ses *Essais* sont, à son avis, un cours expérimental, fait sur lui-même, qui apprend moins ce qu'il faut faire que ce qu'il ne faut pas faire. Mais où l'expérience semble être le plus nécessaire, c'est dans tout ce qui tient à la médecine; et, à ce sujet, il décrit ses maladies, et surtout sa gravelle. A ce sujet, il lance quelques traits contre les médecins. Il entre aussi dans des

détails minutieux sur sa manière de vivre : il dit quels étaient ses vêtements, ses repas, ses habitudes ordinaires, etc., etc. Parvenu à la vieillesse, il ne la trouve pas sans consolation, ni même les maladies qui l'accompagnent. — De tout ce qu'il a exposé, il conclut que, dans tous les états de la vie, il faut se laisser doucement entraîner par la nature, cette mère tendre qui a tout disposé pour notre bonheur.

Exemples : Ferdinand le Catholique; Platon. — Bartholde et Baldus; Aristote. — Luther; Socrate et Ménon. — Des paysans du pays de Montaigne; des juges de la même contrée. — Alcibiade; une institution des Chinois. — Socrate et Euthydème; Aristarque; Antée; Antisthènes; Persée, roi de Macédoine; Montaigne; Alexandre. — Tibère; les médecins; Évenus; Andron; un gentilhomme; un savant; Socrate; Sénèque; Attale; les Scythes et les Indiens; Philopœmen; Marius; César; Carnéade; les Stoïciens; Socrate; Platon; Scipion; le philosophe Théon; le valet de Périclès; Favorinus; la reine Chelonis; Flaminius; Pyrrhus; Auguste; Solon; Epicure; Chilon; Auguste et Démocrite; Cranaüs, roi des Athéniens; la servante du philosophe Chrysippe; Diogène; Alcibiade; Varron; Xerxès; les philosophes cyrénaïques; Aristippe; Zénon; Pythagore; Socrate et Platon; les deux Caton; Épaminondas; Scipion et Lélius; Socrate; Platon; Alexandre;

Épiménide; encore Socrate; Ésope; Alexandre et Philotas; les Athéniens et Pompée.

IL n'est desir plus naturel, que le desir de cognoissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener; quand la raison nous fault, nous y employons l'expérience,

Per varios usus artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam, (1)

qui est un moyen de beaucoup plus foible (a) et moins digne : mais la verité est chose si grande, que nous ne devons desdaigner aucune entre-mise qui nous y conduise. La raison a tant de formes, que nous ne sçavons à laquelle nous prendre : l'expérience n'en a pas moins; la consequence que nous voulons tirer de la (b) ressemblance des evenemens est mal seure, d'autant qu'ils sont tousiours dissemblables. Il n'est aucune qualité si universelle, en cette image des choses, que la diversité et varieté. Et les Grecs et les Latins, et nous, pour le plus exprez

(1) C'est par différentes épreuves que l'expérience a produit l'art; l'exemple d'autrui nous servant de guide. *MANIL.* l. 1, v. 59.

(a) *Et plus vile*, édition de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. — N.

(b) *De la conférence*, édition de 1595. Le mot *conférence* est rayé par Montaigne, dans l'exemplaire qu'il a corrigé, et il a écrit au-dessus *ressemblance*. — N.

exemple de similitude, nous servons de celuy des œufs : toutesfois il s'est trouvé des hommes, et notamment un en Delphes, qui recognoissoit des marques de difference entre les œufs, si qu'il n'en prenoit iamais l'un pour l'autre ; et y ayant plusieurs poules, sçavoit iuger de laquelle estoit l'œuf (a). La dissimilitude s'ingere d'elle mesme en nos ouvrages : nul art ne peut arriver à la similitude : ny Perrozet, ny aultre, ne peut si soigneusement polir et blanchir l'envers de ses chartes, qu'aucuns ioueurs ne les distinguent, à les veoir seulement couler par les mains d'un aultre. La ressemblance ne faict pas tant, un ; comme la difference faict, aultre. Nature s'est obligee à ne rien faire aultre, qui ne feust dissemblable. Pourtant, l'opinion de celuy là ne me plaist gueres, qui pensoit, par la multitude des loix, brider l'auctorité des iuges, en leur taillant leurs morceaux ; il ne sentoit point qu'il y a autant de liberté et d'estendue à l'interpretation des loix, qu'à leur façon : et ceulx là se mocquent, qui pensent appetisser nos debats et les arrester, en nous r'appellant à l'expresse parole de la Bible ; d'autant que nos-

(a) Cicéron, d'où Montaigne doit avoir tiré cet exemple, dit qu'il s'est trouvé à Délos plusieurs personnes qui, nourrissant un grand nombre de poules pour le profit, avaient accoutumé de dire, en voyant un œuf, laquelle de ces poules l'avait pondu. *Acad. quest.* l. 4, c. 18. — C.

tre esprit ne treuve pas le champ moins spacieux à contrerouler le sens d'aultruy qu'à représenter le sien, et, comme s'il y avoit moins d'animosité et d'aspreté, à gloser qu'à inventer. Nous voyons combien il se trompoit (a); car nous avons en France plus de loix que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il n'en faudroit à regler tous les mondes d'Epicurus; *ut olim flagitiis, sic nunc legibus laboramus* (1): et si avons tant laissé à opiner et decider à nos iuges, qu'il ne feut iamais liberté si puissante et licencieuse. Qu'ont gagné nos legislatureurs à choisir cent mille especes et faicts particuliers, et y attacher cent mille loix? ce nombre n'a aucune proportion avecques l'infinité diversité des actions humaines; la multiplication de nos inventions n'arrivera pas à la variation des exemples: adioustez y en cent fois autant; il n'advient pas pourtant que, des evenemens à venir, il s'en treuve aucun qui, en tout ce grand nombre de milliers d'evenemens choisis et enregistrez, en rencontre un auquel il se puisse ioindre et apparier si exactement, qu'il n'y reste quelque circonstance et diversité qui requiere diverse consideration de iugement. Il y

(a) *Nous voyons combien celui qui pensait brider l'autorité des juges par la multiplicité des lois, se trompait.* — C.

(1) *On souffre autant des lois, qu'on souffrait autrefois des crimes.* TACITE, *Annal.* l. 3, c. 25.

a peu de relation de nos actions, qui sont en perpetuelle mutation, avecques les loix fixes et immobiles : les plus desirables, ce sont les plus rares, plus simples et generales ; et encores crois ie qu'il vaudroit mieulx n'en avoir point du tout, que de les avoir en tel nombre que nous avons.

Nature les donne tousiours plus heureuses que ne sont celles que nous nous donnons : tesmoing la peinture de l'aage doré des poëtes, et l'estat où nous voyons vivre les nations qui n'en ont point d'autres : en voylà, qui, pour tous iuges, employent en leurs causes le premier passant qui voyage le long de leurs montaignes ; et ces autres eslisent, le iour du marché, quelqu'un d'entr'eulx, qui, sur le champ, decide tous leurs procez. Quel dangier y auroit il que les plus sages voidassent ainsi les nostres selon les occurences, et à l'œil, sans obligation d'exemple et de consequence ? A chasque pied, son soulier. Le roy Ferdinand, envoyant des colonies aux Indes, prouvent sagement qu'on n'y menast aucuns escholiers de la iurisprudence, de crainte que les procez ne peuplassent en ce nouveau monde, comme estant science, de sa nature, generatrice d'altercation et division : et iugeant avecques Platon (a), que

(a) *De Republ.* l. 3. — C.

• C'est une mauvaise provision de pais, que iurisconsultes et medecins. »

Pourquoy est ce que nostre language commun, si aysé à tout aultre usage, devient obscur et non intelligible en contract et testament; et que celuy qui s'exprime si clairement, quoy qu'il die et escrive, ne treuve en cela aulcune maniere de se declarer, qui ne tumber en doubte et contradiction? si ce n'est que les princes de cet art, s'appliquants d'une peculiere attention à trier des mots solennes et former des clauses artistes (a), ont tant poisé chasque syllabe, espluché si primement chasque espece de couture, que les voylà enfrasquez (b) et embrouillez en l'infinité des figures, et si menues partitions, qu'elles ne peuvent plus tumber soubs aulcun reglement et prescription, ni aulcune certaine intelligence: *confusum est quidquid usque in pulverem sectum est* (1). Qui a veu des enfants, essayants de renger à certain nombre une masse d'argent vif; plus ils le pressent et pestrissent, et s'estudient à le contraindre à leur loy, plus ils irritent la liberté de ce genereux metal; il fuyt à leur art, et se va menuisant et esparpillant, au delà de tout compte: c'est de mesme;

(a) *Arrangées avec art.* — E. J.

(b) *Embarrassés.* — E. J.

(1) Tout ce qui est divisé jusqu'à n'être que poudre, devient confus. SENECA. epist. 89.

car en subdivisant ces subtilitez, on apprend aux hommes d'accroistre les doubttes; on nous met en train d'estendre et diversifier les difficultez; on les alonge, on les disperse. En semant les questions et les retaillant, on faict fructifier et foisonner le monde en incertitude et en querelle; comme la terre se rend fertile, plus elle est esmiee et profondement remuee : *Difficultatem facit doctrina* (1). Nous doubtons sur Ulpian, et redoubtons encores sur Bartolus et Baldus. Il falloit effacer la trace de cette diversité innumerable d'opinions : non poigt s'en parer, et en entester la posterité. Je ne sçais qu'en dire; mais il se sent, par experience, que tant d'interpretations dissipent la verité et la rompent. Aristote a escript pour estre entendu : s'il ne l'a peu, moins le fera un moins habile : et un tiers, que celuy qui traicte sa propre imagination. Nous ouvrons la matiere, et l'espondons en la destrempant; d'un subiect nous en faisons mille, et retumbons, en multipliant et subdivisant, à l'infinité des atomes d'Epicurus. Jamais deux hommes ne iugerent pareillement de mesme chose : et est impossible de veoir deux opinions semblables

(1) C'est la doctrine qui produit les difficultés. *QUINTIL. Inst. orat.* l. 10, c. 3. — Montaigne cite bien les propres paroles de Quintilien, mais dans un sens tout différent de celui qu'elles ont dans cet auteur. — C.

exactement, non seulement en divers hommes, mais en mesme homme à diverses heures. Ordinairement ie treuve à doubter en ce que le commentaire n'a daigné toucher; ie brunche plus volontiers en pais plat : comme certains chevaux que ie cognois, qui choppent plus souvent en chemin uny.

Qui ne diroit que les gloses augmentent les doubtes et l'ignorance, puisqu'il ne se veoid aucun livre, soit humain, soit divin, sur qui le monde s'embesongne, duquel l'interpretation face tarir la difficulté? le centiesme commentaire le renvoye à son suyvant, plus espineux et plus scabreux que le premier ne l'avoit trouvé : quand est il convenu entre nous, « ce livre en a assez, il n'y a meshuy plus que dire? » Cecy se veoid mieulx en la chicane : On donne auctorité de loy à infinis docteurs, infinis arrests, et à autant d'interpretations; Trouvons nous pourtant quelque fin au besoin d'interpreter? s'y veoid il quelque progrez et advancement vers la tranquillité? nous fault il moins d'avocats et de iuges, que lors que cette masse de droict estoit encores en sa premiere enfance? Au contraire, nous obscurcissons et ensepvelissons l'intelligence; nous ne la descouvrons plus qu'à la mercy de tant de clostures et barrieres. Les hommes mescognoissent la maladie naturelle de leur esprit : il ne faict que fureter et quester,

et va sans cesse tournoyant, bastissant et s'empestrant en sa besongne, comme nos vers à soye, et s'y estouffe; *mus in pice* (1) : il pense remarquer de loing ie ne sçais quelle apparence de clarté et verité imaginaire; mais pendant qu'il y court, tant de difficultez luy traversent la voye, d'empeschemens et de nouvelles questes, qu'elles l'esgarent et l'enyvrent : non gueres aultrement qu'il adveint aux chiens d'Esope, lesquels descouvrant quelque apparence de corps mort flotter en mer, et ne le pouvant approcher, entreprirent de boire cette eau, d'asseicher le passage, et s'y estoufferent. A quoy se rencontre ce qu'un Crates disoit (a) des escripts de Heraclitus, « qu'ils avoient besoing d'un lecteur bon nageur (b), à fin que la profondeur et poids de sa doctrine, ne l'engloutist et suffoquast. Ce n'est rien que foiblesse particuliere, qui nous fait contenter de ce que d'autres, ou que nous mesmes avons trouvé en cette chasse de cognoissance; un plus habile ne s'en contentera pas : il y a tousiours place pour un suyvant, ouy et pour nous mesmes, et route par ailleurs. Il n'y a point de fin en nos inquisitions : nostre fin est en l'aultre monde.

(1) *C'est une souris dans la poix*, qui s'engluë d'autant plus qu'elle se donne plus de mouvement pour se dépêtrer. — C.

(a) DIOGÈNE LARCE, l. 2, segm. 12. — C.

(b) *Suidas*. — C.

C'est signe de raccourcissement d'esprit, quand il se contente ; ou signe de lasseté. Nul esprit genereux ne s'arreste en soy ; il pretend tousiours, et va oultre ses forces ; il a des esclans au delà de ses effects : s'il ne s'avance, et ne se presse, et ne s'accule et ne se chocque et tournevire, il n'est vif qu'à demy ; ses poursuites sont sans terme et sans forme ; son aliment, c'est admiration, chasse, ambiguité : ce que declaroit assez Apollo, parlant tousiours à nous doublement, obscurément et obliquement ; ne nous repaisant pas, mais nous amusant et embesongnant. C'est un mouvement irregulier, perpetuel, sans patron et sans but : ses inventions s'eschauffent, se suyvent, et s'entreproduisent l'une l'autre :

Ainsi veoid on, en un ruisseau coulant,
 Sans fin l'une eau, aprez l'autre roulant ;
 Et tout de reng, d'un eternel conduit,
 L'une suit l'autre, et l'une l'autre fuyt.
 Par cette cy celle là est poulsee,
 Et cette cy par l'autre est devancee :
 Tousiours l'eau va dans l'eau ; et tousiours est ce
 Mesme ruisseau, et tousiours eau diverse. (a)

(a) Ces vers, qui sont d'Étienne de La Boëtie, se trouvent dans une pièce adressée à Marguerite de Carle, à l'occasion d'une traduction en vers français des plaintes de l'héroïne Bradamante, dans l'*Orlando furioso*, chant 32 ; traduction que La

Il y a plus affaire à interpreter les interpretations, qu'à interpreter les choses ; et plus de livres sur les livres , que sur aultre subiect : nous ne faisons que nous entregloser. Tout formille de commentaires : d'auteurs, il en est grand' cherté. Le principal et plus fameux sçavoir de nos siecles, est ce pas sçavoir entendre les sçavants ? est ce pas la fin commune et derniere de tous estudes ? Nos opinions s'entent les unes sur les aultres ; la premiere sert de tige à la seconde, la seconde à la tierce : nous eschellons ainsi de degré en degré ; et advient de là que le plus hault monté a souvent plus d'honneur que de merite, car il n'est monté que d'un grain (a) sur les espauls du penultime.

Combien souvent, et sottement à l'adventure, ay ie estendu mon livre à parler de soy ? sottement, quand ce ne seroit que pour cette raison, qu'il me devoit soubvenir de ce que ie dis des aultres qui en font de mesme, « Que ces œillades si frequentes à leur ouvrage, tesmoignent que

Boëtie fit à la prière de cette Marguerite de Carle, qui fut ensuite sa femme. C. — Les deux derniers vers ne riment pas ; ce qui me fait croire qu'on prononçait, au moins dans le pays de l'auteur, *divesse* pour *diverse*. — E. J.

(a) Je crois qu'il faut lire d'un *gradin*, ou d'un *cran* ; car, bien qu'on ait dit *grain* pour *cran* ou pour *gradin*, *grain* peut cependant aussi n'avoir ici que la signification de *granum*, grain de blé. — E. J.

le cœur leur frissonne de son amour ; et les rudoyements mesmes desdaigneux de quoy ils le battent , que ce ne sont que mignardises et affecteries d'une faveur maternelle ; » suyvant Aristote (a) , à qui et se priser et se mespriser naisent souvent de pareil air d'arrogance. Car mon excuse , « Que ie doibs avoir en cela plus de liberté que les aultres, d'autant qu'à poinct nommé i'escris de moy et de mes escripts , comme de mes aultres actions ; Que mon theme se renverse en soy : » ie ne sçais si chascun la prendra.

I'ay veu en Allemaigne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations sur le doute de ses opinions , et plus, qu'il n'en esmeut sur les Escriptions saintes. Nostre contestation est verbale : Ie demande que c'est que Nature, Volupté, Cercle, et Substitution ; la question est de paroles ; et se paye de mesme. Une pierre, c'est un corps : mais qui presseroit , « Et corps, qu'est ce ? » « Substance ; » « et substance (b) , quoy ? » ainsi de suite , acculeroit enfin le respondant au bout de son Calepin. On eschange un mot pour un aultre mot, et souvent plus

(a) *Ethic. Nicom.* l. 4, c. 13. — C.

(b) Locke a fait voir démonstrativement que nous n'avons aucune idée claire et précise de ce que nous appelons *substance*. Voyez son *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, l. 1, c. 4, §. 18 ; l. 2, c. 23, §. 2, etc. — C.

incogneu : ie sçais mieulx que c'est qu'Homme, que ie ne sçais que c'est Animal, ou Mortel ou Raisonnable. Pour satisfaire à un doute, ils m'en donnent trois; c'est la teste de Hydra (a). Socrates demandoit à Menon (b), « Que c'estoit que vertu. » « Il y a, dict Menon, vertu d'homme et de femme, de magistrat et d'homme privé, d'enfant et de vieillard. » « Voicy qui va bien, s'escria Socrates : Nous estions en recherche d'une vertu; tu nous en apportes un exaim. » Nous communiquons une question; on nous en redonne une ruche. Comme nul evenement et nulle forme ressemble entierement à une aultre; aussi ne differe l'un de l'aultre entierement : ingenieux meslange de nature. Si nos faces n'estoient semblables, on ne sçauroit discerner l'homme de la beste; si elles n'estoient dissemblables, on ne sçauroit discerner l'homme de l'homme : toutes choses se tiennent par quelque similitude; tout exemple cloche; et la relation qui se tire de l'experience est tousiours

(a) C'est la tête de l'hydre. — E. J.

(b) Dans toutes mes éditions de Montaigne, il y a *Memnon*, au lieu de *Menon*, personnage d'un dialogue de Platon, intitulé *Menon*, où se trouve précisément ce que Montaigne fait dire ici à Ménon et à Socrate. C. — Cette faute se trouve aussi dans l'exemplaire corrigé de la propre main de Montaigne : mais ce n'est pas la seule qu'il ait laissé subsister dans cet exemplaire. — N.

desfaillante et imparfaicte. On ioinct toutesfois les comparaisons par quelque bout : ainsi servent les loix, et s'assortissent ainsin à chascun de nos affaires par quelque interpretation destournee, contraincte et biaise.

Puisque les loix ethiques (a) qui regardent le devoir particulier de chascun en soy, sont si difficiles à dresser, comme nous voyons qu'elles sont ; ce n'est pas merveille si celles qui gouvernent tant de particuliers le sont davantage. Considerez la forme de cette iustice qui nous regit ; c'est un vray tesmoignage de l'humaine imbecillité : Tant il y a de contradiction et d'erreur ! Ce que nous trouvons faveur et rigueur en la iustice, et y en trouvons tant, que ie ne sçais si l'entredoux s'y treuve si souvent, ce sont parties maladives, et membres iniustes du corps mesme et essence de la iustice. Des païsans viennent de m'advertir en haste qu'ils ont laissé presentement en une forest qui est à moy, un homme meurtry de cent coups, qui respire encores, et qui leur a demandé de l'eau par pitié, et du secours pour le soulever : disent qu'ils n'ont osé l'approcher, et s'en sont fuy, de peur que les gents de la iustice ne les y atrapassent, et, comme il se faiet de ceulx qu'on rencontre prez d'un homme tué, ils n'eussent

(a) *Morales.* — B. J.

à rendre compte de cet accident, à leur totale ruïne; n'ayant ny suffisance, ny argent, pour deffendre leur innocence. Que leur eusse ie dict? il est certain que cet office d'humanité les eust mis en peine. Combien avons nous descouvert d'innocents avoir esté punis, ie dis sans la coulpe (a) des iuges; et combien en y a il eu que nous n'avons pas descouverts? Cecy est advenu de mon temps: Certains sont condamnés à la mort pour un homicide; l'arrest, sinon prononcé, au moins conclu et arresté. Sur ce point, les iuges sont advertis, par les officiers d'une cour subalterne voisine, qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels advouent disertement cet homicide, et apportent à tout ce fait une lumiere indubitable. On delibere si pourtant on doit interrompre et differer l'execution de l'arrest donné contre les premiers: on considere la nouvelleté de l'exemple, et sa consequence pour accrocher les iugements; que la condamnation est iuridiquement passee; les iuges privez de repétance. Somme, ces pauvres diables sont consacrés (b) aux formules de la iustice. Philippus (c), ou quelque autre, prou-

(a) *Sans la faute.* — E. J.

(b) *Sont immolés aux formes.* — E. J.

(c) C'est bien exactement Philippe, roi de Macédoine. Voyez les *Apophthegmes* de Plutarque. Mais Montaigne a un peu changé les circonstances; car, dans Plutarque, celui que Phi-

veut à un pareil inconvenient, en cette maniere : Il avoit condamné en grosses amendes un homme envers un aultre , par un iugement resolu. La verité se descouvrait quelque temps aprez , il se trouva qu'il avoit iniquement iugé. D'un costé estoit la raison de la cause ; de l'aultre costé la raison des formes iudiciaires : il satisfait aucunement à toutes les deux , laissant en son estat la sentence, en recompensant, de sa bourse, l'interest du condamné. Mais il avoit affaire à un accident reparable : les miens feurent pendus irreparablement. Combien ay ie veu de condamnations, plus criminelles que le crime ! Tout cecy me fait souvenir de ces anciennes opinions (a) : « Qu'il est force de faire tort en detail , qui veult faire droict en gros ; et iniustice en petites choses , qui veult venir à chef de faire iustice ez grandes : Que l'humaine iustice est formee au modele de la medecine , selon laquelle tout ce qui est utile est aussi iuste et honneste : Et de ce que tiennent les stoïciens , que nature mesme procede contre iustice , en

lippe avoit condamné, ayant aperçu que, tandis qu'il plaidait sa cause, ce prince sommeillait, il en appela aussitôt : et à qui ? dit Philippe avec indignation. — *A toi-même, sire, quand tu seras bien éveillé.* Reproche piquant, qui fit que Philippe, venant à réfléchir plus exactement sur sa sentence, en reconut l'injustice, qu'il répara lui-même de son argent. — C.

(a) PLUTARQUE, *Instr. des affaires d'état*, c. 21. — C.

la pluspart de ses ouvrages : Et de ce que tiennent aussi les cyrenaïques, qu'il n'y a rien iuste (a) de soy; que les coustumes et loix forment la iustice : Et les theodoriens, qui treuvent iuste au sage le larrecin (b), le sacrilege, toute sorte de paillardise, s'il cognoist qu'elle luy soit profitable. » Il n'y a remede : i'en suis là, comme Alcibiades (c), que ie ne me représenteray (d) iamais, que ie puisse, à homme qui decide de ma teste, où mon honneur et ma vie despende de l'industrie et soing de mon procureur plus que de mon innocence. Ie me hazarderois à une telle iustice, qui me recogneust du bien fait, comme du mal fait; où i'eusse autant à esperer qu'à craindre : l'indemnité n'est pas monnoye suffisante à un homme qui fait mieux que de ne faillir point. Nostre iustice ne nous presente que l'une de ses mains, et encores la gauche; quiconque il soit, il en sort avec perte.

En la Chine, duquel royaume la police et les arts, sans commerce et cognoissance des nostres, surpassent nos exemples en plusieurs parties d'excellence, et duquel l'histoire m'apprend

(a) DIOG. LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 92. — C.

(b) DIOG. LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 1, segm. 99. — C.

(c) Qui disait qu'en pareil cas il ne se fierait pas à sa propre mère. PLUTARQUE, dans la *Vie d'Alcibiade*, version d'Amiot. — C.

(d) *Et je dirais, comme lui, que je ne me livrerai.* — E. J.

combien le monde est plus ample et plus divers, que ny les anciens ny nous ne penetrons, les officiers deputez par le prince pour visiter l'estat de ses provinces, comme ils punissent ceulx qui malversent en leur charge, ils remunerent aussi, de pure liberalité, ceulx qui s'y sont bien portez oultre la commune sorte et oultre la necessité de leur debvoir : on s'y presente, non pour se garantir seulement, mais pour y acquerir; ny simplement pour estre payé, mais pour y estre aussi estrené.

Nul iuge n'a encores, Dieu mercy, parlé à moy comme iuge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne ou tierce, ou criminelle ou civile : nulle prison m'a receu, non pas seulement pour m'y promener : l'imagination m'en rend la veue, mesme du dehors, desplaisante. Je suis si affady (a) aprez la liberté, que qui me deffendroit l'accez de quelque coing des Indes, i'en vivrois aulcunement (b) plus mal à mon ayse : et tant que ie trouveray terre, ou air ouvert ailleurs, ie ne croupiray en lieu où il me faille cacher. Mon Dieu ! que mal pourrois ie souffrir la condition où ie veois tant de gents, clouez à un quartier de ce royaume, privez de l'entree des villes principales, et des

(a) Si infatué, si fou de la liberté. — E. J.

(b) En quelque sorte. — E. J.

courts, et de l'usage des chemins publics, pour avoir querellé nos loix ! Si celles que ie sers me menaceoient seulement le bout du doigt, ie m'en irois incontinent en trouver d'autres, où que ce feust. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'employe à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir. Or, les loix se maintiennent en credit, non parce qu'elles sont iustes, mais parce qu'elles sont loix : c'est le fondement mystique de leur auctorité, elles n'en ont point d'autre ; qui (a) bien leur sert. Elles sont souvent faictes par des sots ; plus souvent par des gents qui, en haine d'egualité, ont faulte d'équité ; mais tousiours par des hommes, aucteurs vains et irresolus. Il n'est rien si lourdement et largement faultier, que les loix ; ny si ordinairement. Quiconque leur obeït parce qu'elles sont iustes, ne leur obeït pas iustement par où il doit. Les nostres françoises prestent aulcunement (b) la main, par leur desreglement et deformité, au desordre et corruption qui se veoid en leur dispensation et execution : le commandement est si trouble et inconstant, qu'il excuse aulcunement et la desobeïssance et le vice de l'interpretation, de l'administration et de l'ob-

(a) *Lequel.* — E. J.

(b) *Quelque peu, en quelque sorte.* — E. J.

servation. Quel que soit doncques le fruit que nous pouvons avoir de l'expérience, à peine servira beaucoup à nostre institution celle que nous tirons des exemples estrangiers, si nous faisons si mal nostre proufit de celle que nous avons de nous mesmes, qui nous est plus familiere, et, certes, suffisante à nous instruire de ce qu'il nous fault. Je m'estudie plus qu'aultre subiect : c'est ma metaphysique, c'est ma physique.

Quâ Deus hanc mundi temperet arte domum ;
 Quâ venit exoriens, quâ deficit, unde coactis
 Cornibus in plenum menstrua luna redit ;
 Unde salo superant venti, quid flamine captet
 Eurus, et in nubes unde perennis aqua ;
 Sit ventura dies mundi quæ subruat arces ,
 Quærite quos agitât mundi labor. (1)

En cette université, ie me laisse ignoramment et negligemment manier à la loy generale du monde : ie la sçauray assez, quand ie la senti-

(1) Par quel art Dieu gouverne le monde; par quelle route la lune s'élève et se retire; comment, réunissant son double croissant, elle répare ses pertes chaque mois; d'où partent les vents qui règnent sur la mer; où souffle celui du midi; pourquoi les nuées sont chargées d'eaux éternelles; s'il doit venir un jour qui détruise le monde... Sondez ces mystères, vous qu'agite le soin d'observer la marche de l'univers. — Les six premiers vers sont de PROPERCE, *eleg.* 5, l. 3, v. 26 et seqq. Le second passage est de LUCAIN, *Pharsal.* l. 1, v. 417. — C.

ray ; ma science ne luy sauroit faire changer de route : elle ne se diversifiera pas pour moy ; c'est folie de l'esperer , et plus grand'folie de s'en mettre en peine , puis qu'elle est necessairement semblable , publique et commune. La bonté et capacité du Gouverneur nous doibt , à pur et à plein , descharger du soing de gouvernement : les inquisitions (a) et contemplations philosophiques ne servent que d'aliment à nostre curiosité. Les philosophes, avecques grand'raison , nous renvoient aux regles de nature ; mais elles n'ont que faire de si sublime cognoissance : ils les falsifient , et nous presentent son visage peinct , trop haut en couleur et trop sophistiqué , d'où naissent tant de divers pourtraicts d'un subiect si uniforme. Comme elle nous a fourny de pieds , à marcher ; aussi a elle de prudence , à nous guider en la vie : prudence non tant ingenieuse , robuste et pompeuse , comme celle de leur invention ; mais , à l'advenant , facile , quiete et salutaire , et qui fait tresbien ce que l'aulture dict , en celuy qui a l'heur de sçavoir l'employer naïvement et ordonneement , c'est à dire naturellement. Le plus simplement se commettre à nature , c'est s'y commettre le plus sagement. Oh ! que c'est un doux et mol chevet , et sain , que l'ignorance et l'in-

(a) *Recherches.* — E. J.

curiosité, à reposer une teste bien faicte! i'aïmerois mieulx m'entendre bien en moy, qu'en Ciceron (a). De l'experience que i'ay de moy, ie treuve assez de quoy me faire sage, si i'estois bon escholier : qui remet en sa memoire l'excez de sa cholere passee, et iusques où cette fievre l'emporta, veoid la laideur de cette passion, mieulx que dans Aristote, et en conceoit une haine plus iuste : qui se souvient des maulx qu'il a encourus, de ceulx qui l'ont meqacé, des legieres occasions qui l'ont remué d'un estat à aultre, se prepare par là aux mutations futures, et à la recognoissance de sa condition. La vie de Cesar n'a point plus d'exemple que la nostre pour nous; et emperiere, et populaire, c'est tousiours une vie que touts accidents humains regardent. Escoutons y seulement; nous nous disons tout ce de quoy nous avons principalement besoing : qui se souvient de s'estre tant et tant de fois mescompté de son propre iugement, est il pas un sot de n'en entrer pour iamais en desfiance? Quand ie me treuve convaincu, par la raison d'aultruy, d'une opinion faulse, ie n'apprends pas tant ce qu'il m'a dict de nouveau et cette ignorance particuliere, ce seroit peu d'ac-

(a) L'édition de 1588 porte *qu'en Platon*, dont Montaigne a effacé le nom pour y substituer celui de Ciceron, qu'il estimait moins. — N.

quest ; comme en general i'apprends ma debilité et la trahison de mon entendement : d'où ie tire la reformation de toute la masse. En toutes mes aultres erreurs, ie fois de mesme ; et sens de cette regle grande utilité à la vie : ie ne regarde pas l'espece et l'individu, comme une pierre où i'aye brunché ; i'apprends à craindre mon allure partout, et m'attends à la regler. D'apprendre qu'on a dict ou fait une sottise, ce n'est rien que cela : il fault apprendre qu'on n'est qu'un sot ; instruction bien plus ample et importante. Les fauls pas que ma memoire m'a fait si souvent, lors mesme qu'elle s'asseur le plus de soy, ne se sont pas inutilement perdus : elle a beau me iurer à cette heure et m'asseurer, ie secoue les aureilles ; la premiere opposition qu'on fait à son tesmoignage, me met en suspens, et n'oserois me fier d'elle en chose de poids, ny la garantir sur le fait d'aultroy : et n'estoit que ce que ie fois par faulte de memoire, les aultres le font encores plus souvent par faulte de foy, ie prendrois tousiours, en chose de fait, la verité, de la bouche d'un aultre, plustost que de la mienne. Si chascun espioit de prez les effects et circonstances des passions qui le regentent, comme f'ay fait de celle à qui i'estois tumbé en partage, il les verroit venir, et rallentiroit un peu leur impetuosité et leur course : elles ne nous

sautent pas tousiours au collet d'un prin-
sault (a) ; il y a de la menace et des degrez :

Fluctus uti primo cœpit cùm albescere vento ,
Paulatim sese tollit mare, et altiùs undas
Erigit, inde imo consurgit ad æthera fundo. (1)

Le iugement tient chez moy un siege magistral,
au moins il s'en efforce soigneusement ; il laisse
mes appetits aller leur train , et la haine , et
l'amitié , voire et celle que ie me porte à moy
mesme , sans s'en alterer et corrompre : s'il ne
peult reformer les aultres parties selon soy , au
moins ne se laisse il pas difformer à elles ; il faict
son ieu à part. L'advertissement à chascun « De
se cognoistre (b) , » doibt estre d'un important
effect , puique ce Dieu de science et de lu-
miere (c) le fait planter au front de son temple,
comme comprenant tout ce qu'il avoit à nous
conseiller : Platon dict aussi que prudence n'est
aultre chose que l'execution de cette ordon-
nance ; et Socrates le verifie par le menu , en
Xenophon. Les difficultez et l'obscurité ne s'ap-
perceoivent en chascune science , que par ceulx

(a) *D'un premier saut.* — E. J.

(1) Ainsi l'on voit, au premier souffle des vents, la mer
blanchir, s'enfler peu à peu, soulever ses ondes, et bientôt,
du fond des abîmes, porter ses vagues jusqu'aux nues. *Vrao.*
Énéide, l. 7, v. 528.

(b) *Nosce te ipsum.* — E. J.

(c) *Apollon.* — C.

qui y ont entree; car encores fault il quelque degré d'intelligence, à pouvoir remarquer qu'on ignore; et fault poulser à une porte, pour sçavoir qu'elle nous est close : d'où naist cette platonique subtilité (a), que « Ny ceulx qui sçavent n'ont à s'enquerir, d'autant qu'ils sçavent; Ny ceulx qui ne sçavent, d'autant que pour s'enquerir il fault sçavoir de quoy on s'enquiert. » Ainsin en cette cy « De se cognoistre soy mesme, » ce que chascun se veoid si resolu et satisfait, ce que chascun y pense estre suffisamment entendu, signifie que chascun n'y entend rien du tout; comme Socrates apprend à Euthydeme, en Xenophon. Moy, qui ne fois aultre profession, y treuve une profondeur et variété si infinie, que mon apprentissage n'a aultre fruit que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. A ma foiblesse si souvent recogneue ie doibs l'Inclination que i'ay à la modestie, à l'obeissance des creances qui me sont prescriptes, à une constante froideur et moderation d'opinions, et la Haine de cette arrogance importune et querelleuse se croyant et fiant toute à soy, ennemie capitale de discipline et de verité. Oyez les regenter; les premieres sottises qu'ils mettent en avant, C'est (b) au

(a) ΠΛΑΤΩΝ, in *Menone*. — C.

(b) C'est qu'on établit les religions et les lois par le style.
— E. J.

style qu'on établit les religions et les loix. *Nihil est turpius, quàm cognitioni et perceptioni assertionem approbationemque præcurrere* (1). Aristarchus disoit (a) qu'anciennement, à peine se trouva il sept sages au monde; et que, de son temps, à peine se trouvoit il sept ignorants: aurions nous pas plus de raison, que luy, de le dire en nostre temps? L'affirmation et l'opiniastreté sont signes exprez de bestise: Cettuy cy aura donné du nez à terre cent fois pour un iour; le voylà sur ses ergots aussi resolu et entier que devant: vous diriez qu'on luy a infus, depuis, quelque nouvelle ame et vigueur d'entendement, et qu'il luy advient comme à cet ancien fils de la terre (b), qui reprenoit nouvelle fermeté et se renforçoit par sa cheute;

Cui, cum tetigère parentem,
Iam defecta vigent renovato robore membra: (2)

ce testu indocile pense il pas reprendre un nouvel esprit, pour reprendre une nouvelle dispute? C'est par mon experience que i'accuse l'humaine

(1) Rien n'est plus honteux que de faire marcher l'assertion et la décision, avant la perception et la connaissance. CIC. *Acad. quest.* l. 1, c. 13.

(a) DANS PLUTARQUE, *De l'amour fraternel*, c. 1. — C.

(b) Le géant Antée, dans son combat contre Hercule. — E. J.

(2) Dont les forces se renouvelaient dès qu'il avait touché sa mère. LUCAN. l. 4, v. 599.

ignorance, qui est, à mon advis, le plus seur party de l'eschole du monde. Ceulx qui ne la veulent conclure en eulx, par un si vain exemple que le mien, ou que le leur, qu'ils la reconnoissent par Socrates, le maistre des maistres : car le philosophe Antisthenes (a), à ses disciples, « Allons, disoit il, vous et moy ouir Socrates : là ie seray disciple avecques vous : » et, soubstenant ce dogme de sa secte stoïque, « que la vertu suffisoit à rendre une vie pleinement heureuse et n'ayant besoing de chose quelconque; » « sinon de la force de Socrates, » adioustoit il.

Cette longue attention que i'emploie à me considerer, me dresse à iuger aussi; passablement, des aultres; et est peu de choses de quoy ie parle plus heureusement et excusablement : il m'advient souvent de veoir et distinguer plus exactement les conditions de mes amis, qu'ils ne font eulx mesmes; i'en ay estonné quelqu'un par la pertinence de ma description, et l'ay adverty de soy. Pour m'estre, dez mon enfance, dressé à mirer ma vie dans celle d'aultruy, i'ay acquis une complexion studieuse en cela; et, quand i'y pense, ie laisse eschapper autour de moy peu de choses qui y servent, contenance, humeurs, discours. L'estudie tout : ce qu'il me

(a) *Vie d'Antisthène*, l. 6, segm. 2. — C.

fault fuyr, ce qu'il me fault suyvre. Ainsin à mes amis, ie descouvre, par leurs productions, leurs inclinations internes; non pour renger cette infinie varieté d'actions, si diverses et si decoupees à certains genres et chapitres, et distribuer distinctement mes partages et divisions, en classes et regions cogneues;

Sed neque quàm multæ species, et nomina quæ sint,
Est numerus. (1)

Les sçavants parlent, et denotent leurs fantasies plus specifiquement et par le menu : moy, qui n'y vois qu'autant que l'usage m'en informe, sans regle, presente generalement les miennes, et à tastons; comme en cecy, ie prononce ma sentence par articles descousus; ainsi que de chose qui ne se peult dire à la fois et en bloc : la relation et la conformité ne se treuvent point en telles ames que les nostres, basses et communes. La sagesse est un bastiment solide et entier, dont chasque piece tient son reng, et porte sa marque : *sola sapientia in se tota conversa est* (2) Ie laisse aux artistes, et ne sçais s'ils en viennent à

(1) Car on n'en saurait dire tous les noms, ni désigner toutes les espèces. *VIRG. Géorg.* l. 2, v. 103, où Virgile parle de toutes les espèces de raisins qu'on ne saurait nommer ni compter. — C.

(2) Il n'y a que la sagesse qui soit toute renfermée en elle-même. *CIC. de Finib. bon. et mal.* l. 3, c. 7.

bout en chose si meslée, si menue et fortuite, de renger en bandes cette infinie diversité de visages, et arrester nostre inconstance, et la mettre par ordre. Non seulement ie treuve malaysé d'attacher nos actions les unes aux aultres; mais, chascune à part soy, ie treuve malaysé de la designer proprement par quelque qualité principale : tant elles sont doubles, et bigarrees, à divers lustres. Ce qu'on remarque pour rare au roy de Macedoine, Perseus, « Que son esprit, ne s'attachant à aucune condition (a), alloit errant par tout genre de vie, et representant des mœurs si essorees (b) et vagabondes, qu'il n'estoit cogneu, ny de luy, ny d'aultres, quel homme ce feut, » me semble à peu prez convenir à tout le monde; et, par dessus tous, i'ay veu quelque aultre de sa taille, à qui cette conclusion s'appliqueroit plus proprement encores, ce crois ie : Nulle assiette moyenne; s'emportant toujours de l'un à l'aultre extreme par occasions indivinables; nulle espee de train, sans traverse et contrarieté merveilleuse; nulle faculté simple : si que le plus vraysemblablement qu'on en pourra feindre un iour, ce sera Qu'il affec-

(a) C'est le caractère que lui donne Tite-Live. « *Nalli fortuna, dit-il, adhaerebat animus, per omnia genera vitæ errans uti nec sibi, nec aliis, quinam homo esset, satis constaret.* » L. 41, c. 20. — C.

(b) *Si libros en leur essor.* — E. J.

toit et estudioit de se rendre cogneu par estre mecoignoissable. Il faict besoing des aureilles bien fortes, pour s'ouïr franchement iuger : et, parce qu'il en est peu qui le puissent souffrir sans morsure, ceux qui se hazardent de l'entreprendre envers nous, nous montrent un singulier effect d'amitié; car c'est aimer sainement, d'entreprendre de blecer et offenser pour proufiter. Je treuve rude, de iuger celuy là en qui les mauvaises qualitez surpassent les bonnes : Platon ordonne trois parties à qui veult examiner l'ame d'un aultre, Science, Bienvueillance, Hardiesse. (a)

Quelquefois on me demandoit à quoy i'eusse pensé estre bon, qui se feust advisé de se servir de moy pendant que i'en avois l'aage;

Dum melior vires sanguis dabat, æmula necdum
Temporibus geminis canebat sparsa senectus : (1)

à rien, dis ie : et m'excuse volontiers de ne sçavoir faire chose qui m'esclave à aultruy. Mais i'eusse dict ses veritez à mon maistre, et eusse contreroolé ses mœurs, s'il eust voulu : non en gros, par leçons scholastiques que ie ne sçais

(a) Dit Socrate, dial. de Platon, intit. *Gorgias*. — C.

(1) Lorsqu'un sang plus vif bouillait dans mes veines, et que la vieillisse jalouse n'avait pas encore blanchi ma tête, *Vine. Énéide*, l. 5, v. 415.

point, et n'en veois naistre aulcune vraye reformation en ceulx qui les sçavent mais les observant pas à pas, à toute opportunité, et en iugeant à l'œil, piece à piece, simplement et naturellement; luy faisant veoir quel il est en l'opinion commune; m'opposant à ses flatteurs. Il n'y a nul de nous qui ne valust moins que les roys, s'il estoit ainsi continuellement corrompu, comme ils sont, de cette canaille de gents : comment, si Alexandre, ce grand et roy et philosophe, ne s'en peut deffendre? P'eusse eu assez de fidelité, de iugement et de liberté, pour cela. Ce seroit un office sans nom, aultrement il perdrait son effect et sa grace; et est un roolle qui ne peut indifferemment appartenir à tous : car la verité mesme n'a pas ce privilege d'estre employee à toute heure et en toute sorte; son usage, tout noble qu'il est, a ses circonscriptions et limites. Il advient souvent, comme le monde est, qu'on la lasche à l'aureille du prince, non seulement sans fruict, mais dommageablement, et encores iniustement : et ne me fera lon pas accroire qu'une sainte remembrance ne puisse estre appliquee vicieusement; et que l'interest de la substance ne doibve souvent ceder à l'interest de la forme. Je voudrois, à ce mestier, un homme content de sa fortune,

Quod sit, esse velit; nihilque malit, (1)

et nay de moyenne fortune : d'autant que, d'une part, il n'auroit point de crainte de toucher vivement et profondement le cœur du maistre, pour ne perdre par là le cours de son advancement; et d'autre part, pour estre d'une condition moyenne, il auroit plus aysee communication à toute sorte de gents. Je le voudrois à un homme seul; car respandre le privilege de cette liberté et privauté, à plusieurs, engendreroit une nuisible irreverence; ouy, et de celuy là ie requerrois surtout la fidelité du silence.

Un roy n'est pas à croire, quand il se vante de sa constance à attendre le rencontre de l'ennemy, pour sa gloire; si, pour son proufit et amendement, il ne peult souffrir la liberté des paroles d'un amy, qui n'ont aultre effort que de luy pincer l'ouïe, le reste de leur effect estant en sa main. Or, il n'est aulcune condition d'hommes qui ayt si grand besoing, que ceulx là, de vrays et libres advertissements : ils soubstiennent une vie publicque, et ont à agreer à l'opinion de tant de spectateurs, que, comme on a accoustumé de leur taire tout ce qui les divertit de leur route, ils se treuvent, sans le

(1) Qui voudt être ce qu'il est, et rien de plus. MARTIAL.
epigr. 47. l. 10, v. 12.

sentir, engagez en la haine et detestation de leurs peuples, pour des occasions souvent qu'ils eussent peu éviter, à nul interest (a) de leurs plaisirs mesme, qui les en eust adviséz et redressez à temps. Communement leurs favoris regardent à soy, plus qu'au maistre : et il leur va de bon (b); d'autant qu'à la verité la pluspart des offices de la vraye amitié sont, envers le souverain, en un rude et perilleux essay; de maniere qu'il y faict besoin, non seulement de beaucoup d'affection et de franchise, mais encores de courage.

Enfin, toute-cette fricassée que ie barbouille ici, n'est qu'un registre des essais de ma vie, qui est, pour l'interne santé, exemplaire assez, à prendre l'instruction à contrepoil: mais quant à la santé corporelle, personne ne peut fournir d'expérience plus utile que moy, qui la presente pure, nullement corrompue et alterée par art et par opinion (c). L'expérience est proprement sur son fumier au subiect de la medecine, où la raison luy quite toute la place: Tibere disoit, que (d) quiconque avoit vescu vingt ans, se deb-

(a) *Sans détrimet de.* — E. J.

(b) *Et cela leur réussit.* — E. J.

(c) *Et par opinion.* — E. J.

(d) Montaigne semble avoir eu dans l'esprit ce passage où Tacite, parlant de Tibère, dit: « *Solitusque eludere medicorum artes, atque eos qui, post tricesimum ætatis annum, ad internos-*

voit répondre des choses qui luy estoient nuisibles ou salutaires, et se sçavoir conduire sans médecine : et le pouvoit avoir apprins de Socrates (a), lequel, conseillant à ses disciples soigneusement, et comme un tresprincipal estude, l'estude de leur santé, adioustoit qu'il estoit malaysé qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire et à son manger, ne discernast mieulx que tout medecin ce qui luy estoit bon ou mauvais. Si (b) faioit la médecine profession d'avoir tousiours l'experience pour touche de son operation : ainsi Platon (c) avoit raison de dire, que pour estre vray medecin, il seroit necessaire que celuy qui l'entreprendroit eust passé par toutes les maladies qu'il veult guarir, et par tous les accidents et circonstances de quoy il doibt iuger. C'est raison qu'ils prennent la verole, s'ils la veulent sçavoir panser. Vrayement ie m'en fierois à celuy là : car les aultres nous guident, comme celuy qui peint les mers, les escueils et les ports, estant assis sur sa table, et y faict pro-

cenda corpori suo utilia vel nocia, alieni consilii indigerent. n
Annal. 6, 46. C. — C'est ce que disent aussi Suétone, *Vie de Tibère*, §. 68, et Plutarque, traité *Des Règles de la santé*.
 — E. J.

(a) Dans *Χέρονιον*, *Choses mémorables*, l. 4, c. 7, §. 9.
 — C.

(b) *Ainsi la médecine fait profession.* — E. J.

(c) *De Republ.* l. 3. — C.

mener le modele d'une navire en toute secreté; iectez le à l'effect, il ne sçait par où s'y prendre. Ils font telle description de nos maulx, que faict un trompette de ville qui crie un cheval ou un chien perdu; Tel poil, telle haulteur, telle aureille: mais presentez le luy, il ne le cognoist pas pourtant. Pour Dieu! que la medecine me fasse un iour quelque bon et perceptible secours, veoir comme ie crieray de bonne foy

Tandem efficaci do manus scientiæ! (1)

Les arts qui promettent de nous tenir le corps en santé, et l'ame en santé, nous promettent beaucoup: mais aussi n'en est point qui tiennent moins ce qu'elles promettent. Et, en nostre temps, ceulx qui font profession de ces arts, entre nous, en montrent moins les effects que tous aultres hommes: on peult dire d'eulx, pour le plus, qu'ils vendent les drogues medicinales; mais qu'ils soient medecins, cela ne peult on dire. l'ay assez vescu pour mettre en compte l'usage qui m'a conduict si loing: pour qui en voudra gouster; i'en ay faict l'essay, son eschanson. En voicy quelques articles, comme la souvenance me les fournira: ie n'ay point de

(1) Je reconnais un art dont je vois enfin les effets. Hor. epod. lib. 9d. 17, v. 1.

façon qui ne soit allée variant selon les accidens, mais i'enregistre celles que i'ay plus souvent veu en train, qui ont eu plus de possession en moy iusqu'asteure.

Ma forme de vie est pareille en maladie comme en santé : mesme lict, mesmes heures, mesmes viandes me servent, et mesme bruvage; ie n'y adiouste du tout rien, que la moderation du plus et du moins, selon ma force et appetit. Ma santé, c'est maintenir sans destourbier mon estat accoustumé. Je veois que la maladie m'en desloge d'un costé; si ie crois les medecins, ils m'en destourneront de l'autre : et, par fortune, et par art, me voylà hors de ma route. Je ne crois rien plus certainement que cecy : Que ie ne scaurois estre offensé par l'usage des choses que i'ay si long temps accoustumees. C'est à la coustume de donner forme à nostre vie, telle qu'il luy plaist : elle peult tout en cela ; c'est le bruvage de Circé qui diversifie nostré nature comme bon luy semble. Combien de nations, et à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serein qui nous blece si apparemment : et nos bateliers et nos paisans s'en moquent. Vous faites malade un Allemand de le coucher sur un matelas ; comme un Italien sur la plume, et un François sans rideau et sans feu. L'estomach d'un Espagnol ne dure pas à nostre forme de manger ; ny le nostre, à boire à la Souysse. Un

Allemand me fait plaisir, à Auguste (a), de combattre l'incommodité de nos foyers, par ce mesme argument de quoy nous nous servons ordinairement à condamner leurs poësles : car, à la verité, cette chaleur croupie, et puis la senteur de cette matiere reschauffee, de quoy ils sont composez, enteste la pluspart de ceulx qui n'y sont pas experimentez ; moy, non ; mais, au demourant, estant cette chaleur eguale, constante et universelle, sans lueur, sans fumee, sans le vent que l'ouverture de nos cheminees nous apporte, elle a bien, par ailleurs, de quoy se comparer à la nostre. Que n'imitons nous l'architecture romaine ? car on dict qu'anciennement le feu ne se faisoit en leurs maisons que par le dehors et au pied d'icelles ; d'où s'inspiroit la chaleur à tout le logis, par les tuyaux pratiquez dans l'espez du mur, les quels alloient embrassant les lieux qui en devoient estre echauffez : ce que j'ay veu clairement signifié, ie ne sais où, en Seneque (b). Cettuy cy, m'oyant louer les commoditez et beautez de sa ville, qui le merite certes, commença à me

(a) C'est-à-dire, à Augsbourg, riche et puissante ville, dont le nom latin est *Augusta Vindelicorum*. — E. J.

(b) *Quadam nostrâ demùm prodissæ memoriâ scimus ut impressos parietibus tubos per quos circumfunderetur calor, quâ ima simul et summa foveret aequaliter*. Epist. 90, p. 409, 410 *Edis. cum not. varior.* — C.

plaindre de quoy i'avois à m'en esloingner : et des premiers inconveniens qu'il m'allegua, ce fut la poisanteur de teste que m'apporteroient les cheminees ailleurs. Il avoit ouï faire cette plainte à quelqu'un, et nous l'attachoit, estant privé, par l'usage, de l'appercevoir chez luy. Toute chaleur qui vient du feu m'affoiblit et m'appesantit ; si disoit Evenus (a), que le meilleur condiment (b) de la vie estoit le feu : ie prends plustost toute aultre façon d'eschapper au froid.

Nous craignons les vins au bas ; en Portugal, cette fumee est en delices, et est le bruvage des princes. En somme, chasque nation a plusieurs coutumes et usances qui sont non seulement incogneues, mais farouches et miraculeuses, à quelque aultre nation. Que ferons nous à ce peuple qui ne faict recepte que de tesmoignages imprimez, qui ne croid les hommes s'ils ne sont en livre, ny la verité, si elle n'est d'aage competent ? nous mettons en dignité nos bestises, quand nous les mettons en moule : il y a bien pour luy aultre poids, de dire : « ie l'ay leu : » que si vous dites : « ie l'ay ouï dire. » Mais moy, qui ne mes-crois non plus la bouche, que la main des hommes ; et qui sçais qu'on escript autant indiscre-

(a) PLUTARQUE, dans ses *Questions platoniques*. — C.

(b) *Assaisonnement, ragoût*. — E. J.

tement qu'on parle; et qui estime ce siècle, comme un autre passé, i'allegue aussi volontiers un mien amy, que Aulugelle et que Macrobe; et ce que i'ay veu, que ce qu'ils ont escript: et, comme ils tiennent, de la vertu, qu'elle n'est pas plus grande, pour estre plus longue; i'estime de mesme de la verité, que pour estre plus vieille, elle n'est pas plus sage. Je dis souvent que c'est pure sottise, qui nous fait courir aprez les exemples estrangiers et scholastiques: leur fertilité est pareille, à cette heure, à celle du temps d'Homere et de Platon. Mais n'est ce pas Que nous cherchons plus l'honneur de l'allegation, que la verité du discours? comme si c'estoit plus, d'emprunter de la boutique de Vascosan ou de Plantin nos preuves, que de ce qui se veoid en nostre village; ou bien, certes, Que nous n'avons pas l'esprit d'esplucher et faire valoir ce qui se passe devant nous, et le iuger assez vifvement, pour le tirer en exemple: car si nous disons que l'auctorité nous manque pour donner foy à nostre tesmoignage, nous le disons hors de propos; d'autant qu'à mon advis, des plus ordinaires choses et plus communes et cogneues, si nous sçavions trouver leur iour, se peuvent former les plus grands miracles de nature, et les plus merveilleux exemples, notamment sur le subiect des actions humaines.

Or, sur mon subiect, laissant les exemples que ie sçais par les livres, et ce que dict Aristote (a) d'Andron argien, qu'il traversoit sans boire les arides sablons de la Libye; un gentilhomme, qui s'est acquitté dignement de plusieurs charges, disoit, où i'estois, qu'il estoit allé de Madrid à Lisbonne, en plein esté, sans boire. Il se porte vigoreusement pour son aage, et n'a rien d'extraordinaire en l'usage de sa vie, que cecy, d'estre deux ou trois mois, voire un an, ce m'a il dict, sans boire. Il sent de l'alteration; mais il la laisse passer, et tient que c'est un appetit qui s'alanguit aysement de soy mesme; et boit plus par caprice, que pour le besoing ou pour le plaisir: En voicy d'un aultre: Il n'y a pas long temps que ie rencontray l'un des plus sçavants hommes de France, entre ceulx de non mediocre fortune, estudiant au coing d'une salle qu'on luy avoit rembarré de tapisserie, et autour de luy, un tabut (b) de ses valets, plein de licence. Il me dict, et Seneque (c) quasi autant de soy, qu'il faisoit son proufit de ce tintamarre; comme si, battu de ce bruit, il se ramenast et resserrast plus en

(a) DIOGÈNE LAËRCE, dans la *Vie de Pyrrhon*, liv. 4, segm. 81. On peut voir les propres paroles d'Aristote, dans les observations de Ménage sur cet endroit de Diogène Laërce, p. 434. — C.

(b) Un *vacarme* ou *tracas*. — C.

(c) Dans sa lettre 56. — C.

soy pour la contemplation, et que cette tempeste de voix repercutast ses pensees au dedans : estant escolier à Padoue, il eut son estude si long temps logé à la batterie des coches et du tumulte de la place, qu'il se forma non seulement au mespris, mais à l'usage du bruit, pour le service de ses estudes. Socrates respondit à Alcibiades s'estonnant comme il pouvoit porter le continuel tintamarre de la teste de sa femme (a), « Comme ceulx qui sont accoustumez à l'ordinaire bruit des roues à puiser l'eau. » Le suis bien au contraire; i'ay l'esprit tendre et facile à prendre l'essor : quand il est empesché à par soy, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine. Seneque (b), en sa jeunesse, ayant mordu chauldement à l'exemple de Sextius, de ne manger chose qui eust prins mort, s'en passoit dans un an, avecques plaisir, comme il dict; et (c) s'en laissa, seulement pour n'estre souspeçonné d'emprunter cette regle d'aulcunes religions nouvelles qui la semoyent : il print, quand et quand, des preceptes d'Attalus, de ne se coucher plus sur des lourdiens (d) qui enfondrent; et employa iusqu'à la vieillesse

(a) DIOG. LAËRTIÈRE, *Vie de Soorate*, l. 2, segm. 36. — C.

(b) Epist. 108. — C.

(c) *Et s'en desporta*, édit. de 1595. — C.

(d) *Sur des couvertures ou matelas qui foncent ou s'enfoncent*. — E. J.

ceux qui ne cedent point au corps. Ce que l'usage de son temps luy faict compter à rudesse, le nostre nous le faict tenir à mollesse. Regardez la difference du vivre de mes valets à bras, à la mienne; les Scythes et les Indes n'ont rien plus esloigné de ma force et de ma forme. Je sçais avoir retiré de l'aulmosne, des enfants, pour m'en servir, qui bientost aprez m'ont quitté et ma cuisine et leur livree, seulement pour se rendre à leur premiere vie : et en trouvoy un, amassant depuis des moules, emmy la voierie, pour son disner, que par priere, ny par menace, je ne sceus distraire de la saveur et douceur qu'il trouvoit en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences et leurs voluptez, comme les riches, et, dict on, leurs dignitez et ordres politiques. Ce sont effects de l'accoustumance : elle nous peult duire, non seulement à telle forme qu'il luy plaist (pourtant, disent les sages (a), nous faut il planter à la meilleure, qu'elle nous facilitera incontinent), mais aussi au changement et à la variation, qui est le plus noble et le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelle, c'est

(a) *Pythagore*, dans *Stobée*, serm. 29. Voici comment la maxime est rapportée par Plutarque, qui l'attribue aux pythagoriciens : « Choisi la voye qui est la meilleure, l'accoustumance te la rendra agreable et plaisante. » *De l'exil*, de la traduction d'Amyot. — C.

d'estre flexible et peu opiniastre : i'ay des inclinations plus propres et ordinaires, et plus agreables, que d'aultres; mais avecques bien peu d'effort, ie m'en destourne, et me coule ayseement à la façon contraire. Un ieune homme doit troubler ses regles, pour esveiller sa vigueur, la garder de moisir et s'apoltronnir; et n'est train de vie si sot et si debile que celuy qui se conduict par ordonnance et discipline;

Ad primum lapidem vectari cum placet, hora
Sumitur ex libro, si prurit frictus ocelli
Angulus, inspecta genesi, collyria quaerit : (1)

il se reiectera souvent aux excez mesme, s'il m'en croit : aultrement, la moindre desbauche le ruyne; il se rend incommode et desagreable en conversation. La plus contraire qualité à un honneste homme, c'est la delicatesse et obligation à certaine façon particuliere; et elle est particuliere, si elle n'est ployable et souple. Il y a de la honte de laisser à faire par impuissance, ou de n'oser, ce qu'on veoid faire à ses compaignons. Que telles gents gardent leur cuisine : partout ailleurs, il est indecent; mais

(1) Veut-il se faire porter à un mille, l'heure du départ est prise dans son livre d'astrologie; l'œil lui démange-t-il pour se l'être frotté, point de remède avant d'avoir consulté son horoscope. *Juv. sat. 6, v. 576.*

à un homme de guerre, il est vicieux et insupportable; lequel, comme disoit Philopœmen (a), se doit accoustumer à toute diversité et inégalité de vie.

Quoyque i'aye esté dressé, autant qu'on a peu, à la liberté et à l'indifference, si est ce que, par nonchalance m'estant, en vieillissant, plus arrêté sur certaines formes (mon aage est hors d'institution, et n'a desormais de quoy regarder ailleurs qu'à se maintenir); la coutume a desjà, sans y penser, imprimé si bien en moy son caractere en certaines choses, que i'appelle excez, de m'en despartir: et, sans m'essayer, ne puis ny dormir sur iour, ny faire collation entre les repas, ny desiesuner, ny m'aller coucher sans grand intervalle, comme de trois bonnes heures; aprez le souper, ny faire des enfants, qu'avant le sommeil, ny les faire debout, ny porter ma sueur, ny m'abruver d'eau pure ou de vin pur, ny me tenir nue teste long temps, ny me faire tondre aprez disner; et me passerois autant malaysement de mes gants que de ma chemise, et de me laver à l'issue de table et à mon lever, et de ciel et rideaux à mon lict, comme de choses bien necessaires. Je disnerois sans nappe: mais, à l'al-

(a) Ou plutôt, comme on disoit à Philopœmen. Voyez sa vie dans PLUTARQUE, de la traduction d'Amyot. — C.

lemande, sans serviette blanche, tresincommodement; ie les souille plus qu'eulx et les Italiens ne font, et m'ayde peu de cuillier et de fourchette. Je plains qu'on n'aye suyvi un train que i'ay veu commencer, à l'exemple des roys; qu'on nous changeast de serviette selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux soldat, Marius (a), que, vieillissant, il devint delicat en son boire, et ne le prenoit qu'en une sienne coupe particuliere: moy ie me laisse aller de mesme à certaine forme de verres, et ne bois pas volontiers en verre commun; non plus que d'une main commune: tout metal m'y desplaist au prix d'une matiere claire et transparente: que mes yeulx y tastent aussi, selon leur capacité. Je doibs plusieurs telles molleses à l'usage. Nature m'a aussi, d'aulture part, apporté les siennes: comme, De ne soubstenir plus deux pleins repas en un iour, sans surcharger mon estomach; ny l'abstinence pure de l'un des repas, sans me remplir de vents, asseicher ma bouche, estonner mon appetit: De m'offenser d'un long serein; car, depuis quelques annees, aux courvees de la guerre, quand toute la nuict y court, comme il advient communement, aprez cinq ou six heures l'es-

(a) PLUTARQUE, *Comment il faut réformer la colere*, c. 13.
— G.

tomach me commence à troubler, avecques vehementement douleur de teste; et n'arrive point au iour sans vomir. Comme les aultres s'en vont desieusner, ie m'en vois dormir; et, au partir de là, aussi gay qu'auparavant. J'avois tousiours appris que le serein ne s'espandoit qu'à la naissance de la nuict: mais, hantant ces années passées familièrement, et long temps, un seigneur imbu de cette creance, Que le serein est plus aspre et dangereux sur l'inclination du soleil une heure ou deux avant son coucher, lequel il evite soigneusement, et mesprise celui de la nuict; il a cuidé m'imprimer, non tant son discours (a), que son sentiment. Quoy! que le doute mesme, et l'inquisition (b), frappe nostre imagination, et nous change! Ceulx qui cedent tout à coup à ces pentes, attirent l'entiere ruyne sur eulx; et plains plusieurs gentilshommes, qui, par la sottise de leurs medecins, se sont mis en chartre tous ieunes et entiers: encores vouldroit il mieulx souffrir un rheume, que de perdre pour iamais, par desaccoustumance, le commerce de la vie commune, en action de si grand usage. Fascheuse science, qui nous descrie (c) les plus douces

(a) *Non pas sans raison.* — E. J.

(b) *La recherche.* — E. J.

(c) *Nous inspire du mépris, du dégoût pour les plus douces heures du jour, ce qui fait le plus grand agrément de la vie.* — C.

heures du iour! Estendons nostre possession iusques aux derniers moyens : le plus souvent on s'y durcit, en s'opiniastrant, et corrige lon sa complexion, comme fait Cesar le haut mal (a), à force de le mespriser et corrompre. On se doit addonner aux meilleures regles, mais non pas s'y asservir; si ce n'est à celles, s'il y en a quelqu'une, ausquelles l'obligation et servitude soit utile. Et les roys et les philosophes fientent, et les dames aussi : les vies publicques se doibvent à la cerimonie; la mienne, obscure et privée, iouït de toute dispense naturelle; soldat et gascon, sont qualitez aussi subiectes à l'indiscretion : par quoy, ie diray cecy de cette action, Qu'il est besoing de la renvoyer à certaines heures prescrites et nocturnes, et s'y forcer par coustume et assubiection, comme i'ay fait; mais non s'assubiection, comme i'ay fait en vieillissant, au soing de particuliere commodité de lieu et de siege pour ce service, et le rendre empeschant par longueur et mollesse : toutesfois aux plus sales offices, est il pas aulcunement excusable de requerir plus de soing et de netteté : *Naturá, homo mundum et elegans animal est.* (1). De toutes les actions naturelles, c'est celle que ie souffre plus mal volontiers m'estre

(a) Voyez sa vie dans PLUTARQUE, version d'Amyot. — C.

(1) L'homme est, de sa nature, un animal propre et délicat. SENECA. epist. 92.

interrompue. J'ay veu beaucoup de gents de guerre incommodez du desreglement de leur ventre : tandis que le mien et moy ne nous failons iamais au point de nostre assignation, qui est au sault du lict, si quelque violente occupation ou maladie ne nous trouble.

Je ne iuge doncques point, comme ie disois, où les malades se puissent mettre mieulx en seureté, qu'en se tenant coy dans le train de vie où ils se sont eslevez et nourris : le changement, quel qu'il soit, estonne et blece. Allez croire que les chastaignes nuisent à un Perigourdin ou à un Lucquois, et le laict et le fromage aux gents de la montaigne. On leur va ordonnant une non seulement nouvelle, mais contraire forme de vie : mutation qu'un sain ne pourroit souffrir. Ordonnez de l'eau à un Breton de soixante dix ans ; enfermez dans une estuve un homme de marine ; deffendez le promener à un laquay basque : ils les privent de mouvement, et enfin d'air et de lumiere.

An vivere tanti est ?

Cogimur à suetis animum suspendere rebus,
Atque, ut vivamus, vivere desinimus.

.....
Hos superesse reor quibus et spirabilis aer,
Et lux quâ regimur, redditur ipsa gravis. (1)

(1) La vie est-elle d'un si grand prix... On nous oblige à

S'ils ne font aultre bien , ils font au moins cecy , qu'ils preparent de bonne heure les patients à la mort , leur sappant peu à peu et retrenchant l'usage de la vie. Et sain et malade , ie me suis volontiers laissé aller aux appetits qui me pressoient. Ie donne grande auctorité à mes desirs et propensions : ie n'aime point à guarir le mal par le mal ; ie hais les remedes qui importunent plus que la maladie. D'estre subiect à la choli- que , et subiect à m'abstenir du plaisir de manger des huistres ; ce sont deux maulx pour un : le mal nous pince d'un costé ; la regle , de l'aultre. Puisqu'on est au hazard de se mescompter , hazardons nous plustost à la suite du plaisir. Le monde faict au rebours , et ne pense rien utile , qui ne soit penible ; la facilité luy est suspecte. Mon appetit , en plusieurs choses , s'est assez heureusement accommodé par soy mesme , et rengé à la santé de mon estomach ; l'acrimonie et la poincte des saulses m'agreerent estant ieune ; mon estomach s'en ennuyant depuis , le goust l'a incontinent suyvi : le vin nuit aux ma-

nous priver des choses auxquelles nous sommes accoutumés , et , pour prolonger notre vie , nous cessons de vivre. En effet mettrai-je au nombre des vivants ceux à qui l'on rend incommode l'air qu'ils respirent et la lumière qui les éclaire ? *CORN. GALL. eleg. 1, v. 155... 247.* — Le premier vers n'est point tiré de cette élégie de Cornélius Gallus ; je le crois de Montaigne , ou de La Boétie : mais il importe peu d'en connaître l'auteur. — N.

lades ; c'est la première chose de quoy ma bouche se desgoute, et d'un desgoust invincible. Quoy que ie receoive desagrement, me nuit ; et rien ne me nuit, que ie face avecques faim et alaigresse. Je n'ay iamais receu nuisance d'action qui m'eust esté bien plaisante : et si ay faict ceder à mon plaisir, bien largement, toute conclusion medicinale : et me suis, ieune,

Quem circumcursans huc atque huc sæpè Cupido
Fulgebat crocinâ splendidus in tunica, (1)

presté, autant licencieusement et inconsidèremment qu'aultre, au desir qui me tenoit saisi ;

Et militavi non sine gloria ; (2)

plus toutes fois en continuation et en duree, qu'en saillie :

Sex me vix memini sustinuisse vices. (3)

Il y a du malheur, certes, et du miracle, à confesser en quelle foiblesse d'ans (a) ie me ren-

(1) Lorsque l'Amour, couvert d'une robe éclatante, voltigeait sans cesse autour de moi. CATULL. carm. 66, v. 133.

(2) Et je me suis acquis quelque gloire dans ce genre de combat. HOR. od. 26, l. 3, v. 2.

(3) Je me souviens d'avoir au plus remporté six victoires. OVID. Amor. eleg. 7, l. 3, v. 26.

(a) En quel âge tendre. — E. J.

contraî premierement en sa subiectiion. Ce feut bien rencontré; car ce feut long temps avant l'aage de chois et de cognoissance : il ne me souvient point de moy de si loing; et peult on marier ma fortune à celle de Quartilla (a), qui n'avoit point memoire de son fillage :

Inde tragus celeresque pili, mirandaque matri
Barba meæ. (1)

Les medecins ployent, ordinairement avecques utilité, leurs regles à la violence des envies aspres qui surviennent aux malades : ce grand desir ne se peult imaginer si estrangier et vicieux, que nature ne s'y applique. Et puis, combien est ce de contenter la fantasie? A mon opinion, cette piece.là importe de tout; au moins, au de là de toute aultre. Les plus griefs et ordinaires maulx sont ceulx que la fantasie nous charge : ce mot espaingol me plaist à plusieurs visages, *defienda me Dios de my* (2). Ie plains, estant malade, de quoy ie n'ay quelque desir qui me donne ce

(a) Qui dit dans Pétrone, *Junonem meam iratam habeam, si unquam me meminero virginem fuisse*, p. 17, edit. Patiss. an. 1587. — C. 25, p. 84, ed. Burm. 1709; — et p. 69, edit. cum notis varior. Anstel. anno 1669. — C.

(1) Aussi eus - je bientôt du poil sous l'aisselle, et ma barbe naissante étonna ma mère. MARTIAL. epigr. 22, l. 51, v. 7.

(2) Que Dieu me défende de moi-même.

contentement de l'assouvir; à peine m'en détourneroit la medecine : autant en fois ie sain; ie ne veois gueres plus qu'esperer et vouloir. C'est pitié d'estre alanguy et affaibly iusques au souhaiter.

L'art de medecine n'est pas si resoluë (a), que nous soyons sans auctorité, quoy que nous facions : elle change selon les climats, et selon les lunes; selon Fernel, et selon l'Escale (b). Si vostre medecin ne treuve bon que vous dormez, que vous usez de vin, ou de telle viande; ne vous chaille, ie vous en trouveray un aultre qui ne sera pas de son advis : la diversité des arguments et opinions medicinales embrasse toute sorte de formes. Je veis un miserable malade crever et se pasmer d'alteration, pour se guarir; et estre mocqué depuis par un aultre medecin, condamnant ce conseil comme nuisible : Avoit il pas bien employé sa peine? Il est mort freschement (c), de la pierre, un homme de ce mestier, qui s'estoit servy d'estreme abstinence à combattre son mal : ses compaignons disent, qu'au rebours, ce ieusne l'avoit asseiché, et luy avoit cuict le sable dans les roignons. L'ay apperceu qu'aux bleceures et aux maladies,

(a) *Si nettement fondée sur des principes précis et déterminés, etc.* — C.

(b) *Deux célèbres médecins de ce temps-là.* — E. J.

(c) *Récemment, de fraîche date.* — F. J.

le parler m'esmeut et me nuit, autant que desordre que ie face. La voix me couste et me lasse ; car ie l'ay haulte et efforcee : si que, quand ie suis venu à entretenir l'aureille des grands, d'affaires de poids, ie les ay mis souvent en soing de moderer ma voix.

Ce conte merite de me divertir : Quelqu'un (a), en certaine eschole grecque, parloit hault, comme moy : le maistre des cerimonies luy manda qu'il parlast plus bas : « Qu'il m'envoye, feit il, le ton auquel il veult que ie parle. » L'autre luy repliqua, « Qu'il prinst son ton des aureilles de celuy à qui il parloit. » C'estoit bien dict, pourveu qu'il s'entende : « Parlez selon ce que vous avez à faire à vostre auditeur (b) : » car, si c'est à dire, « Suffise vous qu'il vous oye ; ou, reglez vous par luy, » ie ne treuve pas que ce feust raison. Le ton et mouvement de la voix a quelque expression et signification de mon sens ; c'est à moy à le conduire pour me représenter : il y a voix pour instruire, voix pour flater, ou pour tanser ; ie veulx que ma voix, non seulement arrive à luy, mais, à l'aventure, qu'elle le frappe, et qu'elle le perce. Quand ie mastine mon laquay, d'un ton aigre et poignant, il seroit.

(a) C'était *Carnéade*. Voyez sa vie dans *DIOG. LAERCE*, l. 4, segm. 63. — C.

(b) *Pourvu qu'on l'entende en ce sens, parlez selon ce que vous avez à traiter avec votre auditeur.* — C.

bon qu'il veinst à me dire : « Mon maistre, parlez plus doux , ie vous oys bien. » *Est quædam vox ad auditum accommodata, non magnitudine, sed proprietate* (1). La parole est moitié à celuy qui parle, moitié à celuy qui l'escoute : cettuy cy se doit preparer à la recevoir, selon le bransle qu'elle prend : comme entre ceulx qui iouent à la paulme, celuy qui soubstient sa desmar-che (a), et s'appreste selon qu'il veoid remuer celuy qui luy iecte le coup, et selon la forme du coup.

L'experience m'a encores apprins cecy, Que nous nous perdons d'impatience. Les maux ont leur vie et leurs bornes, leurs maladies et leur santé. La constitution des maladies est formee au patron de la constitution des animaux; elles ont leur fortune limitée dez leur naissance, et leurs iours : qui essaye de les abbreger imperieusement, par force, au travers de leur course, il les alonge et multiplie; et les harcelle, au lieu de les appaiser. Je suis de l'advis de Crantor, « Qu'il ne fault ny obstineement s'opposer aux maux, et à l'estourdie, ny leur succomber de mollesse; mais qu'il leur fault ceder naturellement, selon leur condition et la nostre. » On

(1) Il y a une sorte de voix qui est faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue que par sa propriété. *QUINTIL. Inst. orat. c. 3.*

(a) *Se recule, se retire en arrière. — C.*

doibt donner passage aux maladies : et ie treuve qu'elles arrestent moins chez moy, qui les laisse faire ; et en ay perdu , de celles qu'on estime plus opiniastres et tenaces, de leur propre decadence, sans ayde et sans art, et contre ses regles. Laissons faire un peu à nature : elle entend mieulx ses affaires que nous. « Mais, un tel en mourut. » Si ferez vous ; sinon de ce mal là, d'un aultre : et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois medecins à leur cul ? L'exemple est un miroir vague, universel, et à tous sens. Si c'est une medecine voluptueuse, acceptez la ; c'est tousiours autant de bien present : ie ne m'arrestera ny au nom, ny à la couleur, si elle est delicieuse et appetissante; le plaisir est des principales especes du proufit. I'ay laissé envieillir et mourir en moy, de mort naturelle, des rheumes, de fluxions goutteuses, relaxation, battements de cœur, micraines et aultres accidents, que i'ay perdus, quand ie m'estois à demy formé à les nourrir : on les coniore mieulx par courtoisie que par braverie. Il fault souffrir doucement les loix de nostre condition : nous sommes pour vieillir, pour alfoiblir, pour estre malades, en despit de toute medecine. C'est la premiere leçon que les Mexicains font à leurs enfants, quand, au partir du ventre des meres, ils les vont saluant ainsin : « Enfant, tu es venu au monde pour endurer : endure, souffre, et

tais toy. » C'est iniustice, de se douloir qu'il soit advenu à quelqu'un ce qui peult advenir à chascun ; *Indignars, si quid in te iniquè propriè constitutum est.* (1). Voyez un vieillard qui demande à Dieu qui luy maintienne sa santé entiere et vigoreuse, c'est à dire qu'il le remette en ieunesse :

Stulte, quid hæc frustra votis puerilibus optas ? (2)

n'est ce pas folie ? sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion, sont symptomes de longues annees ; comme des longs voyages, la chaleur, les pluyes et les vents. Platon (a) ne croit pas qu'Esculape se meist en peine de prouveoir, par regimes, à faire durer la vie en un corps gasté et imbecille, inutile à son pays, inutile à sa vacation et à produire des enfants sains et robustes ; et ne treuve pas ce soing convenable à la iustice et prudence divine, qui doibt conduire toutes choses à utilité. Mon bon homme, c'est faict : on ne vous sçau-roit redresser ; on vous plastrera pour le plus, et estansonnera un peu, et alongera on de quelque heure vostre misere :

(1) Plains-toi, si l'on a établi pour toi seul une loi rigoureuse. *ΣΥΝΚΡ. epist. 91.*

(2) Insensé ! à quoi bon ces vœux puérils, qui ne sauraient être accomplis ? *OVID. Trist. eleg. 8, l. 3, v. 11.*

(a) *De Republ. l. 3. — C.*

Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,
 Diversis contrà nititur obicibus;
 Donec certa dies, omni compage solutâ,
 Ipsum cum rebus subruat auxilium. (1)

Il fault apprendre à souffrir ce qu'on ne peut éviter : nostre vie est composee, comme l'harmonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, doux et aspres, aigus et plats, mols et graves : le musicien qui n'en aimeroit que les uns, que voudroit il dire ? il fault qu'il s'en sçache servir en commun, et les mesler ; et nous aussi, les biens et les maulx, qui sont consubstanciels à nostre vie : nostre estre ne peut, sans ce meslange ; et y est l'une bande non moins necessaire que l'autre. D'essayer à regimber contre la necessité naturelle, c'est représenter la folie de Ctesiphon (a), qui entreprenoit de faire à coups de pied avecques sa Mule.

Il consulte peu des alterations que ie sens ; car ces gents icy sont avantageux, quand ils vous tiennent à leur misericorde : ils vous gour-

(1) Ainsi celui qui veut soutenir un bâtiment, l'étaie dans les endroits où il menace ruine ; mais enfin toute la charpente se désunit, et les étais tombent avec l'édifice. CORN. GALL. eleg. 1, v. 171.

(a) Certain estrimeur, de qui Plutarque a rapporté ce fait dans le traité, *Comment il fault refrainer la cholere*, version d'Amyot. — C.

mandent les oreilles de leurs pronostiques ; et, me surprenant aultresfois affoibly du mal, m'ont iniurieusement traicté de leurs dogmes et trongite magistrale, me menaçant, tantost de grandes douleurs, tantost de mort prochaine. le n'en estois abbattu, ny deslogé de ma place ; mais i'en estois heurté et poulsé : si mon iugement n'en estoit ny changé, ny troublé, au moins il en estoit empesché ; c'est tousiours agitation et combat. Or, ie traicte mon imagination le plus doucement que ie puis, et la deschargerois, si ie pouvois, de toute peine et contestation ; il la fault secourir et flater ; et piper (a), qui peult : mon esprit est propre à cet office ; il n'a point faulte d'apparences partout ; s'il persuadoit, comme il presche, il me secourroit heureusement. Vous en plaist il un exemple ? Il dict « Que c'est pour mon mieulx que i'ay la gravelle : que les bastiments de mon aage ont naturellement à souffrir quelque gouttiere ; il est temps qu'ils commencent à se lascher et desmentir : C'est une commune nécessité ; et n'eust on pas fait pour moy un nouveau miracle : le paye, par là, le loyer deu à la vieillesse, et ne scaurois en avoir meilleur compte : Que la compagnie me doit consoler, estant tumbé en l'accident le

(a) *Et tromper, pour qui le peut.* — E. J.

« plus ordinaire des hommes de mon temps :
 « l'en vois partout d'affligez de mesme nature
 « de mal ; et m'en est la societé honorable,
 « d'autant qu'il se prend plus volontiers aux
 « grands ; son essence a de la noblesse et de la
 « dignité : Que des hommes qui en sont frap-
 « pez , il en est peu de quites à meilleure rai-
 « son, et si il leur couste la peine d'un fascheux
 « regime, et la prinse ennuyeuse et quotidienne
 « des drogues medicinales : là où, ie le doibs
 « purement à ma bonne fortune ; car quelques
 « bouillons communs de l'eryngium (a) et herbe
 « du turc, que deux ou trois fois i'ay avallez,
 « en faveur des dames qui, plus gracieusement
 « que mon mal n'est aigre, m'en offroient la
 « moitié du leur, m'ont semblé egualement fa-
 « ciles à prendre, et inutiles en operation : ils
 « ont à payer mille vœux à Æsculape, et autant
 « d'escus à leur medecin, de la profluvion (b)
 « de sable aysee et'abondante, que ie receois
 « souvent par le benefice de nature : la decence
 « mesme de ma contenance en compaignie or-
 « dinaire n'en est pas troublee ; et porte mon
 « eau dix heures, et aussi long temps qu'un

(a) *Panicaut, ou chardon roland* : sa racine est apéritive.
— E. J.

(b) *Pour un écoulement de sable aisé et abondant, etc. Profluvion* est proprement latin, *profluvium sanguinis*, flux de sang.
— C.

• sain : La crainte de ce mal , faict il , t'effrayoit
 • aultresfois , quand il t'estoit incogneu ; les
 • cris et le desespoir de ceulx qui l'aigrissent
 • par leur impertience , t'en engendroient l'hor-
 • reur. C'est un mal qui te bat les membres par
 • les quels tu as le plus failly : Tu es homme de
 • conscience ,

Quæ venit indignè pœna , dolenda venit : (1)

• regardent ce chastiment ; il est bien doux au
 • prix d'aultres , et d'une faveur paternelle : Re-
 • garde sa tardifveté ; il n'incommode et occupe
 • que la saison de ta vie qui , ainsi comme ain-
 • sin (a) , est meshuy perdue et sterile , ayant faict
 • place à la licence et plaisirs de ta ieunesse ,
 • comme par composition. La crainte et pitié
 • que le peuple a de ce mal , te sert de matiere
 • de gloire ; qualité de la quelle , si tu as le iuge-
 • ment purgé , et en as guary ton discours (b) ,
 • tes amis pourtant en recognoissent encores
 • quelque teincture en ta complexion : Il y a
 • plaisir à ouïr dire de soy , voylà bien de la
 • force , voylà bien de la patience : on te veoid
 • suer d'ahan , paslir , rougir , trembler , vomir
 • iusques au sang , souffrir des contractions et

(1) Le mal qu'on n'a pas mérité est le seul dont on ait droit de se plaindre. OVID. epist. 5, v. 8.

(a) Qui , d'une manière ou d'une autre , etc. — E. J.

(b) Ta raison. — E. J.

« convulsions estranges, desgoutter par fois de
 « grosses larmes des yeulx, rendre les urines
 « espesses, noires et effroyables, ou les avoir
 « arrestees par quelque pierre espineuse et he-
 « rissee qui te point et escorche cruellement
 « le col de la verge; entretenant ce pendant les
 « assistants, d'une contenance commune; bouf-
 « fonant^(a) à pauses avecques tes gents; tenant
 « ta partie en un discours tendu; excusant de
 « parole ta douleur, et rabbattant de ta souf-
 « france. Te souvient il de ces gents du temps
 « passé, qui recherchoient les mauix avecques
 « si grand'faim, pour tenir leur vertu en haleine
 « et en exercice? mets le cas que nature te porte
 « et te poulse à cette glorieuse eschole, en la
 « quelle tu ne feusses iamais entré de ton gré.
 « Si tu me dis, que c'est un mal dangereux et
 « mortel : quels aultres ne le sont? car c'est une
 « piperie medicinale, d'en excepter aucuns
 « qu'ils disent n'aller point de droict fil à la
 « mort : qu'importe, s'ils y vont par accident,
 « ou s'ils glissent et gauchissent ayseement vers
 « la voye qui nous y mene? Mais tu ne meurs
 « pas de ce que tu es malade : tu meurs de ce
 « que tu es vivant : la mort te tue bien, sans le
 « secours de la maladie; et à d'aucuns les ma-
 « ladies ont esloigné la mort, qui ont plus vescu

(a) *Plaisantant, riant de temps en temps.* — E. J.

de ce qu'il leur sembloit s'en aller mourants :
 loinct qu'il est , comme des playes, aussi des
 maladies, medicinales et salutaires. La cholique
 est souvent non moins vivace que vous : il
 se veoid des hommes ausquels elle a continué
 depuis leur enfance iusques à leur extreme
 vieillesse ; et s'ils ne luy eussent failly de com-
 paignie ; elle estoit pour les assister plus oul-
 tre : vous la tuez plus souvent qu'elle ne vous
 tue : Et quand elle te presenteroit l'image de
 la mort voisine , seroit ce pas un bon office , à
 un homme de tel aage , de le ramener aux
 cogitations de sa fin ? Et qui pis est , tu n'as
 plus pour quoy guarir : Ainsi comme ainsin ,
 au premier iour la commune necessité t'ap-
 pelle. Consideres combien , artificiellement et
 doucement, elle te desgouste de la vie et des-
 prend du monde ; non te forçant, d'une sub-
 iection tyrannique , comme tant d'autres
 maux que tu yeois aux vieillards , qui les
 tiennent continuellement entravez , et sans re-
 lasche , de foiblesse et de douleurs ; mais par
 advertissements , et instructions reprises à
 intervalles ; entremeslant des longues pauses
 de repos , comme pour te donner moyen de
 mediter et repeter sa leçon à ton ayse. Pour te
 donner moyen de iuger sainement , et prendre
 party en homme de cœur , elle te presente
 l'estat de ta condition entiere , et en bien et

« en mal ; et, en mesme iour, une vie tres alai-
 « gre tantost, tantost insupportable. Si tu n'ac-
 « colles la mort, au moins tu luy touches en
 « paulme (a), une fois le mois : par où tu as de
 « plus à esperer qu'elle t'attrappera un iour
 « sans menace ; et que, estant si souvent con-
 « duict iusques au port, te fiant d'estre encores
 « aux termes accoustumez, on t'aura, et ta
 « fiance, passé l'eau un matin inopinément.
 « On n'a point à se plaindre des maladies qui
 « partagent loyalement le temps avecques la
 « santé. »

Je suis obligé à la fortune, de quoy elle m'as-
 sault (b) si souvent de mesme sorte d'armes :
 elle m'y façonne, et m'y dresse par usage, m'y
 durcit et habitue : ie sçais à peu prez meshuyen
 quoy i'en doibs estre quite. A faulte de memoire
 naturelle, i'en forge de papier : et comme quel-
 que nouveau symptome survient à mon mal,
 ie l'escris ; d'où il advient que asture, estant
 quasi passé par toute sorte d'exemples, si quel-
 que estonnement me menace, feuilletant ces
 petits brevets descousus, comme des feuilles si-
 byllines, ie ne faulx plus de trouver où me
 consoler de quelque prognostique favorable, en
 mon experience passee. Me sert aussi l'accoutu-

(a) *Dans la paume de la main.* — E. J.

(b) *M'assaille.* — E. J.

mance à mieulx esperer pour l'advenir : car la conduite de ce voidange ayant continué si long temps, il est à croire que nature ne changera point ce train, et n'en adviendra aultre pire accident que celui que ie sens. En oultre, la condition de cette maladie n'est point mal advenante à ma complexion prompte et soudaine : quand elle m'assault mollement, elle me fait peur, car c'est pour long temps ; mais, naturellement, elle a des excez vigoureux et gail-lards ; elle me secoue à oultrance, pour un iour ou deux. Mes reins ont duré un aage sans alteration ; il y en a tantost un aultre qu'ils ont changé d'estat : les maux ont leur période comme les biens ; à l'aventure est cet accident à sa fin. L'aage affoiblit la chaleur de mon estomach ; sa digestion en estant moins parfaite, il renvoye cette matiere crue à mes reins : pourquoy ne pourra estre, à certaine revolution, affoiblie pareillement la chaleur de mes reins, si bien qu'ils ne puissent plus petrifier mon flegme ; et nature s'acheminer à prendre quelque aultre voye de purgation ? Les ans m'ont evidemment fait tarir aucuns rheumes ; pourquoy non ces excrements qui fournissent de matiere à la grave ? Mais est il rien doux, au prix de cette soudaine mutation, quand, d'une douceur extreme, ie viens, par le voidange de ma pierre, à recouvrer, comme d'un esclair, la belle lumiere de

la santé, si libre et si pleine, comme il advient en nos soubdaines et plus aspres choliques? Y a il rien en cette douleur soufferte, qu'on puisse contrepoiser au plaisir d'un si prompt amendement? De combien la santé me semble plus belle aprez la maladie, si voisine et si contiguë que ie les puis recognoistre, en presence l'une de l'autre, en leur plus hault appareil; où elles se mettent, à l'envy, comme pour se faire teste et contrecarre (a)! Tout ainsi que les stoïciens disent (b) que les vices sont utilement introduicts pour donner prix et faire espaule à la vertu: nous pouvons dire, avecques meilleure raison, et coniecture moins hardie, que nature nous a presté la douleur pour l'honneur et service de la volupté et indolence. Lorsque Socrates (c), aprez qu'on l'eut deschargé de ses fers, sentit la friandise de cette demangeaison que leur pesanteur avoit causé en ses iambes, il se resiouit à considerer l'estroicte alliance de la douleur à la volupté; comme elles sont associées d'une liaison necessaire, si qu'à tours (d) elles se suyvent et s'entr'engendrent; et s'es-

(a) *Opposition.* — C.

(b) Ce sentiment est expressément combattu par Plutarque, dans le traité *Des communes conceptions contre les Stoïques*, c. 10 et suiv. — C.

(c) Dans le *Phédon* de Platon. — C.

(d) *Si bien que tour à tour*, etc. — E. J.

crioit au bon Esope, qu'il deust avoir prins de cette consideration un corps propre à une belle fable.

Le pis que ie veoye aux aultres maladies, c'est qu'elles ne sont pas si grievves en leur effect, comme elles sont en leur yssue : on est un an à se r'avoir, tousiours plein de foiblesse et de crainte. Il y a tant de hazard, et tant de degrez à se reconduire à sauveté, que ce n'est iamais faict : avant qu'on vous aye deffublé d'un couvrefief, et puis d'un calote ; avant qu'on vous aye rendu l'usage de l'air, et du vin, et de vostre femme, et des melons, c'est grand cas si vous n'estes recheu en quelque nouvelle misere. Cette cy a ce privilege, qu'elle s'emporte tout net : là où les aultres laissent tousiours quelque impression et alteration qui rend le corps susceptible de nouveau mal, et se prestent la main les uns aux aultres. Celles là sont excusables, qui se contentent de leur possession sur nous sans l'estendre et sans introduire leur sequelle ; mais courtoises et gracieuses sont celles de qui le passage nous apporte quelque utile consequence. Depuis ma cholique, ie me treuve deschargé d'aultres accidents, plus ce me semble que ie n'estois auparavant, et n'ay point eu de fievre depuis ; i'argumente que les vomissements extremes et frequents que ie souffre, me purgent : et d'aultre costé, mes desgoustements,

et les ieusnes estranges que ie passe, digerent mes humeurs peccantes; et nature vuide, en ces pierres, ce qu'elle a de superflu et nuisible. Qu'on ne me die point que c'est une medecine trop cher vendue : oar quoy, tant de puants bruvages, cauterres, incisions, suees, setons, dietes, et tant de formes de guarir, qui nous apportent souvent la mort, pour ne pouvoir soubstenir leur violence et importunité ? Par ainsi, quand ie suis attainct, ie le prends à medecine; quand ie suis exempt, ie le prends à constante et entiere delivrance. Voicy encores une faveur de mon mal, particuliere : C'est qu'à peu prez, il faict son ieu à part, et me laisse faire le mien où il ne tient qu'à faulte de courage ; en sa plus grande esmotion, ie l'ay tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement, vous n'avez que faire d'aulture regime ; iouez, disnez, courez, faictes cecy, et faictes encores cela, si vous pouvez ; vostre desbauche y servira plus qu'elle n'y nuira : Dictes en autant à un verolé, à un goutteux, à un hernieux. Les aultres maladies ont des obligations plus universelles, gehenent bien aultrement nos actions, troublent tout nostre ordre, et engagent à leur consideration tout l'estat de la vie : cette cy ne faict que pincer la peau ; elle vous laisse l'entendement et la volonté en vostre disposition, et la langue, et les pieds et les mains ; elle vous esveille plus-

tost qu'elle ne vous assopit. L'ame est frappee de l'ardeur d'une fiebvre, et atterree d'une epilepsie, et disloquee par une aspre micraine, et enfin estonnee par toutes les maladies qui blecent la masse et les plus nobles parties : icy, on ne l'attaque point ; s'il luy va mal, à sa coulpe (a) ; elle se trahit elle mesme, s'abandonne, et se desmonte. Il n'y a que les fols qui se laissent persuader que ce corps dur et massif qui se cuict en nos roignons, se puisse dissoudre par bruvages : par quoy, depuis qu'il est esbranlé, il n'est que de luy donner passage ; aussi bien le prendra il. Je remarque encores cette particuliere commodité, que c'est un mal au quel nous avons peu à deviner : nous sommes dispenséz du trouble au quel les aultres maux nous iectent par l'incertitude de leurs causes, et conditions, et progresz ; trouble infiniment penible : nous n'avons que faire de consultations et interpretations doctorales ; les sens nous montrent que c'est, et où c'est. Par tels arguments, et forts et foibles, comme Cicero (b) le mal de sa vieillesse, i'essaye d'endormir et amuser mon imagination, et graisser ses playes. Si elles s'empirent demain, demain

(a) *C'est sa faute.* — E. J.

(b) *Tâcha d'adoucir et d'amuser le mal de la vieillesse, dans son livre de Senectute, j'essaye d'endormir, etc.* — C.

nous y pourvoyrons d'autres eschappatoires. Qu'il soit vray : voicy, depuis de nouveau, que les plus legiers mouvements espreignent (a) le pur sang de mes reins ; quoy pour cela ? ie ne laisse de me mouvoir comme devant , et picquer aprez mes chiens , d'une iuvenile ardeur et insolente (b) ; et treuve que i'ay grand'raison d'un si important accident , qui ne me couste qu'une sourde poisanteur et alteration en cette partie : c'est quelque grosse pierre , qui foule et consume la substance de mes roignons , et ma vie , que ie vuide peu à peu , non sans quelque naturelle douceur , comme un excrement desormais superflu et empeschant. Or , sens ie quelque chose qui oroule ? ne vous attendez pas que i'aille m'amusant à recognoistre mon poulx et mes urines , pour y prendre quelque prevoyance ennuyeuse : ie seray assez à temps à sentir le mal ; sans l'alonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir , il souffre desia de ce qu'il craint. Ioinet que la dubitation et ignorance de ceux qui se meslent d'expliquer les ressorts de nature et ses internes progresz , et tant de faulx prognostiques de leur art , nous doit faire cognoistre qu'elle a ses moyens infiniment incogneus : il ya grande incertitude , varieté et obscu

(a) *Expriment , tirent , font sortir.* — E. J.

(b) *Et insolite.* — E. J.

rité, de ce qu'elle nous promet ou menace. Sauf la vieillesse, qui est un signe indubitable de l'approche de la mort, de tous les autres accidents, ie veois peu de signes de l'advenir, sur quoy nous ayons à fonder nostre divination. Ie ne me iuge que par vray sentiment, non par discours : A quoy faire ? puisque ie n'y veulx apporter que l'attente et la patience. Voulez vous sçavoir combien ie gaigne à cela ? regardez ceulx qui font autrement, et qui despendent de tant de diverses persuasions et conseils ; combien souvent l'imagination les presse sans le corps. I'ay maintesfois prins plaisir, estant en seureté et delivré de ces accidents dangereux, de les communiquer aux medecins, comme naissants lors en moy : ie souffrois l'arrest de leurs horribles conclusions, bien à mon ayse ; et en demourois de tant plus obligé à Dieu de sa grace, et mieulx instruit de la vanité de cet art. Il n'est rien qu'on doibve tant recommander à la ieunesse, que l'activeté et la vigilance : nostre vie n'est que mouvement. Ie m'esbransle difficilement, et suis tardif par tout ; à me lever, à me coucher, et à mes repas : c'est matin pour moy que sept heures ; et, où ie gouverne, ie ne disne ny avant onze, ny ne soupe qu'aprez six heures. I'ay aultresfois attribué la cause des fiebvres et maladies où ie suis tumbé, à la pesanteur et assopissement que le long sommeil m'avoit ap-

porté ; et me suis tousiours repenty de me r'endormir le matin. Platon (a) veult plus de mal à l'excez du dormir, qu'à l'excez du boire. L'aime à coucher dur, et seul ; voire sans femme, à la royale ; un peu bien couvert. On ne bassine iamais mon lict : mais, depuis la vieillesse, on me donne, quand i'en ay besoing, des draps à eschauffer les pieds et l'estomach. On trouvoit à redire au grand Scipion (b) d'estre dormart ; non, à mon advis pour aultre raison, sinon qu'il faschoit aux hommes qu'en luy seul il n'y eust aucune chose à redire. Si i'ay quelque curiosité en mon traictement, c'est plustost au coucher qu'à aultre chose ; mais ie cede et m'acommode en general, autant que tout aultre, à la nécessité. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie ; et le continue encores, en cet aage, huict ou neuf heures, d'une haleine : ie me retire avecques utilité de cette propension paresseuse ; et en vaulx evidemment mieulx. Je sens un peu le coup de la mutation ; mais c'est fait en trois iours. Et n'en veois gueres qui vive à moins, quand il est besoing, et qui s'exerce plus constamment, ny à qui les courvees poisent moins. Mon corps est capable d'une agitation

(a) *Vie de Platon*, dans *DIOG. LAËRCE*, l. 3, segm. 39. — C.

(b) *PLUTARQUE*, *Qu'il est requis qu'un prince soit savant*, à la fin. — C.

ferme ; mais non pas vehemente et soubdaine. Le fuyz meshuy les exercices violents , et qui me menent à la sueur : mes membres se lassent avant qu'ils s'eschauffent. Le me tiens debout , tout le long d'un iour , et ne m'ennuye point à me promener ; mais sur le pavé , depuis mon premier aage , ie n'ay aimé d'aller qu'à cheval ; à pied , ie me crotte iusques aux fesses ; et les petites gents sont subiects par ces rues à estre chocquez et coudoyez , à faulte d'apparence : et ay aimé à me reposer , soit couché , soit assis , les iambes autant ou plus haultes que le siege.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire : occupation , et noble en execution , car la plus forte , genereuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance : et noble en sa cause ; il n'est point d'utilité , ny plus iuste , ny plus universelle , que la protection du repos et grandeur de son païs. La compaignie de tant d'hommes vous plaist , nobles , ieunes , actifs ; la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques ; la liberté de cette conversation , sans art ; et une façon de vie , masle et sans cerimonie ; la varieté de mille actions diverses ; cette courageuse harmonie de la musique guerriere qui vous entretient et eschauffe et les aureilles et l'ame ; l'honneur de cet exercice ; son aspreté mesme et sa difficulté , que Platon estime si peu , que en sa republicque il en faict part aux femmes et aux

enfants : vous vous conviez aux roolles et hazards particuliers, selon que vous iugez de leur esclat et de leur importance ; soldat volontaire ; et voyez, quand la vie mesme y est excusablement employee,

Pulchrumque mori succurrit in armis. (1)

De craindre les hazards communs qui regardent une si grande presse ; de n'oser ce que tant de sortes d'ames osent, et tout un peuple, c'est à faire à un cœur mol et bas outre mesure : la compagnie assure jusques aux enfants. Si d'autres vous surpassent en science, en grace, en force, en fortune, vous avez des causes tierces à qui vous en prendre ; mais de leur ceder en fermeté d'ame, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous. La mort est plus abiecte, plus languissante et penible dans un lict, qu'en un combat : les fiebvres et les catarrhes, autant douloureux et mortels, qu'une arquebuzade. Qui seroit faict à porter valeureusement les accidents de la vie commune, n'auroit point à grossir son courage pour se rendre gendarme. *Vivere, mi Lucili, militare est.* (2)

Il ne me souvient point de m'estre iamais veu

(1) Qu'il est beau de mourir les armes à la main !

VIRG. *Énéide*, L. 2, v. 317.

(2) La vie n'est qu'une guerre. SENECA. *epist.* 96.

galleux : si est la graterie, des gratifications de nature les plus douces, et autant à main ; mais ell' a la penitence trop importunement voisine. Je l'exerce plus aux aureilles, que i'ay au dedans pruanes (a), par secousses. Je suis nay, de tous les sens, entiers quasi à la perfection. Mon estomach est commodement bon, comme est ma teste ; et, le plus souvent, se maintiennent au travers de mes fiebvres, et aussi mon haleine. I'ay outrepasé (b) tantost de six ans le cinquantesme, auquel des nations, non sans occasion, avoient prescript une si iuste fin à la vie, qu'elles ne permettoient point qu'on l'excedast ; si ay ie encores des remises, quoyqu'inconstantes et courtes, si nettes, qu'il y a peu à dire de la santé et indolence de ma ieunesse. Je ne parle pas de la vigueur et alaigresse : ce n'est pas raison qu'elle me suyve hors ses limites ;

Non hoc ampliùs est liminis, aut aquæ
Cœlestis, patiens latus. (1)

Mon visage me descouvre incontinent, et mes yeulx : tous mes changements commencent par

(a) *Sujettes à des démangeaisons.* — E. J.

(b) *L'âge auquel*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne.
— N.

(1) *Je n'ai plus la force de rester la nuit devant la porte d'une maîtresse, à souffrir le froid ou la pluie.* Hoa. od. 10, l. 3, v. 19.

là, et un peu plus aigres qu'ils ne sont en effect; ie fois souvent pitié à mes amis, avant que i'en sente la cause. Mon mirouer ne m'estonne pas; car, en la ieunesse mesme, il m'est advenu, plus d'une fois, de chausser ainsin un teinct et un port trouble et de mauvais prognostique, sans grand accident; en maniere que les medecins, qui ne trouvoient au dedans cause qui respondist à cette alteration externe, l'attribuoient à l'esprit, et à quelque passion secrete qui me rongeast au dedans : ils se trompoient. Si le corps se gouvernoit autant selon moy, que fait l'ame, nous marcherions un peu plus à nostre ayse : ie l'avois lors, non seulement exempte de trouble, mais encores pleine de satisfaction et de feste, comme elle est le plus ordinairement, moitié de sa complexion, moitié de son desseing :

Nec vitiant artus ægræ contagia mentis. (1)

Ie tiens que cette sienne temperature (a) a relevé maintesfois le corps de ses cheutes; il est souvent abbattu : que si elle n'est eniouee, elle est au moins en estat tranquille et reposé. I'eus la fiebvre quarte, quatre ou cinq mois, qui

(1) Jamais les troubles contagieux de l'esprit n'ont influé sur mon corps. OVID. *Trist. eleg.* 8, l. 3, v. 25.

(a) *Ce sien temperament.* — E. J.

m'avoit tout desvisagé ; l'esprit alla tousiours non paisiblement, mais plaisamment. Si la douleur est hors de moy, l'affoiblissement et la langueur ne m'attristent gueres : ie veois plusieurs defaillances corporelles, qui font horreur seulement à nommer, que ie craindrois moins que mille passions et agitations d'esprit que ie veois en usage. Je prends party de ne plus courre ; c'est assez que ie me traisne : ny ne me plains de la decadence naturelle qui me tient ;

Quis tumidum guttur miratur in Alpibus ? (1)

non plus que ie ne regrette que ma duree ne soit aussi longue et entiere que celle d'un chesne.

Je n'ay point à me plaindre de mon imagination : i'ay eu peu de pensees en ma vie qui m'ayent seulement interrompu le cours de mon sommeil, si elles n'ont esté du desir, qui m'esveillast, sans m'affliger. Je songe peu souvent ; et lors, c'est des choses fantastiques et des chimeres, produictes communement des pensees plaisantes, plustost ridicules que tristes : et tiens qu'il est vray que les songes sont loyaux interpretes de nos inclinations ; mais il y a de l'art à les assortir et entendre :

(1) S'étonne-t-on de voir des goîtres dans les Alpes ? Juv. sat. 13, v. 162.

Res, quæ in vitâ usurpant homines, cogitant, curant, vident,

- Quæque agunt vigilantes, agitantque, ea si cui in somno accidunt,

Minus mirandum est : (1)

Platon dict (a) d'avantage que c'est l'office de la prudence d'en tirer des instructions divinatrices pour l'advenir : ie ne veois rien à cela, sinon les merveilleuses experiences que Socrates, Xenophon, Aristote, en recitent, personnages d'auctorité irreprochable. Les histoires disent (b) que les Atlantes ne songent iamais; qui ne mangent aussi rien qui aye prins mort : ce que i'adiouste, d'autant que c'est à l'adventure l'occasion pour quoy ils ne songent point; car Pythagoras ordonnoit certaine preparation de nourriture, pour faire les songes à propos. Les miens sont tendres, et ne m'apportent aucune agitation de corps, ny expression de voix.

(1) En effet, il n'est pas surprenant que les hommes voient en songe les choses qui les occupent ordinairement, qu'ils font souvent, et qu'ils roulent dans leur esprit, lorsqu'ils sont éveillés. *Cic. de Divinat.* l. 1, c. 22. — Les vers latins sont pris d'une tragédie d'Accius, intitulée *Brutus*. C'est un devin qui parle ici à Tarquin-le-Superbe, l'un des premiers personnages de la pièce. Il ne reste que quelques fragments des ouvrages de cet ancien poète tragique. — C.

(a) Dans le *Timée*. — C.

(b) Hérodote, l. 4. — C.

J'ay veu plusieurs, de mon temps, en estre merveilleusement agitez : Theon le philosophe se promenoit en songeant ; et le valet de Pericles, sur les tuiles mesmes et faiste de la maison.

Ie ne choisis gueres à table, et me prends à la premiere chose et plus voisine ; et si me remue mal volontiers d'un goust à un aultre. La presse des plats et des services me desplaist autant qu'aultre presse : ie me contente ayseement de peu de mets ; et hais l'opinion de Favorinus (a), qu'eu un festin, il fault qu'on vous desrobbe la viande où vous prenez appetit, et qu'on vous en substitue tousiours une nouvelle, et que c'est un miserable souper, si on n'a saoulé les assistants de cropions de divers oyseaux ; et que le seul bequefigue merite qu'on le mange entier. L'usage familierement de viandes salees : si aime ie mieulx le pain sans sel ; et mon boulanger chez moy n'en sert pas d'aultre pour ma table, contre l'usage du país. On a eu, en mon enfance, principalement à corriger le refus que ie faisois des choses que communement on aime le mieulx en cet aage ; sucres, confitures, pieces de four. Mon gouverneur combattit cette hayne de viandes delicates, comme une espece de de-

(a) Ce que Montaigne appelle l'opinion de Favorinus, c'est ce que Favorinus condamne directement. Voyez *ACTU-GELLE, Noct. attic. l. 15, c. 8.* — C.

licatesse : aussi n'est elle aultre chose que difficulté de goust, où qu'il s'applique. Qui oste à un enfant certaine particuliere et obstinee affection au pain bis, et au lard, ou à l'ail, il luy oste la friandise. Il en est qui font les laborieux et les patients pour regretter le bœuf et le iambon, parmy les perdris : ils ont bon temps ; c'est la delicatesse des delicats, c'est le goust d'une molle fortune, qui s'affadit aux choses ordinaires et accoustumees, *per quæ luxuria divitiarum tædio ludit* (1). Laisser à faire bonne chere de ce qu'un aultre la faict ; avoir un soing curieux de son traictement, c'est l'essence de ce vice :

Si modicâ cœnare times olus omne patellâ. (2)

Il y a bien vrayement cette difference, qu'il vault mieulx obliger son desir aux choses plus aysees à recouvrer ; mais c'est tousiours vice de s'obliger : i'appellois aultresfois delicat, un mien parent qui avoit desapprins, en nos gale-res, à se servir de nos lits, et se despouiller pour se coucher.

Si i'avois des enfants masles, ie leur desirasse volontiers ma fortune. Le bon pere que Dieu

(1) Par lesquels le luxe capricieux voudrait échapper à l'ennui des richesses. *SENEC. epist. 18.*

(2) Si tu ne sais pas te contenter d'un plat de légumes pour ton souper. *HOA. epist. 5, l. 1, v. 2.*

me donna, qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde, m'envoya, dez le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, et m'y teint autant que ie feus en nourrice, et encores au delà; me dressant à la plus basse et commune façon de vivre : *magna pars libertatis est bene moratus venter* (1). Ne prenez iamais, et donnez encores moins à vos femmes, la charge de leur nourriture; laissez les former à la fortune, sous des loix populaires et naturelles; laissez à la coustume, de les dresser à la frugalité et à l'austerité : qu'ils aient plustost à descendre de l'aspreté, qu'à monter vers elle. Son humeur visoit encores à une aultre fin; de me r'allier avecques le peuple et cette condition d'hommes qui a besoin de nostre ayde; et estimoit que ie fusse tenu de regarder plustost vers celuy qui me tend les bras, que vers celuy qui me tourne le dos; et feut cette raison, pour quoy aussi il me donna à tenir, sur les fonts, à des personnes de la plus abiecte fortune, pour m'y obliger et attacher. Son dessein n'a pas du tout mal succédé : ie m'addonne volontiers aux petits, soit pource qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion, qui peult infiniment en moy. Le party

(1) C'est une partie de la liberté, que de savoir régler son estomac. ΣΕΝΕΚ. epist. 123.

que ie condamnerai en nos guerres, ie le condamnerai plus asprement, fleurissant et prospere : il sera pour me concilier aulcunement à soy, quand ie le verray miserable et accablé. Combien volontiers ie considere la belle humeur de Chelonis, fille et femme de roys de Sparte (a)! Pendant que Cleombrotus, son mary, aux desordres de sa ville, eut advantage sur Leonidas son pere, elle fait la bonne fille, et se r'allia avecques son pere, en son exil, en sa misere; s'opposant au victorieux. La chance veint elle à tourner? la voylà changee de vouloir avecques la fortune, se regeant courageusement à son mary, lequel elle suyvit par tout où sa ruyne le porta; n'ayant, ce me semble, aultre choix, que de se iecter au party où elle faisoit le plus de besoing, et où elle se monroit plus pitoyable. Ie me laisse plus naturellement aller aprez l'exemple de Flaminius (b), qui se prestoit à ceulx qui avoient besoing de luy, plus qu'à ceulx qui luy pouvoient bien faire, que ie ne fois à celuy de Pyrrhus (c), propre à s'abaisser sous les grands, et à s'enorgueillir sur les petits.

Les longues tables m'ennuyent et me nuisent :

(a) Voyez PLUTARQUE, dans la *Vie d'Agis et de Cléomène*. — C.

(b) Dans sa *Vie*, par PLUTARQUE, c. 1. — C.

(c) Dans sa *Vie*, par *id.* c. 2. — C.

car, soit pour m'y estre accoustumé enfant, à faulte de meilleure contenance, ie mange autant que i'y suis. Pourtant chez moy, quoyqu'elle soit des courtes, ie m'y mets volontiers un peu aprez les aultres, sur la forme d'Auguste (a) : mais ie ne l'imite pas, en ce qu'il en sortoit aussi avant les aultres; au rebours, i'aime à me reposer long temps aprez, et en ouïr conter, pourveu que ie ne m'y mesle point; car ie me lasse et me blece de parler l'estomach plein, autant comme ie treuve l'exercice de crier et contester, avant le repas, tressalubre et plaisant. Les anciens Grecs et Romains avoient meilleure raison que nous, assignant à la nourriture, qui est une action principale de la vie, si aultre extraordinaire occupation ne les en divertissoit, plusieurs heures, et la meilleure partie de la nuit; mangeant et beuvant moins hastivement que nous, qui passons en poste toutes nos actions; et estendant ce plaisir naturel à plus de loisir et d'usage, y entresemant divers offices de conversation, utiles et agreables.

Ceulx qui doivent avoir soing de moy, pourroient à bon marché me desrobber ce qu'ils pensent m'estre nuisible; car en telles choses, ie ne desire iamais, ny ne treuve à dire, ce que ie ne vois pas : mais aussi, de celles qui se presen-

(a) *ΣΥΓΓΡΑΜΜΑ*, *Vie d'Auguste*, c. 74. — C.

tent, ils perdent leur temps de m'en prescher l'abstinence; si bien que, quand ie veulx ieusner, il me fault mettre à part des soupeurs, et qu'on me presente iustement autant qu'il est besoing pour une reglee collation; car, si ie me mets à table, i'oublie ma resolution. Quand i'ordonne qu'on change d'apprest, à quelque viande, mes gents scavent que c'est à dire que mon appetit est allanguy, et que ie n'y toucheray point. En toutes celles qui le peuvent souffrir, ie les aime peu cuictes; et les aime fort mortifiees, et iusques à l'alteration de la senteur, en plusieurs. Il n'y a que la dureté qui generalement me fache (de toute aultre qualité, ie suis aussi nonchalant et souffrant qu'homme que i'aye cogneu), de façon que, contre l'humeur commune, entre les poissons mesme il m'advient d'en trouver et de trop frais et de trop fermes: ce n'est pas la faulte de mes dents, que i'ay eu tousiours bonnes iusques à l'excellence, et que l'age ne commence de menacer qu'à cette heure; i'ay apprins, dez l'enfance, à les froter de ma serviette, et le matin, et à l'entree et yssue de la table. Dieu faict grace à ceulx à qui il soustraict la vie par le menu: c'est le seul benefice de la vieillesse; la derniere mort en sera d'autant moins pleine et nuisible, elle ne tuera plus qu'un demy ou un quart d'homme. Voylà une dent qui me vient de cheoir, sans douleur, sans

effort ; c'estoit le terme naturel de sa duree : et cette partie de mon estre , et plusieurs aultres , sont desià mortes , aultres demy mortes , des plus actives , et qui tenoient le premier reng pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que ie fonds , et eschappe à moy. Quelle bestise seroit ce à mon entendement , de sentir le sault de cette cheute , desià si advancee , comme si elle estoit entiere ! Ie ne l'espere pas. A la verité , ie receois une principale consolation aux pensees de ma mort , qu'elle soit des iustes et naturelles ; et que meshuy ie ne puisse en cela requerir ny esperer , de la destinee , faveur qu'illegitime (a). Les hommes se font accroire qu'ils ont eu aultresfois , comme la stature , la vie aussi plus grande : mais ils se trompent : et Solon , qui est de ces vieux temps là , en taille (b) pourtant l'extreme duree à soixante dix ans. Moy , qui ay tant adoré , et si universellement , cet ἀριστον μέτρον (1) du temps passé , et qui ay tant prins pour la plus parfaicte la moyenne mesure , pretendrai ie une desmesuree et prodigieuse vieillesse ? Tout ce qui vient au revers du cours de nature , peut

(a) *Qu'extraordinaire , contre les règles.* — C.

(b) Dans ΗΑΙΟΔΟΡΕ , l. 1 , c. 32. — C.

(1) Cette excellente médiocrité , si recommandée autrefois , et en particulier par Cléobule , l'un des sept sages de la Grèce , comme on peut voir dans ΔΙΟΓΗΝΕ ΛΑΕΡΤΕ , liv. 1 , segm. 93. — C.

estre fascheux ; mais ce qui vient selon elle, doibt estre tousiours plaisant ; *omnia, quæ secundum naturam fiunt sunt habenda in bonis* (1) : par ainsi, dict Platon (a), la mort que les playes ou maladies apportent, soit violente ; mais celle qui nous surprend, la vieillesse nous y conduisant, est de toutes la plus legiere, et aulcunement delicieuse. *Vitam adolescentibus vis aufert, senibus maturitas* (2). La mort se mesle et confond partout à nostre vie : le declin preoccupe son heure, et s'ingere au cours de nostre advancement mesme. J'ay des pourtraicts de ma forme de vingt et cinq, et de trente cinq ans ; ie les compare avecques celuy d'asteure (b) : combien de fois ce n'est plus moy ! combien est mon image presente plus esloingnee de celles là, que de celles de mon trespas ! C'est trop abusé de nature, de la tracasser si loing, qu'elle soit contraincte de nous quitter ; et abandonner nostre

(1) Tout ce qui se fait selon la nature doit être compté pour un bien. *Cic. de Senect. c. 19.*

(a) Dans le *Timée*. — C.

(2) La mort des jeunes gens est une mort violente : les vieillards meurent de maturité. *Cic. de Senect. c. 19.*

(b) Orthographe et prononciation gasconne, au lieu d'à cette heure. C. — Dans l'exemplaire corrigé par Montaigne, on trouve très-souvent ce mot écrit précisément comme les Gascons le prononcent, *asture* ; et souvent aussi Montaigne écrit *asteurs*, comme il l'est ici. J'ai suivi l'une et l'autre orthographe, qui sont toutes deux celle de Montaigne. — N.

conduicte , nos yeulx , nos dents , nos iambes et le reste , à la mercy d'un secours estrangier et mendié ; et nous resigner entre les mains de l'art , lasse de nous suyvre.

Je ne suis excessivement desirieux ny de salades , ny de fruicts , sauf les melons : mon pere haïssoit toute sorte de saulses ; ie les aime toutes. Le trop manger m'empesche ; mais par sa qualité , ien'ay encores cognoissance bien certaine qu'aucune viande me nuise ; comme aussi ie ne remarque ny lune pleine ny basse , ny l'automne , du printemps. Il y a des mouvements en nous , inconstants et incogneus ; car des raiforts , pour exemple , ie les ay trouvez premierement commodes ; depuis , fascheux ; à present , derechef commodes. En plusieurs choses , ie sens mon estomach et mon appetit aller ainsi diversifiant ; i'ay rechangé du blanc au claret , et puis du claret au blanc. Je suis friand de poisson , et fois mes iours gras des maigres ; et mes festes , des iours de ieusne : ie crois , ce qu'aucuns disent , qu'il est de plus aysee digestion que la chair. Comme ie fois conscience de manger de la viande , le iour de poisson ; aussi faict mon goust , de mesler le poisson à la chair : cette diversité me semble trop esloingnee. Dez ma ieunesse , ie desrobbois parfois quelque repas : Ou à fin d'aiguiser mon appetit au lendemain (car , comme Epicurus ieusnoit et faisoit des

repas maigres pour accoustumer sa volupté à se passer de l'abondance : moy, au rebours, pour dresser ma volupté à faire mieulx son prouffit et se servir plus alaigrement de l'abondance) : Ou ie ieusnois, pour conserver ma vigueur au service de quelque action de corps ou d'esprit ; car et l'un et l'autre s'apparese cruellement en moy par la repletion ; et, surtout, ie hais ce sot accouplage d'une deesse si saine et si alaigre, avecques ce petit dieu indigeste et roteur, tout bouffi de la fumee de sa liqueur : Ou pour guarir mon estomach malade : Ou pour estre sans compaignie propre ; car ie dis, comme ce mesme Epicurus (*a*), qu'il nefault pas tant regarder ce qu'on mange, qu'avecques qui on mange ; et loue Chilon (*b*), de n'avoir voulu promettre de se trouver au festin de Periander, avant que d'estre informé qui estoient les aultres conviez : il n'est point de si doux apprest pour moy, ny de saulse si appetissante, que celle qui se tire de la societé. Je crois qu'il est plus sain de manger plus bellement et moins, et de manger plus souvent : mais ie veulx faire valoir l'appetit et la faim ; ie n'aurois nul plaisir à traisner, à la medicinale, trois ou quatre chetifs repas par iour, ainsi contraincts : Qui m'as-

(*a*) SENEC. epist. 91. — C.

(*b*) PLUTARQUE, *Banquet des sept Sages*, c. 3. — C.

seureroit que le goust ouvert que i'ay ce matin, ie le retrouvasse encores à souper? Prenons, surtout les vieillards, prenons le premier temps opportun qui nous vient : laissons aux faiseurs d'almanachs les esperances et les prognostiques. L'extreme fruict de ma santé, c'est la volupté ; tenons nous à la premiere, presente et cogneue. L'evite la constance en ces loix de ieusne : qui veult qu'une forme luy serve, fuye à la continuer ; nous nous y durcissons ; nos forces s'y endorment ; six mois aprez, vous y aurez si bien accoquiné vostre estomach, que vostre prouffit ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user autrement sans dommage.

Je ne porte les iambes et les cuisses non plus couvertes en hyver qu'en esté ; un bas de soye tout simple. Je me suis laissé aller, pour le secours de mes rheumes, à tenir la teste plus chaulde, et le ventre, pour la cholique : mes maux s'y habituèrent en peu de iours, et desdaignerent mes ordinaires provisionz ; i'estois monté d'une coëffe à un couvrechef, et d'un bonnet à un chapeau double ; les embourreures de mon pourpoinct ne me servent plus que de garbe (a) : ce n'est rien, si ie n'y adiouste une peau de lievre ou de vautour, une calote à ma teste. Suyvez cette gradation, vous irez beau

(a) *De montre, d'apparence.* — C.

train. Je n'en feray rien : et me desdirois volontiers du commencement que i'y ay donné, si i'osois. Tumbes vous en quelque inconvenient nouveau ? cette reformation ne vous sert plus ; vous y estes accoustumé : cherchez en une autre. Ainsi se ruynent ceulx qui se laissent empestrer à des regimes contraincts, et s'y astreignent superstitieusement : il leur en fault encores, et encores aprez, d'autres au delà ; ce n'est iamais faict.

Pour nos occupations et le plaisir, il est beaucoup plus commode, comme faisoient les anciens, de perdre le disner, et remettre à faire bonne chere à l'heure de la retraicte et du repos, sans rompre le iour : ainsi le faisois ie aultresfois. Pour la santé, ie treuve depuis par experience, au contraire, qu'il vault mieulx disner, et que la digestion se faict mieulx en veillant. Je ne suis gueres subiect à estre alteré, ny sain, ny malade : i'ay bien volontiers lors la bouche seiche, mais sans soif ; et communement ie ne bois, que du desir qui m'en vient en mangeant, et bien avant dans le repas. Je bois assez bien, pour un homme de commune façon : en esté, et en un repas appetissant, ie n'oultre-passe point seulement les limites d'Auguste (a), qui ne beuvoit que trois fois precisement ; mais,

(a) *Voyez sa Vie, par Suetone, c. 77. — C.*

pour n'offenser la regle de Democritus (a), qui deffendoit de s'arrester à quatre, comme à un nombre mal fortuné, ie coule, à un besoing, iusques à cinq : trois demy settiers, environ; car les petits verres sont les miens favoris, et me plaist de les vuidier, ce què d'autres evitent comme chose mal seante. Je trempe mon vin plus souvent à moitié, parfois au tiers d'eau : et quand ie suis en ma maison, d'un ancien usage que son medecin ordonnoit à mon pere et à soy, on mesle celuy qu'il me fault, dez la sommellerie, deux ou trois heures avant qu'on serve. Ils disent, que Cranaus (b), roy des Atheniens, feut inventeur de cet usage, de tremper le vin d'eau : utilement ou non, i'en ay veu debattre. L'estime plus decent et plus sain, que les enfants n'en usent qu'aprez selze ou dix huict ans. La forme de vivre plus usitée et commune, est la plus belle : toute particularité m'y semble à eviter; et haïrois autant un Allemand qui meist de l'eau au vin, qu'un François qui le boiroit pur. L'usage publicque donne loi à telles choses.

Je crains un air empesché, et fuy mortelle-

(a) Ceci est tiré de *PLINZ*, *Hist. nat.* l. 28, c. 6, sect. 17, edit. Hard. Mais Montaigne a mis *Democritus* au lieu de *Demotrius*, qui est dans l'original. — C.

(b) Selon *ATHÉNÉE*, l. 2, c. 2, ce n'est pas *Cranaüs*, mais *Amphietyon*, qui fut l'inventeur de cet usage. — C.

ment la fumee : la premiere reparation où ie courus chez moy, ce feut aux cheminees et aux retraictz (a), vice commun des vieux bastiments, et insupportable; et, entre les difficultez de la guerre, ie compte ces espaises poussieres, dans lesquelles on nous tient enterrez au chauld tout le long d'une iournee. I'ay la respiration libre et aysee; et se passent mes morfondements (b) le plus souvent sans offense du poulmon et sans toux. L'aspreté de l'esté m'est plus ennemie que celle de l'hyver; car, oultre l'incommodité de la chaleur, moins remediabile que celle du froid, et oultre le coup que les rayons du soleil donnent à la teste, mes yeux s'offensent de toute lueur esclatante : ie ne scaurois à cette heure disner assis vis à vis d'un feu ardent et lumineux. Potir amortir la blancheur du papier, au temps que i'avois plus accoustumé de lire, ie couchois sur mon livre une piece de verre, et m'en trouvois fort soulagé. I'ignore, iusques à present (c), l'usage des lunettes; et veois aussi loing, que ie feis oncques, et que tout aultre : il est vray que, sur le declin du iour, ie commence à sentir du trouble, et de la foiblesse à lire; de quoy l'exercice a tousiours travaillé

(a) *Lieux d'aisances.* — E. J.

(b) *Rhumes.* — E. J.

(c) *A cinquante-quatre ans*, édit. de 1588, mais rayé par Montaigne. — N.

mes yeulx, mais surtout nocturne. Voylà un pas en arriere, à toute peine sensible : ie reculera d'un aultre ; du second au tiers, du tiers au quart, si coyement qu'il me faultra estre aveugle formé, avant que ie sente la decadence et vieillesse de ma veue : Tant les Parques destordent artificiellement nostre vie ! Si suis ie en doute que mon ouïe marchande à s'espessir ; et verrez que ie l'auray demy perdue, que ie m'en prendray encores à la voix de ceulx qui parlent à moy : Il fault bien bander l'ame, pour luy faire sentir comme elle s'escoule. Mon marcher est prompt et ferme ; et ne sçais lequel des deux, ou l'esprit ou le corps, i'ay arresté plus malaysement en mesme p̄inct. Le prescheur est bien de mes amis, qui oblige mon attention tout un sermon. Aux lieux de cerimonie, où chascun est si bandé en contenance, où i'ay veu les dames tenir leurs yeulx mesmes si certains, ie ne suis iamais venu à bout que quelque piece des miennes n'extravague tousiours : encores que i'y sois assis, i'y suis peu rassis. Comme la chambriere du philosophe Chrysippus disoit (a) de son maistre, qu'il n'estoit yvre que par les iambes, car il avoit cette coustume de les remuer, en quelque assiette qu'il feust ;

(a) DIOGÈNE LAËRTCE, *Vie de Chrysippus*, l. 7, segm. 183.
— C.

et elle le disoit, lors que, le vin esmouvant ses compagnons, luy n'en sentoit aucune alteration : on a peu dire aussi, dez mon enfance, que j'avois de la folie aux pieds, ou de l'argent vif, tant i'y ay de remuement et d'inconstance naturelle, en quelque lieu que ie les place.

C'est indecence, oultre ce qu'il nuict à la santé, voire et au plaisir, de manger goulument, comme ie fois : ie mords souvent ma langue, parfois mes doigts, de hastifveté. Diogenes (a), rencontrant un enfant qui mangeoit ainsin, en donna un soufflet à son precepteur. Il y avoit à Rome des hommes qui enseignoient à mascher, comme à marcher, de bonne grace. I'en perds le loisir de parler, qui est un si doulx assaisonnement des tables, pourveu que ce soyent des propos de mesme, plaisants et courts. Il y a de la ialousie et envie entre nos plaisirs ; ils se chocquent et empeschent l'un l'autre : Alcibiades, homme bien entendu à faire bonne chere, chassoit la musique mesme des tables, pour qu'elle ne troublast la douceur des devis, par la raison, que Platon (b) luy preste, « Que c'est un usage d'hommes populaires, d'appeller des ioueurs d'instruments et des chantres aux festins, à faulte de bons discours et agreables en-

(a) PLUTARQUE, *Que la vertu se peut enseigner*, c. 2. — C.

(b) Dans le dialogue intitulé *Protagoras*. — C.

tretiens, de quoy les gents d'entendement sçavent s'entrefestoyer. » Varro (a) demande cecy au convive, « l'Assemblée de personnes, belles de presence, et agreables de conversation, qui ne soyent ny muets ny bavards; Netteté et delicatesse aux vivres, et au lieu; et Le temps se rein. » Ce n'est pas une feste peu artificielle et peu voluptueuse, qu'un bon traictement de table: ny les grands chefs de guerre, ny les grands philosophes, n'en ont desdaigné l'usage et la science. Mon imagination en a donné trois en garde à ma memoire, que la fortune me rendit de souveraine douceur, en divers temps de mon aage plus fleurissant: mon estat present m'en forclost (b); car chascun pour soy y fournit de grace principale, et de faveur, selon la bonne trempe de corps et d'ame en quoy lors il se treuve. Moy, qui ne manie que terre à terre, hais cette inhumaine sapience qui nous veult rendre desdaigneux et ennemis de la culture du corps: i'estime pareille iniustice, prendre à contrecœur les voluptez naturelles, que de les prendre trop à cœur. Xerxes (c) estoit un fat, qui, enveloppé en toutes les voluptez humaines, alloit proposer prix à qui luy en

(a) Dans AULU-GELLE, l. 13, c. 11. — C.

(b) *M'en exclut.* — E. J.

(c) Cic. *Tusc. quest.* l. 5, c. 7. — C.

trouveroit d'autres : mais non gueres moins fat est celuy qui retrenche celles que nature luy a trouuees. Il ne les fault ny suyvre ny fuyr ; il les fault recevoir. Le les receois un peu plus grassement et gracieusement , et me laisse plus volontiers aller vers la pente naturelle. Nous n'avons que faire d'exaggerer leur inanité ; elle se faict assez sentir, et se produict assez : mercy à nostre esprit, maladif, rabat ioye, qui nous desgouste d'elles, comme de soy mesme ; il traicte et soy, et tout ce qu'il receoit, tantost avant, tantost arriere, selon son estre insatiable, vagabond et versatile :

Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis,
acescit. (1)

Moy, qui me vante d'embrasser si curieusement les commoditez de la vie et si particulierement, n'y treuve, quand i'y regarde ainsi finement, à peu prez que du vent. Mais quoy ? nous sommes partout vent : et le vent encores, plus sagement que nous, s'aime à bruire, à s'agiter ; et se contente en ses propres offices, sans desirer la stabilité, la solidité, qualitez non siennes.

Les plaisirs purs de l'imagination, ainsi que les desplaisirs, disent aucuns, sont les plus

(1) Si le vase n'est pas net, tout ce que vous y versez s'agrit. Hor. epist. 2, l. 1, v. 54.

grands, comme l'exprimoit (a) la balance de Critolaus. Ce n'est pas merveille; elle les compose à sa poste (b), et se les taille en plein drap: i'en veois tous les iours des exemples insignes, et, à l'adventure, desirables. Mais moy, d'une condition mixte, grossier, ne puis mordre si à fait (c) à ce seul obiect si simple, que ie ne me laisse tout lourdement aller aux plaisirs presents de la loi humaine et generale, intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels. Les philosophes cyrenaiques veulent que, comme les douleurs, aussi les plaisirs corporels soyent plus puissants, et comme doubles, et comme plus iustes. Il en est, comme dict Aristote, qui, d'une farouche stupidité, en sont desgoustez: i'en cognois d'autres qui, par ambition, le font. Que ne renoncent ils encores au respirer? que ne vivent ils du leur? et ne refusent la lumiere, de ce qu'elle est gratuite, ne leur coustant ny invention ny vigueur? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les substantent pour veoir, au lieu de Venus, de Cerez et de Bacchus. Chercheront ils pas la quadrature du

(a) Je crois que Montaigne applique ici la balance de Critolaüs à un usage fort différent de celui qu'en faisait ce philosophe. Voyez ce qu'en dit Цицiаон, *Tusc. quæst.* l. 5, c. 17.
— C.

(b) *A sa guise.*

(c) *Si bien.* — E. J.

cercle, iuchez sur leurs femmes ? Je hais qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table : ie ne veulx pas que l'esprit s'y cloue, ny qu'il s'y veautre ; mais ie veulx qu'il s'y applique ; qu'il s'y seye, non qu'il s'y couche. Aristippus ne deffendoit que le corps, comme si nous n'avions pas d'ame ; Zenon n'embrassoit que l'ame, comme si nous n'avions pas de corps : tous deux vicieusement. Pythagoras, disent ils, a suyvi une philosophie toute en contemplation ; Socrates, toute en mœurs et en action : Platon en a trouvé le temperament entre les deux. Mais ils le disent, pour en conter. Et le vray temperament se treuve en Socrates ; et Platon est bien plus socratique que pythagorique, et luy sied mieulx. Quand ie danse, ie danse ; quand ie dors, ie dors : voire, et quand ie me promene solitairement en un beau verger, si mes pensees se sont entretenues des occurrences estrangieres quelque partie du temps ; quelque aultre partie, ie les ramene à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude, et à moy.

Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enioinctes pour nostre besoing, nous feussent aussi voluptueuses ; et nous y convie, non seulement par la raison, mais aussi par l'appetit : c'est iniustice de rompre ses regles. Quand ie veois et Cesar, et

Alexandre, au plus espez de leur grande besongne, iouïr si plainement des plaisirs (a) naturels, et par consequent necessaires et iustes, ie ne dis pas que ce soit relascher son ame; ie dis que c'est la roidir, soubmettant par vigueur de courage, à l'usage de la vie ordinaire, ces violentes occupations et laborieuses pensees : sages, s'ils eussent creu que c'estoit là leur (b) ordinaire vacation (c); cette cy, l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols! « Il a passé sa vie « en oysifveté, » disons nous : « Le n'ay rien faict « d'aujourd'huy. » Quoy! avez vous pas vescu? c'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre, de vos occupations. « Si on m'eust mis au propre des grands maniemens, i'eusse montré ce que ie sçavois faire. » Avez vous sceu mediter et manier vostre vie? vous avez fait la plus grande besongne de toutes : pour se montrer et exploicter, nature n'a que faire de fortune; elle se montre egualement en tous estages, et derriere, comme sans rideau. Avez vous sceu composer vos mœurs? vous avez bien plus fait que celuy qui a composé des livres : avez

(a) *Humains et corporels, ie*, etc., édit. de 1588 et de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire corrigé. — N.

(b) Montaigne avait d'abord écrit, *leur legitime vacation* : cette cy *la bastarde* : mais il a rayé ces mots dans l'exemplaire corrigé de sa main. — N.

(c) *Leur ordinaire occupation*. — E. J.

vous sceu prendre du repos, vous avez plus faict que celuy qui a prins des empires et des villes.

Le grand et glorieux chef d'œuvre de l'homme, c'est vivre à propos : toutes aultres choses, regner, thesauriser, bastir, n'en sont qu'appendicules et adminicules, pour le plus. Je prends plaisir de veoir un general d'armee, au pied d'une breche qu'il veult tantost attaquer, se prestant tout entier, et delivre (a), à son disner, à son devis entre ses amis; et Brutus, ayant le ciel et la terre conspirez à l'encontre de luy et de la liberté romaine, desrobber à ses rondes quelque heure de nuict, pour lire et (b) breveter Polybe en toute securité. C'est aux petites ames, ensepvelies du poids des affaires, de ne s'en sçavoir purement desmesler, de ne les sçavoir et laisser et reprendre :

O fortes, peioraque passi
Mecum sæpè viri ! nunc vino pellite curas :
Cras, ingens iterabimus æquor. (1)

Soit par gausserie, soit à certes (c), que le

(a) Libre, dégagé de soins. — E. J.

(b) C'est-à-dire, en composer un abrégé ou sommaire, comme a dit PLUTARQUE, dans la *Vie de Marcus Brutus*, de la traduction d'Amyot. — C.

(1) Braves amis, vous avez essuyé avec moi de plus grands maux; noyons nos soucis dans le vin : demain nous traverserons de vastes mers. HOR. od. 7, l. 1, v. 30.

(c) Soit tout de bon. — E. J.

vin theoloyal et sorbonique est passé en proverbe, et leurs festins, ie treuve que c'est raison qu'ils en disnent d'autant plus commodement et plaisamment, qu'ils ont utilement et serieusement employé la matinee à l'exercice de leur eschole : la conscience d'avoir bien dispensé les aultres heures, est un iuste et savoureux condiment des tables. Ainsin ont vescu les sages : et cette inimitable contention à la vertu, qui nous estonne en l'un et l'aultre Caton, cette humeur severe iusques à l'importunité, s'est ainsi mollement soubmise et pleue aux loix de l'humaine condition, et de Venus et de Bacchus; suyvant les preceptes de leur secte, qui demandent le sage parfaict, autant expert et entendu à l'usage des voluptez naturelles, qu'en tout aultre devoir de la vie : *Cui cor sapiat, ei et sapiat palatus* (1). Le relaschement et facilité honnore, ce semble, à merveilles, et sied mieulx à une ame forte et genereuse : Epaminondas (a) n'estimoit pas que de se mesler à la danse des garçons de sa ville, de chanter, de sonner, et s'y empescher avecques attention, feust chose qui derogeast à l'honneur de ses glorieuses victoires et à la parfaicte reformation de mœurs qui estoit en

(1) Qu'il ait le palais délicat, aussi bien que le jugement.
Cic. de Finib. bon. et mal. l. 2, c. 8. — C.

(a) Κορυ. Νέρος, Vie d'Épaminondas, c. 2. — C.

luy. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'ayeul, personnage digne de l'opinion d'une geniture celeste, il n'est rien qui luy donne plus de grace, que de le veoir nonchalamment et puerilement baguenaudant à amasser et choisir des coquilles (a), et iouer à Cornichon (b) va devant, le long de la marine (c), avecques Lelius; et, s'il faisoit mauvais temps, s'amusant et se chatouillant à représenter par escript, en comedies (d), les plus populaires et basses actions des hommes; et, la teste pleine de cette merveilleuse entreprise d'Annibal et d'Afrique, visitant les escholes en Sicile, et se trouvant aux leçons de la philosophie (e),

(a) Voyez Cic. de Orat. l. 2, c. 6. — C.

(b) Sorte de jeu, selon le Dictionnaire de Trévoux, à qui ira plus vite en ramassant quelque chose. Je ne sais si c'est bien là le jeu qu'entend ici Montaigne : ne serait-ce pas plutôt celui de l'espèce de sabot que les enfants appellent la *corniche*, ou plutôt celui de *ricochets*, puisqu'on lit que Scipion s'amusait à jouer aux ricochets, le long de la mer, avec ses enfants? — E. J.

(c) *Le long de la mer.* — E. J.

(d) Ces comédies sont celles de Térence, auxquelles Scipion et Lælius eurent beaucoup de part, s'il en faut croire Suétone dans la vie de ce poète : de quoi Montaigne était si fortement persuadé, qu'il dit expressément, « Et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance. » Voyez l. 1, c. 39. — C.

(e) Il y a ici une petite méprise : Montaigne a pris le *gymnasium*, lieu destiné aux exercices du corps, pour une école de

jusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome : Ny chose plus remarquable en Socrates (a), que ce que, tout vieil, il treuve le temps de se faire instruire à baller, et iouer des instruments; et le tient pour bien employé. Cettuy cy s'est veu en extase, debout un iour entier et une nuict, en presence de toute l'armee grecque, surprins et ravy par quelque profonde pensee : Il s'est veu le premier, parmy tant de vaillants hommes de l'armee, courir au secours d'Alcibiades accablé des ennemis, le couvrir de son corps, et le descharger de la presse, à vifve force d'armes; en la bataille Delienne (b), relever et sauver Xenophon renversé de son cheval : et emmy tout le peuple d'Athenes, oultré, comme luy, d'un si indigne spectacle, se presenter le premier à recourir (c) Theramenes que les trente tyrans faisoient mener à la mort par leurs satellites, et ne desista cette hardie entreprinse, qu'à la remontrance de Theramenes mesme, quoyqu'il ne feust suyvi que de deux, en tout : Il s'est veu, recherché par une beauté de laquelle il estoit esprins, maintenir au besoing une severe

philosophes, dont l'habit ordinaire étoit un manteau. — Voyez
TITRE-LIVRE, l. 29, c. 19. — C.

(a) Χέρονιον, dans son *Festin*, c. 2, §. 16. — C.

(b) Qui se livra auprès de Délos.

(c) Pour secourir. — E. J.

abstinence : Il s'est veu continuellement marcher à la guerre, et fouler la glace, les pieds nuds; porter mesme robbe en hyver et en esté; surmonter tous ses compaignons en patience de travail; ne manger point aultrement en festin qu'en son ordinaire : Il s'est veu vingt et sept ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfants, les griffes de sa femme, et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers et le venin : mais cet homme là estoit il convié de boire à lut (a), par devoir de civilité, c'estoit aussi celuy de l'armée à qui en demeroit l'advantage; et ne refusoit ny à iouer aux noisettes avecques les enfants, ny à courir avecques eulx sur un cheval de bois, et y avoit bonne grace; car toutes actions, dict la philosophie, sieent egualement bien, et honnoient egualement le sage. On a de quoy, et ne doibt on iamais se lasser de presenter l'image de ce personnage à tous patrons et formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie, pleins et purs : et faict on tort à nostre instruction de nous en proposer tous les iours d'imbecilles et manques (b), à peine bons à un seul ply, qui nous firent arriere, plustost; corrup-

(a) *Bien boire, boire d'autant, boire à la manière des Grecs.* Cette expression se trouve en ce sens dans Nicot. — C.

(b) *De faibles et defectueux.* — E. J.

teurs plustost que correcteurs. Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts, où l'extrémité sert de borne, d'arrêt et de guide, que par la voye du milieu, large et ouverte; et selon l'art, que selon nature; mais bien moins noblement aussi, et moins recommandablement.

La grandeur de l'ame n'est pas tant, tirer à mont, et tirer avant, comme sçavoir se renger et circonscrire : elle tient pour grand tout ce qui est assez; et montre sa haulteur, à aimer mieulx les choses moyennes, que les eminentes. Il n'est rien si beau et legitime que de faire bien l'homme et deurement; ny science si ardue que de bien et naturellement sçavoir vivre cette vie; et de nos maladies la plus sauvage, c'est mespriser nostre estre. Qui veult escarter son ame, le face hardiement, s'il peult, lors que le corps se portera mal, pour la descharger de cette contagion : Ailleurs, au contraire, qu'elle l'assiste et favorise, et ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs, et de s'y complaire coniugalement; y apportant, si elle est plus sage, la moderation, de peur que, par indiscretion, ils ne se confondent avecques le desplaisir. L'intemperance est peste de la volupté; et la temperance n'est pas son fleau, c'est son assaisonnement : Eudoxus (a),

(a) DIOG. LAERTZ, *Vie d'Eudoxe*, l. 8, segm. 88. — C.

qui en établissoit le souverain bien, et ses compagnons qui la monterent à si hault prix, la savourerent en sa plus gracieuse douceur, par le moyen de la temperance, qui feut en eulx singuliere et exemplaire (a).

l'ordonne à mon ame de regarder et la douleur et la volupté, de veue pareillement reglee, *eodem enim vitio est effusio animi in lætitiâ, quo in dolore contractio* (1), et pareillement ferme; mais gayement l'une, l'autre severement, et, selon ce qu'elle y peult apporter, autant soigneuse d'en esteindre l'une, que d'estendre l'autre. Le veoir sainement les biens, tire aprez soy le veoir sainement les maux; et la douleur a quelque chose de non evitable, en son tendre commencement, et la volupté quelque chose d'evitable en sa fin excessifve. Platon (b) les accouple, et veult que ce soit pareillement l'office de la fortitude combattre à l'encontre de la douleur, et à l'encontre des immoderees et charmeresses blan-

(a) Aristote dit positivement qu'Eudoxe se distinguait par une temperance extraordinaire, διαφερόντως ενόξει σώφρωνείναι : *Moral. ad Nicomachum*. l. 10, c. 2. Je tire cette citation des *Observations de Ménage sur Diogène Laërce*, l. 3. segm. 88, p. 391. — C.

(1) L'épanouissement du cœur dans la joie fait autant de mal, que son resserrement dans la douleur. CIC. *Tusc. quest.* l. 4, c. 31.

(b) *Dialogue des Loix*, l. 1. — C.

dices (a) de la volupté : ce sont deux fontaines, ausquelles qui puise, d'où, quand, et combien il fault, soit cité, soit homme, soit beste, il est bien heureux. La premiere, il la fault prendre par medecine et par necessité, plus eschagement ; l'aulture par soif ; mais non iusques à l'ivrese. La douleur, la volupté, l'amour, la haine, sont les premieres choses que sent un enfant : si, la raison survenant, elles s'appliquent à elle, cela c'est vertu.

J'ay un dictionnaire tout à part moy : Je passe le temps, quand il est mauvais et incommode ; quand il est bon, ie ne le veulx pas passer, ie le retaste, ie m'y tiens : il fault courir le mauvais, et se rasseoir au bon. Cette phraze ordinaire de « Passe temps ; » et de « Passer le temps, » represente l'usage de ces prudentes gents, qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie, que de la couler et eschapper, de la passer, gauchir, et, autant qu'il est en eulx, ignorer et fuyr ; comme chose de qualité ennuyeuse et desdaignable ; mais ie la cognois aulture ; et la treuve et prisable et commode, voire en son dernier decours, où ie la tiens ; et nous l'a nature mise en main, garnie de telles circonstances et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous, si elle nous presse, et si elle

(a) *Des attraitz excessifs et enchanteurs de la volupté.* — C.

nous eschappe inutilement; *stulti vita ingrata est, trepida est, tota in futurum fertur* (1). Je me compose pourtant à la perdre sans regret; mais comme perdable de sa condition, non comme moleste et importune: aussi ne sied il proprement bien de ne se desplaire pas à mourir qu'à ceulx qui se plaisent à vivre. Il y a du mesnage à la iouir: Je la iouïs au double des aultres; car la mesure, en la iouissance, despend du plus ou moins d'application que nous y prestons. Principalement à cette heure, que i'apperceois la mienne si briefve en temps, ie la veulx estendre en poids, ie veulx arrester la promptitude de sa fuyte par la promptitude de ma saisie, et, par la vigueur de l'usage, compenser la hastiveté de son escoulement: à mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la fault rendre plus profonde et plus pleine. Les aultres sentent la douceur d'un contentement et de la prospérité; ie la sens ainsi qu'eulx, mais ce n'est pas en passant et glissant: si fault il estudier, savourer et ruminer, pour en rendre graces condignes à celuy qui nous l'octroye: Ils iouissent les aultres plaisirs, comme ils font celuy du sommeil, sans les cognoistre. A celle fin que le dormir mesme ne m'eschappast ainsi stu-

(1) La vie de l'insensé est insipide, inquiète; sans cesse elle se précipite dans l'avenir. *Sextus, epist. 15.*

pidement, i'ay aultresfois trouvé bon qu'on me le troublast, afin que ie l'entreveisse. Le conseilte d'un contentement avecques moy : ie ne l'escume pas, ie le sonde; et plie ma raison à le recueillir, devenue chagrine et desgoustee. Me treuve ie en quelque assiette tranquille? y a il quelque volupté qui me chatouille? ie ne la laisse pas fripponner aux sens : i'y associe mon ame; non pas pour s'y engager, mais pour s'y agreer; non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver; et l'employe, de sa part, à se mirer dans ce prospere estat, à en poiser et estimer le bonheur, et l'amplifier : elle mesure Combien c'est qu'elle doibt à Dieu, d'estre en repos de sa conscience et d'aultres passions intestines; d'avoir le corps en sa disposition naturelle, iouissant ordonneement et competemment des fonctions molles et flateuses par lesquelles il luy plaist compenser de sa grace les douleurs de quoy sa iustice nous bat à son tour : Combien luy vault d'estre logee en tel point que, où qu'elle iecte sa veue, le ciel est calme autour d'elle; nul desir, nulle crainte ou doubte qui luy trouble l'air; aulcune difficulté passee, presente, future, par dessus laquelle son imagination ne passe sans offense. Cette consideration prend grand lustre de la comparaison des conditions differentes : ainsi, ie me propose en mille visages ceulx que la fortune, ou que leur

propre erreur emporte et tempeste; et encores ceulx cy, plus prez de moy, qui receoivent si laschement et incurieusement leur bonne fortune : ce sont gents qui passent voirement leur temps; ils outrepassent le present et ce qu'ils possèdent, pour servir à l'esperance, et pour des umbrages et vaines images que la fantasie leur met au devant,

Morte obitâ quales fama est volitare figuras,
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus : (1)

lesquelles hastent et alongent leur fuyte, à mesme qu'on les suyt : le fruct et but de leur poursuite, c'est poursuivre; comme Alexandre disoit (a) que la fin de son travail, c'estoit travailler :

Nil actum credens, dùm quid superasset agendum. (2)

Pour moy doncques, j'aime la vie, et la cultive telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroyer. Je ne vois pas desirant Qu'elle eust à dire la necessité de boire et de manger, et me sembleroit faillir

(1) Semblables à ces fantômes légers qui, dit-on, voltigent autour des tombeaux; à ces vains songes qui, pendant le sommeil, se jouent de nos sens. VIAG. *Énéide*, l. 10, v. 641.

(a) Dans ARRIBEN, *de Exped. Alex.* l. 5, c. 26. — C.

(2) Croyant n'avoir rien fait, tant qu'il lui reste encore faire. LUCAN. l. 2, v. 657.

non moins excusablement, de desirer qu'elle l'eust double, *Sapiens divitiarum naturalium quæsitior acerrimus* (1); Ny que nous nous sustentassions, mettant seulement en la bouche un peu de cette drogue (a) par laquelle Epimenides se privoit d'appetit, et se maintenoit; Ny qu'on produisist stupidement des enfants par les doigts, ou par les talons, ains, parlant en reverence, que plustost encores on les produisist voluptueusement par les doigts et par les talons; Ny que le corps feust sans desir et sans chatouillement: ce sont plaintes ingrates et iniques. L'accepte de bon cœur, et reconnoissant, ce que nature a fait pour moy; et m'en agree et m'en loue. On fait tort à ce grand et tout puissant Donneur, de refuser son don, l'annuller et desfigurer: Tout bon, il a fait tout bon: *omnia quæ secundum naturam sunt, æstimatione digna sunt.* (2)

Des opinions de la philosophie, i'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides, c'est à dire, les plus humaines et nostres; mes discours sont, conformément à mes mœurs, bas et humbles: elle fait bien l'enfant à mon gré, quand elle se met sur ses ergots pour nous

(1) Le sage recherche avec avidité les richesses naturelles
SENEC. epist. 119.

(a) DIOGÈNE LAERCE, l. 1, segm. 114. — C.

(2) Tout ce qui est selon la nature, est digne d'estime. CIC.
de Finib. bon. et mal. l. 3, c. 6.

prescher, Que c'est une farouche alliance de marier le divin avecques le terrestre, le raisonnable avecques le desraisonnable, le severe à l'indulgent, l'honneste au deshonneste : Que la volupté est qualité brutale, indigne que le sage la gouste : Que le seul plaisir qu'il tire de la iouissance d'une belle et ieune espouse, c'est le plaisir de sa conscience de faire une action selon l'ordre, comme de chausser ses bottes pour une utile chevauchee. N'eussent ses suyvants (a) non plus de droict et de nerfs et de suc au despucelage de leurs femmes, qu'en a sa leçon!

Ce n'est pas ce que dict Socrates, son precepteur et le nostre : il prise, comme il doit, la volupté corporelle; mais il prefere celle de l'esprit, comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de varieté, de dignité. Cette cy ne va nullement seule, selon luy, il n'est pas si fantastique, mais seulement premiere; pour luy, la temperance est moderatrice, non adversaire, des voluptez. Nature est un doux guide; mais non pas plus doux, que prudent et iuste : *in-trandum est in rerum naturam, et penitius quid ea postulet pervidendum* (1). Le queste partout sa piste : nous l'avons confondue de traces artifi-

(a) *Je voudrais que les sectateurs d'une telle philosophie n'eussent non plus de droict, etc.* — C.

(1) Il faut pénétrer la nature des choses, et voir exactement ce qu'elle exige. *Cic. de Finib. boni et mal.* l. 5, c. 16.

cielles ; et ce souverain bien academique et peripatetique , qui est « vivre selon icelle , » devient, à cette cause, difficile à borner et expliquer ; et celui des stoïciens, voisin à celui là, qui est « consentir à nature. » Est ce pas erreur, d'estimer aulcunes actions moins dignes, de ce qu'elles sont necessaires ? Si ne m'osteront ils pas de la teste, que ce ne soit un tres convenable mariage du plaisir avecques la necessité, avecques la quelle, dict un ancien, les dieux complottent tousiours. A quoy faire desmembons nous en divorce un bastiment tissu d'une si ioincte et fraternelle correspondance ? au rebours, renouons le par mutuels offices : que l'esprit esveille et vivifie la pesanteur du corps ; le corps arreste la legereté de l'esprit, et la fixe. *Qui, velut summum bonum, laudat animæ naturam, et tanquam malum, naturam carnis accusat, profectò et animam carnaliter appetit, et carnem carnaliter fugit ; quoniam id vanitate sentit humaná, non veritate diviná.* (1) Il n'y a piece indigne de nostre soing ; en ce present que Dieu nous a fait ; nous

(1) Certainement, quiconque exalte l'ame comme le souverain bien, et condamne le corps comme une chose mauvaise, embrasse et chérit l'ame d'une manière charnelle, et fuit charnellement la chair ; parce qu'il ne forme point ce jugement par un principe divin, mais par un principe de vanité humaine. *August. de Civit. Dei*, l. 14, c. 5, où ce S. Père en veut proprement aux Manichéens ; qui regardaient la chair et le corps comme une production du mauvais principe. — C.

en devons compte iusques à un poil : et n'est pas une commission par acquit, à l'homme, de conduire l'homme selon sa condition ; elle est expresse, naïve et tresprincipale, et nous l'a le Createur donnee serieusement et severement. L'auctorité peult seule, envers les communs entendements, et poise plus en langage peregrin ; rechargeons en ce lieu : *Stultitiæ proprium quis non dixerit, ignavè et contumaciter facere quæ facienda sunt ; et aliò corpus impellere, aliò animum ; distrahique inter diversissimos motus* (1) ? Or sus, pour veoir, faictes vous dire un iour les amusements et imaginations que celuy là met en sa teste, et pour lesquelles il destourne sa pensee d'un bon repas, et plaind l'heure qu'il employe à se nourrir : vous trouverez qu'il n'y a rien si fade, en tous les mets de vostre table, que ce bel entretien de son ame (le plus souvent il nous vouldroit mieulx dormir tout à faict, que de veiller à ce à quoy nous veillons ;) et trouverez que son discours et ses intentions ne valent pas vostre capirotade. Quand ce seroient les ravissements d'Archimedes mesme, que seroit ce ? Je ne touche pas icy, et ne mesle point à cette marmaille d'hommes que nous sommes, et à

(1) N'est-ce pas le propre de la folie, de faire avec lenteur et murmure ce qu'on est forcé de faire ; de pousser le corps d'un côté, et l'ame de l'autre ; de se partager entre des mouvements contraires ? SENECA. ep. 74.

cette vanité de desirs et cogitations qui nous divertissent, ces ames venerables, eslevees par ardeur de devotion et religion, à une constante et consciencieuse meditation des choses divines; les quelles, preoccupant par l'effort d'une vifve et vehemente esperance l'usage de la nourriture eternelle, but final et dernier arrest des chrestiens desirs, seul plaisir constant, incorruptible, desdaignent de s'appliquer à nos necessiteuses commoditez, fluides et ambiguës, et resignent facilement au corps le soing et l'usage de la pasture sensuelle et temporelle : c'est un estude privilegié. Entre nous, ce sont choses que i'ay tousiours veues de singulier accord, les opinions supercelestes, et les mœurs soubterraines.

Esope, ce grand homme, veid son maistre (a) qui pissoit en se promenant, « Quoy doncques! fait il, nous fauldra il chier en courant? » Mesnageons le temps, encores nous en reste il beaucoup d'oysif et mal employé : nostre esprit n'a volontiers pas assez d'aultres heures à faire ses besongnes, sans se desassocier du corps en ce peu d'espace qu'il luy fault pour sa necessité. Ils veulent se mettre hors d'eulx et eschapper à l'homme; c'est folie : au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bestes; au lieu de se haulser, ils s'abbattent. Ces humeurs transcendentales m'effrayent, comme les lieux

(a) *Vie d'Esops*, par PLANUDE. — C.

haultains et inaccessibles ; et rien ne m'est fascheux à digerer en la vie de Socrates, que ses ecstases et ses daimoneries ; rien si humain en Platon, que ce pour quoy ils disent qu'on l'appelle divin ; et de nos sciences, celles là me semblent plus terrestres et basses, qui sont le plus hault montées ; et ie ne treuve rien si humble et si mortel en la vie d'Alexandre, que ses fantasies autour de son immortalisation. Philotas le mordit plaisamment par sa response : il s'estoit conioüi avecques luy, par lettre, de l'oracle de Iupiter Hammon, qui l'avoit logé entre les dieux ; « Pour ta consideration (a), i'en suis « bien ayse ; mais il y a de quoy plaindre les « hommes qui auront à vivre avecques un hom- « me et luy obeïr, lequel outrepasse et ne se « contente de la mesure d'un homme : »

Dis te minorem quòd geris, imperas. (1)

La gentille inscription de quoy les Atheniens honorerent la venue de Pompeius en leur ville, se conforme à mon sens :

D'autant es tu Dieu, comme
Tu te recognois homme. (b)

(a) QUINTE-CURCE, l. 6, §. 9. — C.

(1) C'est en te soumettant aux dieux, que tu règues sur l'univers. HOR. od. 6, l. 3, v. 5.

(b) Dans la *Vie de Pompée*, par PLUTARQUE, de la traduction d'Amyot. — C.

C'est une absolue perfection, et comme divine, « de sçavoir iouïr loyalement de son estre. » Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nostres; et sortons hors de nous, pour ne sçavoir quel il y fait. Si avons nous beau monter sur des eschasses; car, sur des eschasses, encores fault il marcher de nos jambes; et au plus eslévé throsne du monde, si ne sommes nous assis que sur nostre cul. Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rengent au modele commun et humain avecques ordre, mais sans miracle et sans extravagance. Or, la vieillesse a un peu besoing d'estre traictee plus tendrement: recommandons la à ce dieu protecteur de santé et de sagesse, mais gaye et sociale:

Frui paratis, et valido mihi,
 Latoe, dones, et, precor, integrâ
 Cum mente; nec turpem senectam
 Degere, nec cytharâ carentem. (1)

(1) Ce que je te demande, ô fils de Latone! c'est de me laisser jouir de mon bonheur; de me donner une santé constante, un esprit toujours sain; de me préserver d'une vieillesse languissante, et insensible aux doux chants des Muses. *Hœd.* 3r, l. 1, v. 17.

LETTRES.

VIII.

II

LETTRES

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

I. (*)

A MONSIEUR DE LANSAC,

Chevalier de l'ordre du roy, conseiller de son conseil privé,
surintendant de ses finances, et capitaine de cent gentilshommes de sa maison.

MONSIEUR,

Je vous envoie la Mesnagerie de Xenophon mise en françois par feu monsieur de la Boëtie : present qui m'a semblé vous estre propre ; tant pour estre parti premierement, comme vous sçavez, de la main d'un gentilhomme de marque (a), tresgrand homme de guerre et de paix ;

(*) Cette lettre se trouve au-devant de la *Ménagerie de Xenophon*, imprimée à Paris, chez Cl. Michel, 1600.

(a) *Xénophon*. Le titre de gentilhomme, que lui donne Montaigne, pourrait le faire méconnaître. Peut-être l'aurait-il désigné plus honorablement, s'il l'eût nommé tout simplement un illustre citoyen d'Athènes. — C.

que, pour avoir prins sa seconde façon de ce personnage (a) que ie sçais avoir esté aimé et estimé de vous pendant sa vie. Cela vous servira tousiours d'aiguillon à continuer envers son nom et sa memoire vostre bonne opinion et volonté. Et hardiement, monsieur, ne craignez pas de les accroistre de quelque chose : car ne l'ayant goûté que par les tesmoignages publiques qu'il avoit donné de soy, c'est à moy à vous respondre qu'il avoit tant de degrez de suffisance au delà, que vous estes bien loing de l'avoir cogneu tout entier. Il m'a fait cet honneur, vivant, que ie mets au compte de la meilleure fortune des miennes, de dresser avecques moy une cousture d'amitié si estroicte et si ioincte, qu'il n'y a eu biais, mouvement, ny ressort en son ame, que ie n'aye peu considerer et iuger, au moins si ma veue n'a quelquefois tiré court. Or, sans mentir, il estoit, à tout prendre, si prez du miracle, que pour, me iectant hors des barrieres de la vraysemblance, ne me faire mescroire du tout, il est force, parlant de luy, que ie me resserre et restreigne au dessous de ce que i'en sçais. Et pour ce coup, monsieur, ie me contenterai seulement de vous supplier, pour l'honneur et reverence que vous devez à la verité, de tesmoi-

(a) *D'Étienne de La Bostie.*

gner et croire que nostre Guyenne n'a eu garde de veoir rien pareil à luy parmy les hommes de sa robbe. Soubs l'esperance doncques que vous luy rendrez cela qui luy est tresiustement deu, et pour le refreschir en vostre memoire, ie vous donne ce livre, qui tout d'un train aussi vous respondra, de ma part, que, sans l'expresse deffense que m'en faict mon insuffisance, ie vous presenterois autant volontiers quelque chose du mien, en recognoissance des obligations que ie vous doibs, et de l'ancienne faveur et amitié que vous avez portee à ceulx de nostre maison. Mais, monsieur, à faulte de meilleure monnoye, ie vous offre en payement une tresasseuree volonté de vous faire humble service.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde.

Vostre obeissant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

II. (*)

A MONSIEUR DE MESMES,

Seigneur de Roissy et de Malassize, conseiller du roy en son
privé conseil.

MONSIEUR,

C'est une des plus notables folies que les hommes facent, d'employer la force de leur entendement à ruyner et chocquer les opinions communes et receues qui nous portent de la satisfaction et du contentement : car, là où tout ce qui est sous le ciel employe les moyens et les utils que nature luy a mis en main (comme de vray c'en est l'usage) pour l'adgancement et commodité de son estre, ceulx icy, pour sembler d'un esprit plus gaillard et plus esveillé, qui ne receoit et qui ne loge rien que mille fois touché et balancé au plus subtil de la raison, vont esbranslant leurs ames d'une assiette paisible et reposee, pour, aprez une longue queste, la remplir, en somme, de doute, d'inquietude, et de fiebvre. Ce n'est pas sans raison que l'enfance et la simplicité ont esté tant recommandees par la Verité mesme. De ma part, i'aime mieulx

(*) Imprimée au-devant des *Regles de Mariage*, de PLUTARQUE.

estre plus à mon ayse, et moins habile; plus content, et moins entendu. Voylà pourquoy, monsieur, quoyque des fines gents se mocquent du soing que nous avõns de ce qui se passera icy aprez nous, comme nostre ame, logee ailleurs, n'ayant plus à se ressentir des choses de ça bas, i'estime toutesfois que ce soit une grande consolation à la foiblesse et brieveté de cette vie, de croire qu'elle se puisse fermir et alonger par la reputation et par la renommee; et embrasse tresvolontiers une si plaisante et favorable opinion engendree originellement en nous, sans m'enquerir curieusement ny comment, ny pour quoy. De maniere que, ayant aimé, plus que toute aultre chose, monsieur de la Boëtie, le plus grand homme, à mou advis, de nostre siecle, ie penserois lourdement faillir à mon debvoir, si, à mon escient, ie laissois esvanouïr et perdre un si riche nom que le sien, et une memoire si digne de recommandation; et si ie ne m'essayois, par ces parties là, de le ressusciter et remettre en vie. Je crois qu'il le sent aucunement, et que ces miens offices le touchent et resiouissent: de vray, il se loge encores chez moy si entier et si vif, que ie ne le puis croire ny si lourdement enterré, ny si entierement esloigné de nostre commerce. Or, monsieur, parce que chasque nouvelle cõgnissance que ie donne de luy et de son nom, c'est autant

de multiplication de ce sien second vivre, et d'advantage que son nom s'ennoblit et s'honore du lieu qui le receoit, c'est à moy à faire, non seulement de l'espandre le plus qu'il me sera possible, mais encores de le donner en garde à personnes d'honneur et de vertu, parmy lesquelles vous tenez tel reng, que, pour vous donner occasion de recueillir ce nouvel hoste, et de luy faire bonne-chere, i'ay esté d'avis de vous presenter ce petit ouvrage, non pour le service que vous en puissiez tirer, sachant bien que, à practiquer Plutarque et ses compaignons, vous n'avez que faire de truchement; mais il est possible que madame de Roissy, y voyant l'ordre de son mesnage et de vostre bon accord représenté au vif, sera tresayse de sentir la bonté de son inclination naturelle avoir non seulement atteint, mais surmonté ce que les plus sages philosophes ont peu imaginer du devoir et des loix du mariage. Et en toute façon, ce me sera tousiours honneur de pouvoir faire chose qui revienne à plaisir à vous ou aux vostres, pour l'obligation que i'ay de vous faire service.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous doint tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30 avril 1570.

Vostre humble serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

III. (*)

A MADAMOISELLE DE MONTAIGNE,

MA FEMME.

MA femme, vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galant homme, aux regles de ce temps icy, de vous courtoiser et caresser encores : car ils disent qu'un habile homme peult bien prendre femme ; mais que de l'espouser c'est à faire à un sot. Laissons les dire : ie me tiens, de ma part, à la simple façon du vieil aage ; aussi en porte ie tantost le poil : et, de vray, la nouvelleté couste si cher iusqu'à cette heure à ce pauvre estat (et si ie ne sçais si nous en sommes à la dernière enchere), qu'en tout et par tout i'en quite le party. Vivons, ma femme, vous et moy, à la vieille françoise. Or, il vous peult souvenir comme feu monsieur de la Boëtie, ce mien cher frere, et compagnon inviolable ; me donna, mourant, ses papiers et ses livres, qui m'ont esté, depuis, le plus favoroy meuble des miens. Je ne veulx pas chiche-

(*) Imprimée au-devant de la *Lettre de consolation de Plutarque à sa femme.*

ment en user moy seul, ny ne merite qu'ils ne servent qu'à moy : à cette cause, il m'a prins envie d'en faire part à mes amis. Et parce que ie n'en ay, ce crois ie, nul plus privé que vous, ie vous envoie la lettre consolatoire de Plutarque à sa femme, traduite par luy en françois : bien marry de quoy la fortune vous a rendu ce present si propre, et que, n'ayant enfant qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de nostre mariage, il a fallu que vous l'ayez perdue dans le deuxiesme an de sa vie. Mais ie laisse à Plutarque la charge de vous consoler, et de vous advertir de vostre debvoir en cela, vous priant le croire pour l'amour de moy; car il vous descouvrira mes intentions, et ce qui se peut alleguer en cela, beaucoup mieulx que ie ne ferois moy mesme. Sur ce, ma femme, ie me recommande bien fort à vostre bonne grace, et prie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde. De Paris, ce 10 septembre 1570.

Vostre bon mary,

MICHEL DE MONTAIGNE.

IV. (*)

A MONSEIGNEUR DE L'HOSPITAL,

Chancelier de France.

MONSEIGNEUR,

J'ay opinion que vous aultres, à qui la fortune et la raison ont mis en main le gouvernement des affaires du monde, ne cherchez rien plus curieusement que par où vous puissiez arriver à la cognoissance des hommes de vos charges : car à peine est il nulle communauté si chestive, qui n'aye en soy des hommes assez pour fournir commodement à chascun de ses offices, pourveu que le despartement et le triage s'en peust iustement faire; et ce poinct là gagné, il ne resteroit rien pour arriver à la parfaite composition d'un estat. Or, à mesure que cela est le plus souhaitable, il est aussi plus difficile, veu que ny vos yeulx ne se peuvent estendre si loing que de trier et choisir parmy une si grande multitude et si espondue, ny ne peuvent entrer iusques au fond des cœurs pour

(*) Imprimée au - devant des vers latins d'Étienne de La Boétie.

y veoir les intentions et la conscience, pieces principales à considerer : de maniere qu'il n'a esté nulle chose publique si bien establee, en laquelle nous remarquions souvent la faulte de ce despartement et de ce choix; et en celles où l'ignorance et la malice, le fard, les faveurs, les brigues et la violence commandent, si quelque eslection se veoid faicte meritoirement et par ordre, nous le debvons sans doubte à la fortune, qui, par l'inconstance de son bransle divers, s'est pour ce coup rencontrée au train de la raison. Monsieur, cette consideration m'a souvent consolé, sçachant M. Estienne de la Boëtie, l'un des plus propres et necessaires hommes aux premieres charges de la France, avoir tout du long de sa vie croupy, mesprisé, ez cendres de son foyer domestique, au grand interest de nostre bien commun; car, quant au sien partièulier, ie vous advise, monsieur, qu'il estoit si abondamment garny des biens et des thresors qui desfient la fortune, que iamais homme n'a vescu plus satisfait ny plus content. Je sçais bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes; et sçais, dadvantage, que iamais homme n'y apporta plus de suffisance, et que, en l'aage de trente deux ans, qu'il mourut, il avoit acquis plus de vraye reputation en ce reng là que nul aultre avant luy : mais tant y a que ce n'est pas raison de

laisser en l'estat de soldat un digne capitaine, ny d'employer aux charges moyennes ceulx qui feroient bien encores les premieres. A la verité, ses forces feurent mal mesnagees, et trop espargnees : de façon que, au delà de sa charge, il luy restoit beaucoup de grandes parties oysives et inutiles, desquelles la chose publique eust peu tirer du service, et luy de la gloire. Or, monsieur, puisqu'il a esté si nonchalant de se poulsier soy mesme en lumiere, comme, de malheur, la vertu et l'ambition ne logent gueres ensemble ; et qu'il a esté d'un siecle si grossier ou si plein d'envie, qu'il n'y a peu nullement estre aydé par le tesmoignage d'aultruy, ie souhaite merveilleusement que, au moins aprez luy, sa memoire, à qui seule meshuy ie dois les offices de nostre amitié, receoive le loyer de sa valeur, et qu'elle se loge en la recommandation des personnes d'honneur et de vertu. A cette cause m'a il prins envie de le mettre au iour, et de vous le presenter, monsieur, par ce peu de vers latins qui nous restent de luy. Tout au rebours du masson, qui met le plus beau de son bastiment vers la rue, et du marchand, qui fait montre et parement du plus riche eschantillon de sa marchandise; ce qui estoit en luy le plus recommandable, le vray suc et moelle de sa valeur l'ont suivy, et ne nous en est demeuré que l'escorce et les feuilles. Qui pourroit faire veoir

les reglez bransles de son ame, sa pieté, sa vertu, sa iustice, la vivacité de son esprit, le poids et la santé de son iugement, la haulteur de ses conceptions si loing eslevees au dessus du vulgaire, son sçavoir, les grâces compaignes ordinaires de ses actions, la tendre amour qu'il portoit à sa miserable patrie, et sa haine capitale et iuree contre tout vice, mais principalement contre cette vilaine traficque qui se couve sous l'honorable tiltre de iustice, engendreroit certainement à toutes gents de bien une singuliere affection envers luy meslee d'un merveilleux regret de sa perte. Mais, monsieur, il s'en fault tant que ie puisse cela, que du fruict mesme de ses estudes il n'avoit encores iamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la posterité; et ne nous en est demeuré que ce que, par maniere de passetemps, il escrivoit quelquesfois. Quoy que ce soit, ie vous supplie, monsieur, le recevoir de bon visage, et, comme nostre iugement argumente maintesfois d'une chose legiere une bien grande, et que les ieux mesmes des grands personnages rapportent aux clairvoyants quelque marque honorable du lieu d'où ils partent, monter, par ce sien ouvrage, à la cognoissance de luy mesme, et en aimer et embrasser par consequent le nom et la memoire. En quoy, monsieur, vous ne ferez que rendre la pareille à l'opinion tresresolue qu'il avoit de vostre vertu;

et si accomplirez ce qu'il a infiniment souhaité pendant sa vie : car il n'estoit homme du monde en la cognoissance et amitié duquel il se feust plus volontiers veu logé que en la vostre. Mais si quelqu'un se scandalise de quoy si hardiement i'use des choses d'aultruy, ie l'advise qu'il ne feut jamais rien plus exactement dict ne escript, aux escholes des philosophes, du droict et des debvoirs de la saincte amitié, que ce que ce personnage et moy en avons practiqué ensemble. Au reste, monsieur, ce legier present, pour mesnager d'une pierre deux coups, servira aussi, s'il vous plaist, à vous tesmoigner l'honneur et reverence que ie porte à vostre suffisance et qualitez singulieres qui sont en vous : car, quant aux estrangieres et fortuites, ce n'est pas de mon goust de les mettre en ligne de compte.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous doint tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30 avril 1570.

Vostre humble et obeissant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

V. (*)

A MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE,

MON PERE.

QUANT à ses dernières paroles, sans doute si homme en doit rendre bon compte, c'est moy; tant parce que, du long de sa maladie, il parloit aussi volontiers à moy qu'à nul aultre, que aussi pource que, pour la singuliere et fraternele amitié que nous nous estions entreportee, i'avois trescertaine cognoissance des intentions, iugements et volonteiz qu'il avoit eus durant sa vie, autant sans doute qu'homme peult avoir d'un aultre; et parce que ie les sçavois estre haultes, vertueuses, pleines de trescertaine resolution, et, quand tout est dict, admirables. Je prevoyois bien, que si la maladie luy laissoit le moyen de se pouvoir exprimer, qu'il ne luy eschapperoit rien, en une telle necessité, qui ne feust grand et plein de bon exemple: ainsi, ie m'en prenois le plus garde que ie pouvois. Il est vray, monseigneur, comme i'ay la memoire

(*) Extrait d'une lettre que Montaigne écrivit à son père, contenant quelques particularités qu'il remarqua en la maladie et mort de M. de La Boétie.

fort courte, et desbauchee encores par le trouble que mon esprit avoit à souffrir d'une si lourde perte et si importante, qu'il est impossible que ie n'aye oublié beaucoup de choses que ie voudrois estre sceues : mais celles desquelles il m'est souvenu, ie les vous manderay le plus au vray qu'il me sera possible ; car, pour le représenter ainsi fierement arrêté en sa brave desmarche ; pour vous faire veoir ce courage invincible dans un corps atterré et assommé par les furieux efforts de la mort et de la douleur, ie confesse qu'il y faudroit un beaucoup meilleur style que le mien ; parce qu'encores que durant sa vie, quand il parloit de choses graves et importantes, il en parloit de telle sorte, qu'il estoit malaysé de les si bien escrire, si est ce qu'à ce coup il sembloit que son esprit et sa langue s'efforceassent à l'envy, comme pour luy faire leur dernier service : car sans doute ie ne le veis iamais plein ny de tant et de si belles imaginations, ny de tant d'eloquence, comme il a esté le long de cette maladie. Au reste, monseigneur, si vous trouvez que i'aye voulu mettre en compte ses propos plus legiers et ordinaires, ie l'ay faict à escient ; car estant dicts en ce temps là, et au plus fort d'une si grande besongne, c'est un singulier tesmoignage d'une ame pleine de repos, de tranquillité et d'aseurance.

Comme ie revenois du palais, le lundi neufviesme d'aoust 1563, ie l'envoyai convier à disner chez moy. Il me manda qu'il me mercioit; qu'il se trouvoit un peu mal, et que ie luy ferois plaisir, si ie voulois estre une heure avecques luy, avant qu'il partist pour aller en Medor (a). Ie l'allay trouver bientost aprez disner. Il estoit couché vestu, et montrait desià ie ne sçais quel changement en son visage. Il me dict que c'estoit un flux de ventre avecques des trenchees, qu'il avoit prins le iour avant, iouant en pourpoint soubz une robbe de soye, avecques monsieur d'Escars; et que le froid luy avoit souvent fait sentir semblables accidents. Ie trouvay bon qu'il continuast l'entreprinse, qu'il avoit pieça faicte de s'en aller; mais qu'il n'allast pour ce soir que iusques à Germignan, qui n'est qu'à deux lieues de la ville. Cela faisois ie pour le lieu où il estoit logé tout avoisiné de maisons infectes de peste, de laquelle il avoit quelque apprehension, comme revenant de Perigord et d'Agenois, où il avoit laissé tout empesté; et puis, pour semblable maladie que'la sienne, ie m'estois aultresfois tresbien trouvé de monter à cheval. Ainsin il s'en partit, et mademoiselle de la Boëtie

(a) Je crois qu'il faut lire *Médoc* au lieu de *Médon*; et *Germignac*, qui est près de Saint-Pons, département de la Charente-Inférieure, au lieu de *Germignan*. — E. J.

sa femme, et monsieur de Bouillhonnas son oncle, avecques luy.

Le lendemain, de bien bon matin, voycy venir un de ses gents, à moy, de la part de mademoiselle de la Boëtie, qui me mandoit qu'il s'estoit fort mal trouvé la nuict, d'une forte dysenterie. Elle envoyoit querir un medecin et un apotiquaire, et me prioit d'y aller : comme ie feisl'aprez disnee.

A mon arrivee, il sembla qu'il feust tout esiouï de me veoir; et, comme ie voulois prendre congé de luy pour m'en revenir, et luy promeisse de le reveoir le lendemain, il me pria, avecques plus d'affection et d'instance qu'il n'avoit iamais fait d'aulture chose, que ie fusse le plus que ie pourrois avecques luy. Cela me toucha aulcunement. Ce neantmoins ie m'en allois, quand mademoiselle de la Boëtie, qui pressentoit desià ie ne sçais quel malheur, me pria, les larmes à l'œil, que ie ne bougeasse pour ce soir. Ainsin elle m'arresta; de quoy il se resiouït avecques moy. Le lendemain, ie m'en reveys; et le ieudi, le feus retrouver. Son mal alloit en empirant; son flux de sang, et ses trenchees qui l'affoiblissoient encores plus, croissoient d'heure à aulture.

Le vendredy, ie le laissai encores : et le samedi, ie le feus reveoir desià fort abbattu. Il me dict lors que sa maladie estoit un peu conta-

gieuse, et, oultre cela, qu'elle estoit mal plaisante et melancholique : qu'il cognoissoit tres bien mon naturel, et me prioit de n'estre avecques luy que par boutes, mais le plus souvent que ie pourrois. Je ne l'abandonnay plus. Jusques au dimanche, il ne m'avoit tenu nul propos de ce qu'il iugeoit de son estre, et ne parlions que de particulieres occurrences de sa maladie, et de ce que les anciens medecins en avoient dict, [d'affaires publicques bien peu, car ie l'en trouvoy tout desgousté dez le premier iour. Mais le dimanche, il eust une grand'foiblesse : et comme il feut revenu à soy, il dict qu'il luy avoit semblé estre en une confusion de toutes choses, et n'avoir rien veu qu'une espesse nue, et brouillart obscur, dans lequel tout estoit peslemesle et sans ordre : toutesfois qu'il n'avoit eu nul desplaisir à tout cet accident. « La mort n'a rien de pire que cela, mon frere, » luy dis ie lors : « Mais n'a rien de si mauvais, » me respondit il.

Depuis lors, parce que dez le commencement de son mal il n'avoit prins nul sommeil, et que, nonobstant tous les remedes, il alloit tousiours en empirant, de sorte qu'on y avoit desjà employé certains bruvages des quels on ne se sert qu'aux dernieres extremitez, il commença à desesperer entierement de sa guarison ; ce qu'il me communiqua. Ce mesme iour, parce qu'il

feut trouvé bon, ie luy dis, « Qu'il me sieroit mal, pour l'extreme amitié que ie luy portois, si ie ne me soulciois, que comme en sa santé on avoit veu toutes ses actions pleines de prudence et de bon conseil autant qu'à homme du monde, qu'il les continuast encores à sa maladie; et que, si Dieu vouloit qu'il empirast, ie serois tresmarry qu'à faulte d'adviseement il eust laissé nul de ses affaires domestiques descousu, tant pour le dommage que ses parents y pourroient souffrir, que pour l'interest de sa reputation : » ce qu'il print de moy de tresbon visage; et, aprez s'estre resolu des difficultez qui le tenoient suspens en cela, il me pria d'appeller son oncle et sa femme, seuls, pour leur faire entendre ce qu'il avoit deliberé quant à son testament. Je luy dis qu'il les estonneroit. « Non, non, me dict il, ie les consoleray; et leur donneray beaucoup meilleure esperance de ma santé, que ie ne l'ay moy mesme. » Et puis, il me demanda si les foiblesses qu'il avoit eues, ne nous avoient pas un peu estonnez. « Cela n'est rien, luy feis ie, mon frere, ce sont accidents ordinaires à telles maladies. » « Vrayement non, ce n'est rien, mon frere, me respondit il, quand bien il en adviendroit ce que vous en craindriez le plus. » « A vous ne seroit ce que heur, luy repliquay ie; mais le dommage seroit à moy, qui perdrais la compaignie d'un si grand, si sage et

si certain amy, et tel que ie serois assureé de n'en trouver iamais de semblable.» Il pourroit bien estre, mon frere, adiousta il : et vous assure que ce qui me faict avoir quelque soing que i'ay de ma guarison, et n'aller si courant au passage que i'ay desià franchi à demy, c'est la consideration de vostre perte, et de ce pauvre homme et de cette pauvre femme (parlant de son oncle et de sa femme), que i'aime tous deux uniquement, et qui porteront bien impatientement, i'en suis assureé, la perte qu'ils feront en moy, qui de vray est bien grande pour vous et pour eux. I'ay aussi respect au desplaisir que auront beaucoup de gents de bien qui m'ont aimé et estimé pendant ma vie, des quels, certes, ie le confesse, si c'estoit à moy à faire, ie serois content de ne perdre encores la conversation; et si ie m'en vois, mon frere, ie vous prie, vous qui les cognoissez, de leur rendre tesmoignage de la bonne volonté que ie leur ay portee iusques à ce dernier terme de ma vie : et puis, mon frere, par adventure, n'estois ie point nay si inutile, que ie n'eusse moyen de faire service à la chose publique; mais, quoy qu'il en soit, ie suis prest à partir, quand il plaira à Dieu, estant tout assureé que ie iouiray de l'ayse que vous me predites. Et quant à vous, mon amy, ie vous cognois si sage, que quelque interest que vous y ayez, si vous con-

formerez vous volontiers et patiemment à tout ce qu'il plaira à sa sainte maiesté d'ordonner de moy ; et vous supplie vous prendre garde que le deuïl de ma perte ne poulse ce bon homme et cette bonne femme hors des gonds de la raison ». Il me demanda lors comme ils s'y comportoient desià. Je luy dis que assez bien, pour l'importance de la chose. « Ouy, suyvit il, à cette heure qu'ils ont encores un peu d'esperance : mais si ie la leur ay une fois toute oïste, mon frere, vous serez bien-empesché à les contenir. » Suyvant ce respect, tant qu'il vescu depuis, il leur cacha tousiours l'opinion certaine qu'il avoit de sa mort, et me prioit bien fort d'en user de mesme. Quand il les voyoit auprez de luy, il contrefaisoit la chere (a) plus gaye, et les paissoit de belles esperances.

Sur ce poinct, ie le laissay, pour les aller appeller. Ils composerent leur visage le mieulx qu'ils peurent, pour un temps. Et apres nous estre assis autour de son lict, nous quatre seuls, il dict ainsi, d'un visage posé, et comme tout esiouy : « Mon oncle, ma femme, ie vous assure, sur ma foy, que nulle nouvelle attaincte de ma maladie, ou opinion mauvaise que i'aye de ma guerison, ne m'a mis en fantasie de vous faire appeller pour vous dire ce que i'entre-

(a) *L'accueil plus gai.* — E. J.

prends; car ie me porte, Dieu mercy, tresbien, et plein de bonne esperance : mais, ayant de longue main apprius, tant par longue experience que par longue estude, le peu d'asseurance qu'il y a à l'instabilité et inconstance des choses humaines, et mesme en nostre vie, que nous tenons si chere, qui n'est toutesfois que fume et chose de neant; et considerant aussi, que, puisque ie suis malade, ie me suis d'autant approché du dangier de la mort, i'ay deliberé de mettre quelque ordre à mos affaires domestiques, aprez en avoir eu vostre advis premierement. » Et puis adresssant son propos à son oncle; « Mon bon oncle, dict il, si i'avois à vous rendre à cette heure compte des grandes obligations que ie vous ay, ie n'aurois eu piéça (a) faict : il me suffit que, iusques à present, où que i'aye esté, et à quiconque i'en aye parlé, i'aye tousiours dict que tout ce que un tressage, tresbon et tresliberal pere pouvoit faire pour son fils, tout cela avez vous faict pour moy, soit pour le soing qu'il a fallu à m'instruire aux bonnes lettres, soit lorsqu'il vous a pleu me poulsier aux estats (b); de sorte que tout le cours de ma

(a) *De long-temps fait.*

(b) *A des emplois publics* : car (comme dit Montaigne dans sa lettre au chancelier de l'Hospital) « son amy estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes. » *Ci-dessus*, lettre IV, p. 137.

vie a esté plein de grands et recommandables offices d'amitez vostres envers moy; somme, quoy que j'aye, ie le tiens de vous, ie l'advoue de vous, ie vous en suis redevable, vous estes mon vray pere : ainsi, comme fils de famille, ie n'ay nulle puissance de disposer de rien, s'il ne vous plaist de m'en donner congé. » Lors il se tent, et attendit que les soupirs et les sanglots eussent donné loysir à son oncle de luy respondre, Qu'il trouveroit tousiours tresbon tout ce qu'il luy plairoit. Lors ayant à le faire son heritier, il le supplia de prendre de luy le bien qui estoit sien.

Et puis, destournant sa parole à sa femme : « Ma semblance, dict il (ainsi l'appelloit il souvent, pour quelque ancienne alliance qui estoit entre eulx), ayant esté ioinct à vous du saint nœud de mariage, qui est l'un des plus respectables et inviolables que Dieu nous ait ordonné çà bas pour l'entretien de la societé humaine, ie vous ay aimee, chérie et estimee autant qu'il m'a esté possible, et suis tout assureé que vous m'avez rendu reciproque affection, que ie ne sçaurois assez reconnoistre. Ie vous prie de prendre de la part de mes biens ce que ie vous donne, et vous en contenter, encores que ie sçache bien que c'est bien peu au prix de vos merites. »

Et puis, tournant son propos à moy : « Mon
VIII.

frere, dict il, que i'aime si chèrement, et que i'avois choisi parmi tant d'hommes pour renouveler avecques vous cette vertueuse et sincere amitié, de la quelle l'usage est, par les vices, dez si longtemps esloigné d'entre nous, qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité, ie vous supplie, pour signal de mon affection envers vous, vouloir estre successeur de ma bibliotheque et de mes livres que ie vous donne : present bien petit, mais qui part de bon cœur, et qui vous est convenable pour l'affection que vous avez aux lettres. Ce vous sera *μνημοσυρον* *tui sodalis.* » (1)

Et puis, parlant à tous trois generalement, loua Dieu, de quoy, en une si extreme necessité, il se trouvoit accompaigné de toutes les plus cheres personnes qu'il eust en ce monde : et qu'il luy sembloit tresbeau à veoir un assemblee de quatre si accordants et si unis d'amitié; faisant, disoit il, estat, que nous nous entr'aimions unanimement les uns pour l'amour des aultres. Et nous ayant recommendé les uns aux aultres, il suyvit ainsin : « Ayant mis ordre à mes biens, encores me fault il penser à ma conscience. Je suis chrestien, ie suis catholique; tel ay vescu, tel suis ie deliberé de clorre ma vie. Qu'on me fasse venir un presbtre; car ie

(1) Un souvenir de votre ami.

ne veulx faillir à ce dernier debvoir d'un chrestien. »

Sur ce point il finit son propos, lequel il avoit continué avecques telle assurance de visage, telle force de parole et de voix, que, là où ie l'avois trouvé, lorsque i'entrai en sa chambre, foible, traissant lentement les mots les uns aprez les aultres, ayant le pouls abbattu comme de fiebvre lente, et tirant à la mort, le visage pasle et tout meurtri, il sembloit lors, qu'il veinst, comme par miracle, de reprendre quelque nouvelle vigueur, le teinct plus vermeil, et le pouls plus fort, de sorte que ie luy feis taster le mien, pour les comparer ensemble. Sur l'heure i'eus le cœur si serré, que ie ne sceus rien luy respondre. Mais deux ou trois heures aprez, tant pour luy continuer cette grandeur de courage, que aussi parce que ie souhaitois, pour la ialousie que i'ay eue toute ma vie de sa gloire et de son honneur, qu'il y eust plus de tesmoins de tant et si belles preuves de magnanimité, y ayant plus grande compaignie en sa chambre, ie luy dis que i'avois rougi de honte de quoy le courage m'avoit failli à ouïr ce que luy, qui estoit engagé dans ce mal, avoit eu courage de me dire : que iusques lors i'avois pensé que Dieu ne nous donnast gueres si grand avantage sur les accidents humains, et croyois malayseement ce que quelquesfois i'en

lisois parmy les histoires : mais qu'en ayant senti une telle preuve, ie louois Dieu de quoy ce avoit esté en une personne de qui ie fusse tant aymé, et que i'aimasse si chèrement ; et que cela me serviroit d'exemple pour iouer ce mesme roolle à mon tour.

Il m'interrompit pour me prier d'en user ain-
sin, et de montrer, par effect, que les discours
que nous avions tenus ensemble pendant nostre
santé, nous ne les portions pas seulement en la
bouche, mais engravez bien avant au cœur et
en l'ame, pour les mettre en execution aux pre-
mieres occasions qui s'offriroient ; adioustant
que c'estoit la vraye pratique de nos estudes et
de la philosophie. Et me prenant par la main,
« Mon frere, mon amy, me dict il, ie t'asseure
que i'ay faict assez de choses, ce me semble, en
ma vie, avecques autant de peine et difficulté
que ie fois cette cy. Et quand tout est dict, il y
a fort long temps que i'y estois préparé, et que
i'en sçavois ma leçon toute par cœur. Mais n'est
ce pas assez vescu iusques à l'aage auquel ie
suis ? i'estois prest à entrer à mon trente troi-
siesme an. Dieu m'a faict cette grace, que tout
ce que i'ay passé iusques à cette heure de ma
vie, a esté plein de santé et de bonheur : pour
l'inconstance des choses humaines, cela ne pou-
voit gueres plus durer. Il estoit meshuy temps
de se mettre aux affaires, et de veoir mille cho-

ses malplaisantes, comme l'incommodité de la vieillesse, de la quelle ie suis quite par ce moyen : et puis, il est vraysemblable que i'ay vescu iusques à cette heure avecques plus de simplicité et moins de malice, que ie n'eusse, par adventure, faict si Dieu m'eust laissé vivre iusqu'à ce que le soing de m'enrichir, et accommoder mes affaires, me feust entré dans la teste. Quant à moy, ie suis certain, ie m'en vois trouver Dieu, et le seiour des bienheureux.»

Or, parce que ie montrois, mesme au visage, l'impatience que i'avois à l'ouïr : « Comment, mon frere! me dict il, me voulez vous faire peur? Si ie l'avois, à qui seroit ce de me l'oster, qu'à vous? »

Sur le soir, parce que le notaire surveint, qu'on avoit mandé pour recevoir son testament, ie le luy feis mettre par escript; et puis ie luy feus dire, S'il ne le vouloit pas signer : « Non pas signer, dict il, ie le veulx faire moy mesme : mais ie voudrois, mon frere, qu'on me donnast un peu de loisir, car ie me treuve extrêmement travaillé, et si affoibly que ie n'en puis quasi plus. » Ie me meis à changer de propos; mais il se reprit soubdain, et me dict, qu'il ne falloit pas grand loisir à mourir, et me pria de sçavoir si le notaire avoit la main bien legiere, car il n'arresteroit gueres à dicter. I'appellay le notaire; et sur le champ il dicta si viste son tes-

tament, qu'on estoit bien empesché à le suyvre. Et ayant achevé, il me pria de luy lire : et parlant à moy, « Voylà, dict il, le soing d'une belle chose que nos richesses ! » *Sunt hæc quæ hominibus vocantur bona* (1) ! Apres que le testament eut esté signé, comme sa chambre estoit pleine de gents, il me demanda s'il luy feroit mal de parler. Je luy dis que non, mais que ce feust tout doucement.

Lors il fait appeller mademoiselle de Saint Quentin sa niepce, et parla ainsin à elle : « Ma niepce, m'amic, il m'a semblé, depuis que ie t'ay cogneue, avoir veu reluire en toy des traicts de tresbonne nature : mais ces derniers offices que tu fois, avecques si bonne affection et telle diligence, à ma presente necessité, me promettent beaucoup de toy : et vrayement ie t'en suis obligé, et t'en mercie tresaffectueusement. Au reste, pour me descharger, ie t'advertis d'estre premierement devote envers Dieu : car c'est sans dõubte la principale partie de nostre devoir, et sans laquelle nulle aultre action ne peult estre ny bonne ny belle ; et celle là y estant bien à bon escient, elle traisne apres soy par necessité toutes aultres actions de vertu. Apres Dieu, il te fault aimer et honorer ton pere et ta mere, mesme ta mere ma sœur que

(1) Voilà ce que les hommes appellent des biens !

i'estime des meilleures et plus sages femmes du monde; et te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse point emporter aux plaisirs: fuy comme peste ces folles privautez que tu vois les femmes avoir quelquesfois avecques les hommes; car, encores que sur le commencement elles n'ayent rien de mauvais, toutesfois petit à petit elles corrompent l'esprit, et le conduisent à l'oysifveté, et de là, dans le vilain borbier du vice. Crois moy; la plus seure garde de la chasteté à une fille, c'est la severité. Le te prie, et veulx, qu'il te souviene de moy, pour avoir souvent devant les yeulx l'amitié que ie t'ay portee; non pas pour te plaindre, et pour te douloir de ma perte; et cela deffends ie à tous mes amis tant que ie puis, attendu qu'il sembleroit qu'ils feussent envieux du bien, du quel, mercy à ma mort, ie me verray bientost iouissant: et t'asseure, ma fille, que si Dieu me donnoit à cette heure à choisir, ou de retourner à vivre encores, ou d'achever le voyage que i'ay commencé, ie serois bien empesché au chois. Adieu, ma niepce, m'amie. »

Il feit, aprez, appeller mademoiselle d'Arsat sa belle fille, et luy dict: « Ma fille, vous n'avez pas grand besoing de mes advertissements, ayant une telle mere, que i'ay trouvee si sage, si bien conforme à mes conditions et volentez, ne

m'ayant jamais fait nulle faulte : vous serez tres-bien instruite, d'une telle maistresse d'eschole. Et ne trouvez point estrange, si moy, qui ne vous touche d'aucune parenté, me soulcie et me mesle de vous ; car, estant fille d'une personne qui m'est si proche, il est impossible que tout ce qui vous concerne, ne me touche aussi. Et pourtant ay ie tousiours eu tout le soing des affaires de monsieur d'Arzat vostre frere, comme des miennes propres, et, par adventure, ne vous nuira il pas à vostre advancement d'avoir esté ma belle fille. Vous avez de la richesse et de la beauté assez ; vous estes damoiselle de bon lieu : il ne vous reste que d'y adiouster les biens de l'esprit ; ce que ie vous prie vouloir faire. Je ne vous deffends pas le vice, qui est tant detestable aux femmes ; car ie ne veulx pas penser seulement qu'il vous puisse tumber en l'entendement, voire ie crois que le nom mesme vous en est horrible. Adieu, ma belle fille. »

Toute la chambre estoit pleine de cris et de larmes, qui n'interrompoient toutesfois nullement le train de ses discours, qui feurent longuets. Mais, aprez tout cela, il commanda qu'on feist sortir tout le monde, sauf sa garnison, ainsi nomma il les filles qui le servoient. Et puis, appellant mon frere de Beauregard : « Monsieur de Beauregard, luy dict il, ie vous mercie bien fort

de la peine que vous prenez pour moy. Vous voulez bien que ie vous descouvre quelque chose que i'ay sur le cœur à vous dire. » De quoy quand mon frere luy eut donné assurance, il suyvit ainsi : « Je vous iure que de tous ceulx qui se sont mis à la reformation de l'Eglise, ie n'ay iamais pensé qu'il y en ayt eu un seul qui s'y soit mis avecques meilleur zele, plus entiere, sincere et simple affection, que vous : et crois certainement que les seuls vices de nos prelats, qui ont sans doute besoing d'une grande correction, et quelques imperfections que le cours du temps a apporté en nostre Eglise, vous ont incité à cela. Je ne vous en veulx, pour cette heure, desmouvoir; car aussi ne prie ie pas volontiers personne de faire quoy que ce soit contre sa conscience : mais ie vous veulx bien advertir que ayant respect à la bonne reputation qu'a acquis la maison de la quelle vous estes par une continuelle concorde (maison que i'ay autant chere que maison du monde ! mon Dieu; quelle case, de laquelle il n'est iamais sorti acte que d'homme de bien !), ayant respect à la volonté de vostre pere, ce bon pere à qui vous devez tant, de vostre bon oncle, à vos freres, vous fuyiez ces extremitez : ne soyez point si aspre et si violent; accommodez vous à eulx : ne faites point de bande et de corps à part; ioignez vous ensemble. Vous voyez combien de ruynes ces dissensions ont apporté

en ce royaume ; et vous responds qu'elles en apporteront de bien plus grandes. Et , comme vous estes sage et bon , gardez de mettre ces inconvenients parmy vostre famille , de peur de luy faire perdre la gloire et le bonheur du quel elle a iouï iusques à cette heure. Prenez en bonne part , monsieur de Beauregard , ce que ie vous en dis , et pour un certain tesmoignage de l'amitié que ie vous porte : car pour cet effet me suis ie réservé , iusques à cette heure , à vous le dire ; et , à l'adventure , vous le disant en l'estat au quel vous me voyez , vous donnerez plus de poids et d'auctorité à mes paroles. » Mon frere le remercia bien fort.

Le lundi matin , il estoit si mal , qu'il avoit quité toute esperance de vie. De sorte que deslors qu'il me veit , il m'appella tout piteusement , et me dict : « Mon frere , n'avez vous pas de compassion de tant de torments que ie souffre ? ne voyez vous pas meshuy que tout le secours que vous me faictes , ne sert que d'alongement à ma peine ? » Bientost aprez , il s'esvanouit : de sorte qu'on le cuida abandonner pour trespasé : enfin , on le reveilla à force de vinaigre et de vin. Mais il ne veit de fort long temps aprez : et nous oyant crier autour de luy , il nous dict : « Mon Dieu ! qui me tormente tant ? Pourquoy m'oste lon de ce grand et plaisant repos auquel ie suis ? Laissez moy , ie vous prie. » Et puis m'oyant , il me dict :

« Et vous aussi, mon frere, vous ne voulez doncques pas que ie guarisse? Oh! quel ayse vous me faictes perdre! » Enfin, s'estant encores plus remis, il demanda un peu de vin. Et puis, s'en estant bien trouvé, me dict, que c'estoit la meilleure liqueur du monde. « Non est dea, feis ie pour le mettre en propos; c'est l'eau. » « C'est mon (a), repliqua il, ὑδωρ ἀριστον (1). » Il avoit desjà toutes les extremitez, iusques au visage, glacees de froid, avecques une sueur mortelle qui luy couloit tout le long du corps: et n'y pouvoit on quasi plus trouver nulle recognoissance de pouls.

Ce matin, il se confessa à son presbtre: mais parce que le presbtre n'avoit apporté tout ce qu'il luy falloit, il ne luy peut dire la messe. Mais le mardy matin, monsieur de la Boëtie le demanda, pour l'ayder, dict il, à faire son dernier office chrestien. Ainsin, il ouït la messe, et fit ses pasques. Et comme le presbtre prenoit congé de luy, il luy dict: « Mon pere spirituel, ie vous supplie humblement, et vous et ceulx qui sont sous vostre charge, priez Dieu pour moy; Soit qu'il soit ordonné, par les tressacrez thresors des desseings de Dieu, que ie finisse à

(a) C'est mon avis, oui, certes. — E. J.

(1) L'eau, la meilleure des choses — Ces deux mots grecs sont de Pindare: voyez la première ode de ses olympiques.

— C.

cette heure mes iours, qu'il ayt pitié de mon ame, et me pardonne mes pechez, qui sont infinis, comme il n'est pas possible que si vile et si basse creature que moy aye peu executer les commandemens d'un si hault et si puissant maistre : Ou, s'il luy semble que ie face encores besoing par deçà, et qu'il veuille me reserver à quelque aultre heure, suppliez le qu'il finisse bientost en moy les angoisses que ie souffre, et qu'il me fasse la grace de guider doresnavant mes pas à la suite de sa volonté, et de me rendre meilleur que ie n'ay esté. » Sur ce poinct, il s'arresta un peu pour prendre haleine : et voyant que le presbtre s'en alloit, il le rappella, et luy dict : « Encores veulx ie dire cecy en vostre presence : Le proteste, que comme i'ay esté baptizé, ay vescu, ainsi veulx ie mourir soubs la foy et religion que Moïse planta premierement en Egypte; que les peres receurent depuis en Iudee; et qui de main en main, par succession de temps, a esté apportee en France. » Il sembla, à le veoir, qu'il eust parlé encores plus long temps, s'il eust peu : mais il finit, priant son oncle et moy, de prier Dieu pour luy : « car ce sont, dict il, les meilleurs offices que les chrestiens puissent faire les uns pour les aultres. » Il s'estoit, en parlant, descouvert une espaule, et pria son oncle la recouvrir, encores qu'il eust un valet plus prez de luy; et puis, me

regardant : « *Ingenui est*, dict il, *cui multum debeas, ei plurimum velle debere* (1). » Monsieur de Belot le veint veoir aprez midy : et il luy dict, luy presentant sa main : « Monsieur, mon bon ami, i'estois icy à mesme pour payer ma debte, mais i'ay trouvé un bon creditteur qui me l'a remise. » Un peu aprez, comme il se resveilloit en sursault : « Bien ! bien ! qu'elle vienne quand elle voudra, ie l'attends, gaillard et de pied coy : » mots qu'il redict deux ou trois fois en sa maladie. Et puis, comme on luy entreouvroit la bouche par force pour le faire avaller, *An vivere tanti est* (2) ? dict il, tournant son propos à monsieur de Belot.

Sur le soir, il commença bien à bon escient à tirer aux traicts de la mort : et comme ie soupois, il me feit appeller, n'ayant plus que l'image et que l'ombre d'un homme, et, comme il disoit luy mesme, *non homo, sed species hominis* ; et me dict, à toutes peines : « Mon frere, mon amy, pleust à Dieu que ie veisse les effects des imaginations que ie viens d'avoir ! » Aprez avoir attendu quelque temps qu'il ne parloit plus, et qu'il tiroit des souspirs trenchants pour s'en efforcer, car deslors la langue commenceoit fort

(1) Il est d'un cœur noble de vouloir devoir encore plus à celui à qui il doit beaucoup.

(2) La vie est-elle d'un si grand prix ?

à luy denier son office, « Quelles sont elles, mon frere? » luy dis ie. « Grandes, grandes, » me respondit il. « Il ne feut iamais, suyvis ie, que ie n'eusse cet honneur que de communiquer à toutes celles qui vous venoient à l'entendement; voulez vous pas que i'en iouisse encores? » « C'est mon dea (a), respondit il; mais, mon frere, ie ne puis : elles sont admirables, infinies, et indicibles. » Nous en demeurasmes là : car il n'en pouvoit plus. De sorte qu'un peu auparavant il avoit voulu parler à sa femme, et luy avoit dict, d'un visage le plus gay qu'il le pouvoit contrefaire, qu'il avoit à luy dire un conte. Et sembla qu'il s'efforceast pour parler : mais la force luy defaillant, il demanda un peu de vin pour la luy rendre. Ce feut pour neant; car il esvanouït soudain, et feut long temps sans veoir. Estant desià bien voisin de sa mort, et oyant les pleurs de mademoiselle de la Boëtie, il l'appella, et luy dict ainsi : « Ma semblance, vous vous tormentez avant le temps : voulez vous pas avoir pitié de moy? Prenez courage. Certes, ie porte plus la moitié de peine, pour le mal que ie vous veois souffrir, que pour le mien; et avecques raison, parce que les maux que nous sentons en nous, ce n'est pas nous proprement qui les sentons, mais certains sens

(a) *Volontiers, j'y consens.*

que Dieu a mis en nous : mais ce que nous sentons pour les aultres, c'est par certain iugement et par discours de raison que nous le sentons. Mais ie m'en vois : » cela disoit il, parce que le cœur luy failloit. Or, ayant eu peur d'avoir estonné sa femme, il se reprint, et dict : « Ie m'en vois dormir : bon soir, ma femme; allez vous en. » Voylà le dernier congé qu'il print d'elle.

Aprèz qu'elle feut partie, « Mon frere, me dict il, tenez vous auprez de moy, s'il vous plaist. » Et puis, ou sentant les poinctes de la mort plus pressantes et poignantes, ou bien la force de quelque medicament chauld qu'on luy avoit faict avaller, il print une voix plus esclatante et plus forte, et doynoit des tours dans son lict avecques tout plein de violence : de sorte que toute la compaignie commença à avoir quelque esperance, parce que iusques lors la seule foiblesse nous l'avoit faict perdre. Lors, entre aultres choses, il se print à me prier et reprier, avecques une extreme affection, de luy donner une place. De sorte que i'eus peur que son iugement feust esbranlé : mesme que luy ayant bien doucement remontré qu'il se laissoit emporter au mal, et que ces mots n'estoient pas d'homme bien rassis, il ne se rendit point au premier coup, et redoubla encores plus fort : « Mon frere! mon frere! me refusez vous doncques une place? » Iusques

à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison, et de luy dire, que puisqu'il respiroit et parloit, et qu'il avoit corps, il avoit par consequent son lieu. « Voire, voire (a), me respondit il lors, i'en ay; mais ce n'est pas celuy qu'il me fault : et puis, quand tout est dict, ie n'ay plus d'estre. » « Dieu vous en donnera un meilleur bientost, » luy feis ie. « Y feusse ie desià, mon frere! me respondit il; il y a trois iours que i'ahanne pour partir. » Estant sur ces destresses, il m'appella souvent pour s'informer seulement si i'estois prez de luy. Enfin, il se meit un peu à reposer, qui nous confirma encores plus en nostre bonne esperance : de maniere que, sortant de sa chambre, ie m'en resiouïs avecques mademoiselle de la Boëtie. Mais une heure aprez, ou environ, me nommant une fois ou deux, et puis tirant à soy un grand soupir, il rendit l'ame, sur les trois heures du mercredy matin dixhuitiesme d'aoust, l'an mil cinq cents soixante trois; aprez avoir vescu trente deux ans, neuf mois, et dix-sept iours.

(a) *Vraiment, vraiment.* — E. J.

VI. (*)

A MADAMOISELLE PAUMIER. (**)

MADAMOISELLE,

Mes amis sçavent que dez l'heure que ie vous eus veue, ie vous destinai un de mes livres : car ie sentis que vous leur aviez faict beaucoup d'honneur. Mais la courtoisie de monsieur Paumier m'oste le moyen de vous le donner, m'ayant obligé depuis à beaucoup plus que ne vault mon livre. Vous l'accepterez, s'il vous plaist, comme

(*) L'original, écrit de la propre main de Montaigne, est à présent dans la bibliothèque d'un savant magistrat, ancien président des échevins d'Amsterdam, M. Gérard Van Papenbrock, qui a plus de mille lettres de la propre main des plus savants hommes de l'Europe, depuis deux siècles. M. Pierre Morin, fils de M. Étienne Morin, mort ministre et professeur en hébreu à Amsterdam, m'a procuré une copie très-exacte de cette lettre, au bas de laquelle il a trouvé ces mots, écrits par M. Van Papenbrock, *Est manus Michaelis de Montaigne, scripsit 1588* : c'est ici la main de Michel de Montaigne, qui a écrit cette lettre en 1588. — C.

(**) Cette demoiselle, née en 1554, se nommait Marguerite de Chaumont. Elle fut mariée en 15... avec Julien Le Paumier, et mourut en 1599. Jean Le Paumier, fils aîné de Julien Le Paumier, et frère du fameux Grentemesnil, était père d'Hélène Le Paunier, femme d'Étienne Morin, dont il a été fait mention dans la note précédente. — C.

estant vostre avant que ie le deusse, et me fairez cette grace de l'aimer, ou pour l'amour de luy, ou pour l'amour de moy; et ie garderai entiere la debte que i'ay envers monsieur Paumier, pour m'en revenger, si ie puis d'ailleurs, par quelque service.

VII. (*)

A MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE.

MONSEIGNEUR,

Suivant la charge que vous me donnastes l'annee passee chez vous à Montaigne, i'ay taillé et dressé de ma main, à Raimond Sebond, ce grand theologien et philosophe espagnol, un accoustrement à la françoise; et l'ay devestu, autant qu'il a esté en moy, de ce port farouche et maintien barbaresque que vous luy veites premiere-ment : de maniere qu'à mon opinion, il a meshuy assez de façon et d'entregent pour se presenter en toute bonne compaignie. Il pourra bien estre

(*) J'ai trouvé cette lettre au-devant de la *Théologie naturelle de Raimond Sebond*, traduite en françois par messire Michel, seigneur de Montaigne, chevalier de l'ordre du roy, et gentilhomme ordinaire de sa chambre. A Rouen, chez Jean de La Mère, 1641. — C.

que les personnes delicates et curieuses y remarqueront quelque traict et ply de Gascoigne : mais ce leur sera d'autant plus de honte, d'avoir, par leur nonchalance, laissé prendre sur eulx cet avantage à un homme de tout point nouveau et apprenti en telle besongne. Or, monseigneur, c'est raison que sous vostre nom il se poulse en credit et mette en lumiere, puisqu'il vous doibt tout ce qu'il a d'amendement et de reformation. Toutesfois ie veois bien que, s'il vous plaist de compter avecques luy, ce sera vous qui luy debvrez beaucoup de reste ; car, en eschange de ses excellents et tresreligieux discours, de ses haultaines conceptions et comme divines, il se trouvera que vous n'y aurez apporté de vostre part que des mots et du langage ; marchandise si vulgaire, et si vile, que qui plus en a n'en vault, à l'aventure, que moins.

Monseigneur, ie supplie Dieu qu'il vous doint treslongue et tresheureuse vie.

Vostre treshumble et tresobeissant fils,

MICHEL DE MONTAIGNE.

VIII.

ADVERTISSEMENT AU LECTEUR. (*)

LECTEUR, tu me doibs tout ce dont tu iouis de feu M. Estienne de la Boëtie; car ie t'advise que quant à luy il n'y a rien qu'il eust iamais esperé de te faire veoir, voire ny qu'il estimast digne de porter son nom en public. Mais moy, qui ne suis pas si hault à la main, n'ayant trouvé aultre chose dans sa librairie, qu'il me laissa par son testament, encores n'ay ie pas voulu qu'il se perdist. Et, de ce peu de iugement que i'ay, i'espere que tu trouveras que les plus habiles hommes de nostre siecle font bien souvent feste de moindre chose que cela : i'entends de ceux qui l'ont practiqué plus ieune; car nostre acointance ne print commencement qu'environ six ans avant sa mort, qu'il avoit faict force aultres vers latins, et françois, comme soubz le nom de Gironde, et en ay ouï reciter des riches lopins : mesme celuy qui a escript les antiquitez de Bourges en allegue que ie recognois; mais

(*) Imprimé à la suite de la lettre à M. de Lansac, et qui sert de préface aux *OEuvres de La Boëtie*, édition de Paris, 1571.

ie ne sçais que tout cela est devenu, non plus que ses poèmes grecs. Et, à la verité, à mesure que chaque saillie luy venoit à la teste, il s'en deschargeoit sur le premier papier qui luy tumboit en main, sans aultre soing de le conserver. Asseure toy que i'y ay faict ce que i'ay peu, et que depuis sept ans que nous l'avons perdu, ie n'ay peu recouvrer que ce que tu en veois : sauf un discours DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE (a), et quelques memoires de nos troubles sur l'edict de ianvier 1562. Mais quant à ces deux dernieres pieces, ie leur treuve la façon trop delicate et mignarde pour les abandonner au grossier et pesant air d'une si mal plaisante saison. A Dieu. De Paris, ce dixiesme d'aoust 1570.

(a) On le trouvera ci-après dans ce volume, et imprimé plus correctement qu'il ne l'a été dans les différentes éditions données par Coste. — N.

IX. (*)

A MONSIEUR DE FOIX,

Conseiller du roy en son conseil privé, et ambassadeur de sa
maiesté prez la seigneurie de Venise.

MONSIEUR,

Estant à mesme de vous recommander, et à la posterité, la memoire de feu Estienne de la Boëtie, tant pour son extreme valeur, que pour la singuliere affection qu'il me portoit, il m'est tumbé en fantasie combien c'estoit une indiscretion de grande consequence, et digne de la coercion de nos loix, d'aller, comme il se fait ordinairement, desrobbant à la vertu la gloire, sa fidelle compaigne, pour en estrener, sans choisis et sans iugement, le premier venu, selon nos interests particuliers : Veu que les deux resnes principales qui nous guident et tiennent en office, sont la peine et la recompense, qui ne nous touchent proprement, et comme hommes, que par l'honneur et la honte, d'autant que celles icy donnent droictement à l'ame, et ne se goustent que par les sentiments interieurs

(*) Imprimée au-devant des vers français d'Étienne de La Boëtie, édition de Paris, 1572.

et plus nostres : là où les bestes mesmes se voient aulcunément capables de toute aultre recompense et peine corporelle. En oultre, il est bon à veoir que la coustume de louer la vertu, mesme de ceulx qui ne sont plus, ne vise pas à eulx, ains qu'elle faict estat d'aiguillonner par ce moyen les vivants à les imiter : comme les derniers chastiments sont employez par la iustice, plus pour l'exemple, que pour l'interest de ceulx qui les souffrent. Or, le louer et les meslouer s'entrespondant de si pareille consequence, il est malaysé à sauver que nos loix deffendent offenser la reputation d'aultruy, et ce neantmoins permettent de l'ennoblir sans merite. Cette pernicieuse licence de iecter ainsin, à nostre poste (a), au vent les louanges d'un chascun, a esté aultresfois diversement restreincte ailleurs ; voire, à l'adventure, ayda elle iadis à mettre la poësie en la malegrace des sages. Quoy qu'il en soit, au moins ne se scauroit on couvrir, que le vice du mentir ny apparaisse tousiours tresmesseant à un homme bien nay, quelque visage qu'on luy donne. Quant à ce personnage de qui ie vous parle, monsieur, il m'envoye bien loing de ces termes, car le dangier n'est pas que ie luy en preste quelque une, mais que ie luy en oste ; et son mal-

(a) *A notre gré.* — E. J.

heur porte que , comme il m'a fourny , autant qu'homme puisse , de tresiustes et tresapparentes occasions de louange , i'ay bien aussi peu de moyen et de suffisance pour la luy rendre ; ie dis moy , à qui seul il s'est communiqué iusques au vif , et qui seul puis respondre d'un million de graces , de perfections et de vertus qui moisirent oysifves au giron d'une si belle ame , mercy à l'ingratitude de sa fortune. Car , la nature des choses ayant , ie ne sçais comment , permis que la verité pour belle et acceptable qu'elle soit d'elle mesme , si ne l'embrassons nous qu'infuse et insinuee en nostre creance par les utils de la persuasion , ie me treuve si fort desgarny , et de credit pour auctoriser mon simple tesmoignage , et d'eloquence pour l'enrichir et le faire valoir , qu'à peu a il tenu que ie n'aye quité là tout ce soing , ne me restant pas seulement du sien par où dignement ie puisse presenter au monde au moins son esprit et son sçavoir. De vray , monsieur , ayant esté surprins de sa destinee en la fleur de son aage , et dans le train d'une tresheureuse et tresvigoreuse santé , il n'avoit pensé à rien moins qu'à mettre au iour des ouvrages qui deussent tesmoigner à la posterité quel il estoit en cela : et , à l'adventure , estoit il assez brave , quand il y eust pensé , pour n'en estre pas fort curieux. Mais enfin i'ay prins party qu'il seroit bien

plus excusable à luy, d'avoir ensepveli avecques soy tant de rares faveurs du ciel, qu'il ne seroit à moy d'ensepvelir encores la cognoissance qu'il m'en avoit donnée : et, pourtant, ayant curieusement recueilli tout ce que i'ay trouvé d'entier parmy ses brouillars et papiers espars çà et là, le iouet du vent et de ses études, il m'a semblé bon, quoy que ce feust, de le distribuer et de le despartir en autant de pieces que i'ay peu, pour de là prendre occasion de recommander sa memoire à d'autant plus de gents, choisissant les plus apparentes et dignes personnes de ma cognoissance, et des quelles le tesmoignage luy puisse estre le plus honorable; comme vous, monsieur, qui de vous mesme pouvez avoir eu quelque cognoissance de luy pendant sa vie, mais certes bien legiere pour en discourir la grandeur de son entiere valeur. La posterité le croira, si bon luy semble; mais ie luy iure, sur tout ce que i'ay de conscience, l'avoir sceu et veu tel, tout considéré, qu'à peine par souhait et imagination pouvois ie monter au de là, tant s'en fault que ie luy donne beaucoup de compaignons. Ie vous supplie treshumblement, monsieur, non seulement prendre la generale protection de son nom, mais encores de ces dix ou douze vers françois, qui se iectent, comme par nécessité, à l'abry de vostre faveur. Car ie ne vous

celeray pas que la publication n'en ayt esté differee aprez le reste de ses œuvres, sous couleur de ce que, par de là, on ne les trouvoit pas assez limes pour estre mis en lumiere. Vous verrez, monsieur, ce qui en est : et, parce qu'il semble que ce iugement regarde l'interest de tout ce quartier icy, d'où ils pensent qu'il ne puisse rien partir en vulgaire qui ne sente le sauvage et la barbarie, c'est proprement vostre charge, qui, au reng de la premiere maison de Guyenne, receu de vos ancestres, avez adiousté du vostre le premier reng encores en toute façon de suffisance, maintenir non seulement par vostre exemple, mais aussi par l'auctorité de vostre tesmoignage, qu'il n'en va pas tousiours ainsin. Et ores que le faire soit plus naturel aux Gascons, que le dire, si est ce qu'ils s'arment quelquefois autant de la langue que du bras, et de l'esprit que du cœur. De ma part, monsieur, ce n'est pas mon gibbier de iuger de telles choses, mais i'ay ouï dire à personnes qui s'entendent en sçavoir, que ces vers sont non seulement dignes de se presenter en place marchande; mais dadvantage, qui s'arrestera à la beauté et richesse des inventions, qu'ils sont, pour le subiect, autant charnus, pleins et moëlleux, qu'il s'en soit encores veu en nostre langue. Naturellement chasque ouvrier se sent plus roide en certaine partie de son art, et les plus

heureux sont ceulx qui se sont empoignez à la plus noble ; car toutes pieces egualement necessaires au bastiment d'un corps ne sont pas pourtant egualement prisables. La mignardise du langage, la douceur et la polissure reluisent, à l'adventure, plus en quelques aultres, mais en gentillesse d'imaginacions, en nombre de sailles, poinctes et traicts, ie ne pense point que nuls aultres leur passent devant : et si faudroit il encores venir en composition de ce que ce n'estoit ny son occupation, ny son estude, et qu'à peine au bout de chasque an mettoit il une fois la main à la plume, tesmoing ce peu qu'il nous en reste de toute sa vie. Car vous voyez, monsieur, vert et sec, tout ce qui m'en est venu entre mains, sans choisis et sans triage ; en maniere qu'il y en a de ceulx mesmes de son enfance. Somme, il semble qu'il ne s'en meslast, que pour dire qu'il estoit capable de tout faire ; car, au reste, mille et mille fois, voire en ses propos ordinaires, avons nous veu partir de luy choses plus dignes d'estre sceues, plus dignes d'estre admirees. Voylà, monsieur, ce que la raison et l'affection, ioinctes ensemble par un rare rencontre, me commandent vous dire de ce grand homme de bien ; et, si la privauté que j'ay prinse de m'en adresser à vous, et de vous en entretenir si longuement, vous offense, il vous souviendra, s'il vous plaist, que le prin-

172 LETTRES DE MONTAIGNE.

cipal effect de la grandeur et de l'eminence, c'est de vous iecter en bute à l'importunité et embesongnement des affaires d'aultruy. Sur ce, aprez vous avoir présenté ma treshumble affection à vostre service, ie supplie Dieu vous donner, monsieur, tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce premier de septembre 1570.

Vostre obeissant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

DE
LA SERVITUDE
VOLONTAIRE,
OU
LE CONTR'UN.

DE
LA SERVITUDE
VOLONTAIRE,
OU
LE CONTR'UN.

DISCOURS
D'ESTIENNE DE LA BOËTIE.

D'AVOIR plusieurs seigneurs aucun bien ie ne veoy;
Qu'un, sans plus, soit le maistre, et qu'un seul soit
le roy ; (1)

ce dict Ulysse en Homere, parlant en public.
S'il n'eust dict, sinon

D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien ie ne veoy,
cela estoit tant bien dict que rien plus : mais, au
lieu que, pour parler avecques raison, il falloit

(1) Ουκ αγαθον πολυκοιρανιη· εις κοιρανος εστω,
Εις βασιλευς.

Iliad. l. 2, v. 204, 205.

dire que la domination de plusieurs ne pouvoit estre bonne, puisque la puissance d'un seul, deslors qu'il prend ce tiltre de maistre, est dure et desraisonnable, il est allé adiouster, tout au rebours,

Qu'un, sans plus, soit le maistre, et qu'un seul soit le roy.

Toutesfois, à l'aventure, il fault excuser Ulysse, au quel possible lors il estoit besoing d'user de ce langage, et de s'en servir pour appaiser la revolte de l'armee; conformant, ie crois, son propos plus au temps, qu'à la verité. Mais à parler à bon escient, c'est un extreme malheur d'estre subiect à un maistre, du quel on ne peut estre iamais assuré qu'il soit bon, puisqu'il est tousiours en sa puissance d'estre mauvais quand il voudra : et d'avoir plusieurs maistres, c'est autant que d'avoir autant de fois à estre extremement malheureux. Si ne veulx ie pas, pour cette heure, debattre cette question tant pourmenee, à sçavoir « Si les aultres façons de republicques sont meilleures que la monarchie : » A quoy, si ie voulois venir, encores vouldrois ie sçavoir, avant que mettre en doubte quel reng la monarchie doibt avoir entre les republicques, si elle y en doibt avoir aucun; pource qu'il est malaysé de croire qu'il y ait rien de public en ce gouvernement, où

tout est à un. Mais cette question est réservée pour un autre temps, et demanderoit bien son traité à part, ou plutôt amèneroit quand et soy toutes les disputes politiques.

Pour ce coup, ie ne voudrois sinon entendre, S'il est possible, et comme il se peut faire, que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations, endurent quelquesfois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'on luy donne; qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon de tant qu'ils ont vouloir de l'endurer; qui ne sçauroit leur faire mal aucun, sinon lors qu'ils aiment mieulx le souffrir que luy contredire. Grand' chose, certes, et toutesfois si commune, qu'il s'en fault de tant plus douloir, et moins esbahir, de veoir un million de millions d'hommes servir miserablement, ayants le col sous le ioug, non pas contraincts par une plus grande force, mais aucunement (a) (ce semble) enchantez et charmez par le seul nom d'*UN*, du quel ils ne doibvent ny craindre la puissance, puisqu'il est seul, ny aimer les qualitez, puisqu'il est, en leur endroict (b), inhumain et sauvage. La foiblesse d'entre nous hommes est telle : il fault souvent que nous obeissions à la force; il est besoing de temporer; on ne peut pas tousiours estre le plus fort.

(a) *En quelque sorte.* — E. J.

(b) *A leur égard.* — E. J.

Doncques, si une nation est contraincte par la force de la guerre de servir à un, comme la cité d'Athenes aux trente tyrans, il ne se fault pas esbahir qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident ; ou bien plustost ne s'esbahir, ny ne s'en plaindre, mais porter le mal patiemment, et se reserver à l'advenir à meilleure fortune.

Nostre nature est ainsi, que les communs devoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie : il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux faicts, de cognoistre le bien, d'où l'on l'a receu, et diminuer souvent de nostre ayse, pour augmenter l'honneur et advantage de celuy qu'on aime, et qui le merite : Ainsi doncques, si les habitants d'un païs ont trouvé quelque grand personnage qui leur ayt montré par espreuve une grande prevoiance pour les garder, grande hardiesse pour les deffendre, un grand soing pour les gouverner ; si, de là en avant, s'appriivoisent de luy obeir, et s'en fier, tant que luy donner quelques avantages, ie ne sçais si ce seroit sagesse ; de tant qu'on l'oste de là où il faisoit bien, pour l'avancer en lieu où il pourra mal faire : mais certes, si (a) ne pourroit il faillir d'y avoir de la bonté, de ne craindre point mal de celuy duquel on n'a receu que bien.

(a) *Cependant il ne pourrait manquer, etc.* — E. J.

Mais, ô bon Dieu! que peult estre cela? comment dirons nous que cela s'appelle? quel malheur est cettuy là? ou quel vice? ou plustost quel malheureux vice? veoir un nombre infini, non pas obeïr, mais servir; non pas estre gouvernez, mais tyrannisez; n'ayants ny biens, ny parents, ny enfants, ny leur vie mesme, qui soit à eulx! souffrir les pilleries, les paillardises, les cruantez, non pas d'une armee, non pas d'un camp barbare contre le quel il faudroit despendre son sang et sa vie devant; mais d'un seul! non pas d'un Hercules, ne d'un Samson; mais d'un seul hommeau (a), et le plus souvent du plus lasche et femenin (b) de la nation; non pas accoustumé à la pouldre des batailles; mais encores à grand' peine au sable des tournois; non pas qui puisse par force commander aux hommes; mais tout empesché de servir vilement à la moindre femmelette! Appellerons nous cela lascheté? dirons nous, que ceulx là qui servent, soyent couards et recreus? Si deux, si trois, si quatre, ne se deffendent d'un, cela est estrange, mais toutesfois possible; bien pourra lon dire lors, à bon droict, que c'est faulte de cœur: Mais si cent, si mille,

(a) *Hommeau*, petit homme. COTGRAVE, dans son *Dictionnaire françois et anglais*. On trouve *hommet* et *hommelet* dans NICOT. — C.

(b) *Femenin*, féminin, efféminé. COTGRAVE.

endurent d'un seul, ne dira on pas qu'ils ne veulent point, qu'ils n'osent pas, se prendre à luy, et que c'est non couardise, mais plustost mespris et desdaing? Si l'on veoid, non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pais, mille villes, un million d'hommes, n'assaillir pas un seul, du quel le mieulx traiteté de tous en receoit ce mal d'estre serf et esclave; comment pourrons nous nommer cela? Est ce lascheté? Or, il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre la quelle ils ne peuvent passer: deux peuvent craindre un, et possible dix; mais mille, mais un million, mais mille villes, si elles ne se deffendent d'un, cela n'est pas couardise, elle ne va point iusques là; non plus que la vaillance né s'estend pas qu'un seul eschelle une forteresse, qu'il assaille une armee, qu'il conquiere un royaume: Doncques quel monstre de vice est cecy, qui ne merite pas encores le tiltre de couardise? qui ne treuve de nom assez vilain? que nature desadvoue avoir fait, et la langue refuse de le nommer? Qu'on mette d'un costé cinquante mille hommes en armes; d'un aultre, autant; qu'on les reнге en bataille; qu'ils viennent à se ioindre, les uns libres combattants pour leur franchise, les autres pour la leur oster: ausquels promettra on par coniecture la victoire? les quels pensera on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceulx

qui esperent pour guerdon de leur peine l'entretenement de leur liberté, ou ceulx qui ne peuvent attendre loyer des coups qu'ils donnent, ou qu'ils receoivent, que la servitude d'aultruy? Les uns ont tousiours devant leurs yeulx le bonheur de leur vie passee, l'attente de pareil ayse à l'advenir; il ne leur souvient pas tant de ce qu'ils endurent ce peu de temps que dure une bataille, comme de ce qu'il conviendra à jamais endurer à eulx, à leurs enfants et à toute la posterité: Les aultres n'ont rien qui les enhardisse, qu'une petite poincte de convoitise qui se rebouche soudain contre le dangier, et qui ne peult estre si ardente qu'elle ne se doibve et semble esteindre par la moindre goutte de sang qui sorte de leurs playes. Aux batailles tant renommées de Miltiade, de Leonide, de Themistocles, qui ont esté données deux mille ans a, et vivent encores aujourd'huy aussi fresches en la memoire des livres et des hommes, comme si c'eust esté l'aultre hier qu'elles furent données en Grece, pour le bien de Grece et pour l'exemple de tout le monde; qu'est ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gents, comme estoient les Grecs, non le pouvoir, mais le cœur de soubstenir la force de tant de navires, que la mer mesme en estoit changée; de desfaire tant de nations, qui estoient en si grand nombre que l'esquadron des Grecs n'eust

pas fourny, s'il eust fallu, des capitaines aux armées des ennemis? sinon qu'il semble qu'en ces glorieux iours là ce n'estoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la liberté sur la domination, et de la franchise sur la convoitise.

C'est chose estrange d'ouïr parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceulx qui la deffendent : mais ce qui se faiçt en tous païs, par tous les hommes, tous les iours, qu'un homme seul mastine cent mille villes, et les prive de leur liberté; qui le croiroit, s'il ne faisoit que l'ouïr dire, et non le veoir? et, s'il ne se veoyoit qu'en païs estranges et loingtains terres, et qu'on le dist; qui ne penseroit que cela feust plustost feinct et controuvé, que non pas veritable? Encores ce seul tyran, il n'est pas besoing de le combattre, il n'est pas besoing de s'en deffendre; il est de soy mesme desfaict, mais (a) que le païs ne consente à la servitude : il ne fault pas luy rien oster, mais ne luy donner rien; il n'est point besoing que le païs se mette en peine de faire rien pour soy, mais qu'il ne se mette pas en peine de faire rien contre soy. Ce sont doncques les peuples mesmes qui se laissent, ou plustost se font, gourmander,

(a) *Pourvu que.* « Un homme sage, dit Philippe de Comines, sert bien en une compaignie de princes, mais qu'on le veuille croire, et ne se pourroit trop acheter. » *L. 1, c. 12.* — C.

puis qu'en cessant de servir ils en seroient quittes ; c'est le peuple qui s'asservit ; qui se coupe la gorge ; qui, ayant le choix d'estre subiect , ou d'estre libre, quite sa franchise, et prend le ioug ; qui consent à son mal, ou plustost le pourchasse. S'il luy coustoit quelque chose de recouvrer sa liberté, ie ne l'en presserois point, combien que ce soit ce que l'homme doibt avoir plus cher que de se remettre en son droict naturel, et, par maniere de dire, de beste revenir homme ; mais encores ie ne desire pas en luy si grande hardiesse : ie ne luy permets point qu'il aime mieulx une ie ne sçais quelle seureté de vivre à son ayse. Quoy ? si, pour avoir la liberté, il ne luy fault que la desirer ; s'il n'a besoing que d'un simple vouloir, se trouvera il nation au monde qui l'estime trop chere, la pouvant gagner d'un seul souhait ? et qui plaigne sa volonté à recouvrer le bien le quel on debvroit racheter au prix de son sang ? et le quel perdu, tous les gents d'honneur doibvent estimer la vie desplaisante et la mort salutaire ? Certes, tout ainsi comme le feu d'une petite estincelle devient grand, et tousiours se renforce ; et plus il treuve de bois, et plus est prest d'en brusler ; et, sans que on y mette de l'eau pour l'esteindre, seulement en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que consumer, il se consume soy mesme, et devient sans forme aulcune et n'est plus feu : pareillement

les tyrans, plus ils pillent. plus ils exigent, plus ils ruynent et destruisent, plus on leur baille, plus on les sert; d'autant plus ils se fortifient, deviennent tousiours plus forts et plus frez pour aneantir et destruire tout; et, si on ne leur baille rien, si on ne leur obeit point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nuds et desfaicts, et ne sont plus rien, sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur et aliment, devient une branche seiche et morte.

Les hardis, pour acquerir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le dangier; les advisez ne refusent point la peine: les lasches et engourdis ne sçavent ny endurer le mal, ny recouvrer le bien; ils s'arrestent en cela de le souhaiter; et la vertu d'y pretendre leur est ostee par leur lascheté; le desir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce desir, cette volonté, est commune aux sages et aux indiscrets, aux courageux et aux couards, pour souhaiter toutes choses qui, qui estant acquises, les rendroient heureux et contents: une seule en est à dire, en laquelle ie ne sçais comme nature default (a) aux hommes pour la desirer; c'est la liberté, qui est toutesfois un bien si grand et si plaisant, que, elle perdue, tous les maulx viennent à la file, et les biens mesmes qui demeurent aprez elle per-

(a) *Fait défaut, manque.* — E. J.

dent entierement leur goust et saveur , corrompus par la servitude : la seule liberté, les hommes ne la desirent point , non pas pour aultre raison , ce me semble, sinon pource que , s'ils la desiroient, ils l'auroient; comme s'ils refusoient faire ce bel acquest , seulement parce qu'il est trop aysé.

Pauvres gents et miserables, peuples insensés, nations opiniastres en vostre mal, et aveugles en vostre bien, vous vous laissez emporter devant vous le plus bon et le plus clair de vostre revenu, piller vos champs, voler vos maisons, et les despouiller des meubles anciens et paternels! vous vivez de sorte que vous pouvez dire que rien n'est à vous; et sembleroit que meshuy ce vous seroit grand heur, de tenir à moitié vos biens, vos familles et vos vies: et tout ce degast, ce malheur, cette ruyne, vous vient, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemy, et de celuy que vous faictes si grand qu'il est, pour le quel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur du quel vous ne refusez point de presenter à la mort vos personnes. Celuy qui vous maistrise tant, n'a que deux yeulx, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a aultre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de vos villes; sinon qu'il a plus que vous tous, c'est l'avantage que vous luy faictes pour vous des-

truire. D'où a il prins tant d'yeulx; d'où vous espie il; si vous ne les luy donnez? Comment a il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos citez, d'où les a il, s'ils ne sont des vostres? Comment a il aucun pouvoir sur vous, que par vous autres mesmes? Comment vous oseroit il courir sus, s'il n'avoit intelligence avecques vous? Que vous pourroit il faire, si vous n'estiez receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traistres de vous mesmes? Vous semez vos fruicts, à fin qu'il en face le degast; vous meublez et remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries; vous nourrissez vos filles, à fin qu'il ayt de quoy saouler sa luxure: vous nourrissez vos enfans, à fin qu'il les mene, pour le mieulx qu'il face, en ses guerres, qu'il les mene à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, les executeurs de ses vengeance; vous rompez à la peine vos personnes, à fin qu'il se puisse mignarder en ses delices, et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs; vous vous affoiblissez, à fin de le faire plus fort et roide à vous tenir plus courte la bride: et de tant d'indignitez que les bestes mesmes ou ne sentiroient point, ou n'endureroient point, vous pouvez vous en delivrer, si vous essayez, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez resolu de ne

servir plus ; et vous voylà libres. Je ne veulx pas que vous le poulsiez , ny le bransliez ; mais seulement ne le soubstenez plus : et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a desrobbé la base , de son poids mesme fondre en bas , et se rompre .

Mais , certes , les medecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux playes incurables ; et ie ne fois pas sagement de vouloir en cecy conseiller le peuple qui a perdu , long temps y a , toute cognoissance , et du quel , puisqu'il ne sent plus son mal , cela seul montre assez que sa maladie est mortelle : Cherchons doncques par coniectures , si nous en pouvons trouver , comment s'est ainsi si avant enracinee cette opinias-tre volonté de servir , qu'il semble maintenant que l'amour mesme de la liberté ne soit pas si naturelle.

Premierement , cela est , comme ie crois , hors de nostre doute , que , si nous vivions avecques les droicts que nature nous a donnez et les enseignements qu'elle nous apprend , nous serions naturellement obeïssants aux parents ; subiects à la raison ; et serfs de personne. De l'obeïssance que chascun , sans aultre advertissement que de son naturel , porte à ses pere et mere ; tous les hommes en sont tesmoings , chascun en soy et pour soy. De la raison ; si elle naist avecques nous , ou non , qui est une question debattue au

fond par les academiques et touchee par toute l'eschole des philosophes; pour cette heure ie ne penserois point faillir en croyant qu'il y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison, qui, entretenue par bon conseil et coustume, fleurit en vertu, et au contraire, souvent ne pouvant durer contre les vices survenus, estouffee, s'avorte. Mais, certes, s'il y a rien de clair et d'apparent en la nature, et en quoy il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela, Que nature, le ministre de Dieu, et la gouvernante des hommes, nous a tous faicts de mesme forme, et, comme il semble, à mesme moule, à fin de nous entrecognoistre tous pour compaignons, ou plustost freres; et si, faisant les partages des presents qu'elle nous donnoit, elle a faict quelques avantages de son bien, soit au corps ou à l'esprit, aux uns plus qu'aux aultres, si n'a elle pourtant entendu nous mettre en ce monde comme dans un camp clos, et n'a pas envoyé icy bás les plus forts et plus advisez, comme des brigands armez dans une forest, pour y gourmander les plus foibles; mais plustost faut il croire que, faisant ainsin aux uns les parts plus grandes, et aux aultres plus petites, elle vouloit faire place à la fraternelle affection (a), à fin

(a) Elle voulait donner lieu à l'affection fraternelle, afin, etc.

qu'elle eust où s'employer, ayants les uns puissance de donner ayde, et les aultres besoing d'en recevoir : Puis doncques que cette bonne mere nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logez aulcunement (a) en une mèsme maison, nous a tous figurez en mesme paste, afin que chascun se peust mirer et quasi recognoistre l'un dans l'autre ; si elle nous a à tous en commun donné ce grand present de la voix et de la parole, pour nous accointer et fraterniser dadavantage, et faire, par la commune et mutuelle declaration de nos pensees, une communion de nos volontez ; et si elle a tasché par tous moyens de serrer et estreindre plus fort le nœud de nostre alliance et societé ; si elle a montré, en toutes choses, qu'elle ne vouloit tant nous faire tous unis, que tous uns : il ne fault pas faire doubte que nous ne soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous compaignons ; et ne peult tumber en l'entendement de personne que nature ayt mis aulcuns en servitude, nous ayant tous mis en compaignie.

Mais, à la verité, c'est bien pour neant de debattre si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peult tenir aulcun en servitude sans luy faire tort, et qu'il n'y a rien au monde si contraire

(a) *En quelque sorte.* — E. J.

à la nature (estant toute raisonnable), que l'injure. Reste doncques de dire que la liberté est naturelle , et , par mesme moyen (à mon advis), que nous ne sommes pas seulement nays en possession de nostre franchise , mais aussi avecques affection de la deffendre. Or, si d'aventure nous faisons quelque doute en cela , et sommes tant abbastardis que ne puissions recognoistre nos biens ny semblablement nos naïves affections , il faudra que ie vous face l'honneur qui vous appartient , et que ie monte , par maniere de dire , les bestes brutes en chaire , pour vous enseigner vostre nature et condition. Les bestes (ce m'aid' Dieu !), si les hommes ne font trop les sourds , leur crient , *VIVRE LIBERTÉ*. Plusieurs y en a d'entr'elles , qui meurent sitost qu'elles sont prises : comme le poisson qui perd la vie aussitost que l'eau ; pareillement celles là quittent la lumiere , et ne veulent point survivre à leur naturelle franchise. Si les animaux avoient entre eulx leurs rengs et preeminences , ils feroient (à mon advis) de liberté leur noblesse. Les aultres , des plus grandes , iusques aux plus petites , lors qu'on les prend , font si grande resistance de ongles , de cornes , de pieds , de bec , qu'elles declarent assez combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent ; puis , estants prises , nous donnent tant de signes apparens de la cognoissance qu'elles ont de leur malheur , qu'il

est bel à veoir, que d'ores en là (a) ce leur est plus languir que vivre, et qu'elles continuent leur vie, plus pour plaindre leur ayse perdu, que pour se plaire en servitude. Que veult dire autre chose l'elephant qui, s'estant deffendu iusques à n'en pouvoir plus, n'y voyant plus d'ordre, estant sur le poinct d'estre prins, il enfonce ses maschoires, et casse ses dents contre les arbres; sinon que le grand desir qu'il a de demeurer libre, comme il est nay, luy faict de l'esprit, et l'advise de marchander avecques les chasseurs si, pour le prix de ses dents, il en sera quite, et s'il sera receu à bailler son yvoire, et payer cette rençon, pour sa liberté. Nous apastons le cheval deslors qu'il est nay, pour l'apprivoiser à servir; et si ne le sçavons nous tant flater, que quand ce vient à le domter, il ne morde le frein, qu'il ne rue contre l'esperon, comme (ce semble) pour montrer à la nature, et tesmoigner au moins par là, que s'il sert, ce n'est pas de son gré, mais par nostre contraincte. Que fault il doncques dire?

Mesmes les bœufs soubz le poids du ioug geignent,
Et les oiseaux dans la cage se plaignent,

comme i'ay dict ailleurs aultresfois, passant le temps à nos rimes françoises : Car ie ne crain-

(a) *Derénavant.* — E. J.

drois point, escrivant à toy, ô Longa, mesler de mes vers, des quels ie ne lis iamais, que, pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces glorieux. Ainsi doncques, puis-que toutes choses qui ont sentiment, deslors qu'elles l'ont, sentent le mal de la subiection, et courent aprez la liberté; puisque les bestes, qui eucores sont faictes pour le service de l'homme, ne se peuvent accoustumer à servir qu'avecques protestation d'un desir contraire: quel malencontre a esté cela, qui a peu tant desnaturer l'homme, seul nay, de vray, pour vivre franchement, de luy faire perdre la souvenance de son premier estre et le desir de le reprendre?

Il y a trois sortes de tyrans; ie parle des meschants princes: Les uns ont le royaume, par l'eslection du peuple; les aultres, par la force des armes; les aultres, par la succession de leur race. Ceulx qui l'ont acquis par le droict de la guerre, ils s'y portent ainsi, qu'on cognoist bien qu'ils sont, comme on dict, en terre de conqueste. Ceulx qui naissent roys, ne sont pas communement gueres meilleurs; ains estants nays et nourris dans le sang de la tyrannie, tirent avecques le laict la nature du tyran; et font estat des peuples qui sont soubs eulx, comme de leurs serfs hereditaires; et, selon la complexion en la quelle ils sont plus enclins, avars, ou prodiges, tels qu'ils sont, ils font

du royaume comme de leur heritage. Celuy à qui le peuple a donné l'estat, debvroit estre (ce me semble) plus supportable; et le seroit, comme ie crois, n'estoit que deslors qu'il se veoid eslevé par dessus les aultres en ce lieu, flaté par ie ne sçais quoy que l'on appelle la grandeur, il delibere de n'en bouger point: communement, celuy là faict estat, de la puissance que le peuple luy a baillee, de la rendre à ses enfants: or, deslors que ceulx là ont prins cette opinion, c'est chose estrange de combien ils passent, en toutes sortes de vices, et mesme en la cruauté, les aultres tyrans; ils ne veoyent aultre moyen, pour asseurer la nouvelle tyrannie, que d'estendre fort la servitude, et estranger tant les subiects de la liberté, encores que la memoire en soit fresche, qu'ils la leur puissent faire perdre. Ainsi, pour en dire la verité, ie veois bien qu'il y a entre eulx quelque difference; mais de choïs, ie n'en veois point; et, estant les moyens de venir aux regnes, divers, tousiours la façon de regner est quasi semblable: Les esleus, comme s'ils avoient prins des taureaux à domter, les traictent ainsi: Les conquerants pensent en avoir droict, comme de leur proye: Les successeurs, d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves.

Mais à propos, si d'aventure il naissoit aujourdhuy quelques gents, tous neufs, non ac-

coustumez à la subiection , ny affriandez à la liberté, et qu'ils ne sceussent que c'est ny de l'une, ny de l'autre, ny à grand' peine des noms; si on leur presentoit, ou d'estre subiects, ou vivre en liberté, à quoy s'accorderoient ils? Il ne fault pas faire difficulté qu'ils n'aimassent trop mieulx obeïr seulement à la raison, que servir à un homme; sinon possible que ce feussent ceulx d'Israël qui, sans contraincte, ny sans aucun besoing, se feirent un tyran : du quel peuple ie ne lis iamais l'histoire, que ie n'en aye trop grand despit, quasi iusques à devenir inhumain pour me resiouïr de tant de maulx qui leur en adveinrent. Mais certes tous les hommes, tant qu'ils ont quelque chose d'homme, devant qu'ils se laissent assubiectionner, il fault l'un des deux, ou qu'ils soient contraincts, ou deceus : Contraincts, par les armes estrangieres, comme Sparte et Athenes par les forces d'Alexandre, ou par les factions, ainsi que la seigneurie d'Athenes estoit devant venue entre les mains de Pisistrat : Par tromperie perdent ils souvent la liberté; et, en ce, ils ne sont pas si souvent seduicts par aultruy comme ils sont trompez par eulx mesmes : ainsi le peuple de Syracuse, la maïstresse ville de Sicile, qui s'appelle auïourd'huy Saragosse (a), estant pres-

(a) Les Siciliens l'appellent aujoud'hui *Saragusa* ou *Sar-*

sé par les guerres , inconsidereement ne mettant ordre qu'au dangier , esleva Denys , le premier ; et luy donna charge de la conduite de l'armee ; et ne se donna garde qu'elle l'eust faict si grand, que cette bonne piece là , revenant victorieux , comme s'il n'eust pas vaincu ses ennemis , mais ses citoyens , se fait de capitaine , roy , et de roy , tyran. Il n'est pas croyable , comme le peuple , deslors qu'il est assubiecti , tombe soudain en un tel et si profond oubli de la franchise , qu'il n'est pas possible qu'il s'esveille pour la r'avoir, servant si franchement et tant volontiers , qu'on diroit , à le veoir , qu'il a non pas perdu sa liberté , mais sa servitude. Il est vray qu'au commencement l'on sert contrainct , et vaincu par la force : mais ceulx qui viennent aprez , n'ayants jamais veu la liberté , et ne sachants que c'est , servent sans regret , et font volontiers ce que leurs devanciers avoient faict par contraincte. C'est cela , que les hommes naissent sous le ioug ; et puis , nourris et eslevez dans le servage , sans regarder plus avant , se contentants de vivre comme ils sont nays , et ne pensants point avoir d'aultre droict ny aultre bien que ce qu'ils ont trouvé , ils prennent pour leur

gosa : la manière dont La Boétie écrit le nom de Syracuse confond cette ville avec celle de *Saragossa* en Espagne.

— E. J.

nature l'estat de leur naissance. Et toutesfois il n'est point d'heritier si prodigue et nonchalant, qui quelquesfois ne passe les yeulx dans ses registres, pour entendre s'il iouït de tous les droits de sa succession, ou si l'on n'a rien entrepris sur luy, ou son predecesseur. Mais certes la coustume, qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a en aucun endroit si grande vertu qu'en cecy, de nous enseigner à servir (et, comme l'on dict de Mithridate qui se fait ordinaire à boire le poison), pour nous apprendre à avaller, et ne trouver pas amer le venin de la servitude. L'on ne peult pas nier que la nature n'ayt en nous bonne part pour nous tirer là où elle veult, et nous faire dire ou bien ou mal nays : mais si fault il confesser qu'elle a en nous moins de pouvoir que la coustume ; pource que le naturel, pour bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu ; et la nourriture nous faict tousiours de sa façon, comment que ce soit, malgré la nature. Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et glissantes, qu'elles n'endurent pas le moindre heurt de la nourriture contraire ; elles ne s'entretiennent pas plus ayseement, qu'elles s'abastardissent, se fondent, et viennent en rien : ne plus ne moins que les fruictiers, qui ont bien tous quelque naturel à part, lequel ils gardent bien si on les laisse venir ; mais ils le laissent aussitost, pour porter

d'aultres fruicts estrangiers et non les leurs, selon qu'on les ente : Les herbes ont chascune leur propriété, leur naturel et singularité ; mais toutesfois le gel, le temps, le terrouer ou la main du iardinier, ou adioustent, ou diminuent beaucoup de leur vertu : la plante qu'on a veue en un endroit, on est ailleurs empesché de la recognoistre. Qui verroit les Venitiens, une poignée de gents, vivants si librement que le plus meschant d'entre eulx ne voudroit pas estre roy ; et tous ainsi nays et nourris, qu'ils ne cognoissent point d'aulture ambition sinon à qui mieulx advisera à soigneusement entretenir leur liberté ; ainsin apprins et faits dez le berceau, ils ne prendroient point tout le reste des felicitez de la terre, pour perdre le moindre point de leur franchise : Qui aura veu, dis ie, ces personnages là, et au partir de là s'en ira aux terres de celuy que nous appellons le Grand Seigneur ; voyant là des gents qui ne veulent estre nays que pour le servir, et qui pour le maintenir abandonnent leur vie, penseroit il que les aultres, et ceulx là, eussent mesme naturel, ou plustost s'il n'estimeroit pas que, sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de bestes ? Lycurgue, le policieur de Sparte, ayant nourry, ce dict on, deux chiens tous deux freres, tous deux allaictez de mesme

laict (a), l'un engraisé à la cuisine, l'autre accoustumé par les champs au son de la trompe et du huchet (b); voulant montrer au peuple lacedemonien que les hommes sont tels que leur nourriture les faict, meit les deux chiens en plein marché, et entre eulx une soupe et un lievre; l'un courut au plat, et l'autre au lievre : « Toutesfois, ce dict il, si sont ils freres. » Donques celuy là, avec ses loix et sa police, nourrit et fait si bien les Lacedemoniens, que chacun d'eulx eust eu plus cher de mourir de mille morts, que de recognoistre aultre seigneur que la loy et le roy.

Je prends plaisir de ramentevoir un propos que teinrent iadis les favoris de Xerxes, le grand roy de Perse, touchant les Spartiates. Quand Xerxes faisoit les appareils de sa grande armee pour conquerir la Grece, il envoya ses ambassadeurs par les citez gregeoises, demander de l'eau et de la terre : c'estoit la façon que les Perses avoient de sommer les villes. A Sparte ny à Athenes n'envoya il point (c), pource que

(a) Ceci est pris d'un traité de Plutarque, intitulé, *Comment il faut nourrir les enfants*, de la traduction d'Amyot. — C.

(b) *Du cor.* « Huchet, dit Nicot, c'est un cornet dont on huche ou appelle les chiens, et dont les postillons usent ordinairement. » — C.

(c) *Il n'envoya point à . . . parce que, etc.* — E. J.

de ceulx que Daire (a) son pere y avoit envoyez pour faire pareille demande, les Spartiates et les Atheniens en avoient iecté les uns dans les fossez, les aultres ils avoient faict saulter dedans un puits, leur disants qu'ils prinssent là hardiement de l'eau et de la terre, pour porter à leur prince : ces gents ne pouvoient souffrir que, de la moindre parole seulement, on touchast à leur liberté. Pour en avoir ainsin usé, les Spartiates cogneurent qu'ils avoient encouru la haine des dieux mesmes, specialement de Talthybie, dieu des heraulds : ils s'adviserent d'envoyer à Xerxes, pour les appaiser, deux de leurs citoyens, pour se presenter à luy, qu'il feist d'eulx à sa guise, et se payast de là pour les ambassadeurs qu'ils avoient tuez à son pere. Deux Spartiates, l'un nommé (b) Specte, l'autre (c) Bulis, s'offrirent de leur gré pour aller faire ce paiement. Ils y allerent ; et en chemin ils arriverent au palais d'un Perse que on appelloit (d) Gidarne, qui estoit lieutenant du roy en toutes les villes d'Asie qui sont sur la coste

(a) Ou, comme nous disons aujourd'hui, *Darius*, roi des Perses, fils d'Hystaspe, le premier de ce nom. Voyez Hérodote, l. 7. — C.

(b) Ou plutôt *Sperthies*, Σπερθιης, comme le nomme Hérodote, l. 7, p. 421. — C.

(c) Βουλις, *Id. ibid.*

(d) Ou plutôt *Hydarnès*, Υδαρνης, *Id. ibid.*

de la mer. Il les recueillit fort honorablement; et, aprez plusieurs propos tumbants de l'un en l'autre, il leur demanda pour quoy ils refusoient tant l'amitié du roy (a) : « Croyez, dict il, Spartiates, et cognoissez par moy comment le roy sçait honorer ceulx qui le valent, et pensez que si vous estiez à luy, il vous feroit de mesme : si vous estiez à luy, et qu'il vous eust cogneus, il n'y a celuy d'entre vous qui ne feust seigneur d'une ville de Grece. » « En cecy, Gidarne, tu ne nous sçauois donner bon conseil, dirent les Lacedemoniens, pource que le bien que tu nous promets, tu l'as essayé; mais celuy dont nous iouïssons, tu ne sçais que c'est : tu as esprouvé la faveur du roy; mais la liberté, quel goust elle a, combien elle est douce, tu n'en sçais rien. Or, si tu en avois tasté toy mesme, tu nous conseillerois de la deffendre, non pas avecques la lance et l'escu, mais avecques les dents et les ongles. » Le seul Spartiate disoit ce qu'il falloit dire : mais certes l'un et l'autre disoient comme ils avoient esté nourris; car il ne se pouvoit faire que la Perse eust regret à la liberté, ne l'ayant iamais eue; ny que le Lacedemonien endurast la subiection, ayant gousté la franchise.

Caton l'utican, estant encores enfant, et sous

(a) Voyez Hérodote, l. 7, p. 422. — C.

la verge, alloit et venoit souvent chez Sylla le dictateur, tant pource qu'à raison du lieu et maison dont il estoit, on ne luy fermoit iamais les portes, qu'aussi ils estoient proches parents. Il avoit tousiours son maistre quand il y alloit, comme avoient accoustumé les enfants de bonne part. Il s'apperceut que dans l'hostel de Sylla, en sa presence ou par son commandement, on emprisonnoit les uns, on condamnoit les autres; l'un estoit banny, l'autre estranglé; l'un demandoit le confisc d'un citoyen, et l'autre la teste : en somme, tout y alloit, non comme chez un officier de la ville, mais comme chez un tyran du peuple; et c'estoit, non pas un parquet de iustice, mais une caverne de tyrannie. Ce noble enfant dict à son maistre (a) : « Que ne me donnez vous un poignard ? Je le cacheray soubz ma robbe : i'entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il soit levé : i'ay le bras assez fort pour en despescher (b) la ville. » Voylà vrayement une parole appartenante à Caton : c'estoit un commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et, neartmoins qu'on ne die ne son nom ne son pays, qu'on conte seulement le faict tel qu'il est, la chose mesme

(a) PLUTARQUE, dans la *Vie de Caton d'Utique*, de la traduction d'Amyot. — C.

(b) *En délivrer la ville.* — E. J.

parlera, et iugera on, à belle aventure, qu'il estoit Romain, et nay dedans Rome, mais dans la vraye Rome, et lorsqu'elle estoit libre. A quel propos tout cecy? non pas certes que i'estime que le pays et le terrouer parfont rien; car en toutes contrees, en tout air, est contraire la subiection, et plaisant d'estre libre: mais parce que ie suis d'advis qu'on ayt pitié de ceulx qui, en naissant, se sont trouvez le ioug au col, et que, ou bien on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'ayants iamais veu seulement l'ombre de la liberté, et n'en estants point advertis, ils ne s'appercevoient point du mal que ce leur est d'estre esclaves. S'il y a quelques pays (comme dict Homere des Cimmeriens) où le soleil se montre aultrement qu'à nous, et apres leur avoir éclairé six mois continuels, il les laisse sommeillants dans l'obscurité, sans les venir reveoir de l'aulture demie annee, ceulx qui naistroient pendant cette longue nuict, s'ils n'avoient ouy parler de la clarté, s'esbahiroit on si, n'ayants point veu de iour, ils s'accoustumoient aux tenebres où ils sont nays, sans desirer la lumiere? On ne plaint iamais ce qu'on n'a iamais eu, et le regret ne vient point sinon apres le plaisir; et tousiours est, avecques la cognoissance du bien, le souvenir de la ioye passee. Le naturel de l'homme est bien d'estre franc, et de le vouloir estre; mais aussi sa na-

ture est telle que naturellement il tient le ply que la nourriture luy donne.

Disons doncques, Ainsi qu'à l'homme toutes choses luy sont naturelles, à quoy il se nourrit et accoustume; mais seulement luy est naïf, à quoy sa nature simple et non alteree l'appelle : ainsi la premiere raison de la servitude volontaire, c'est la coustume : Comme des plus braves (a) courtaults, qui, au commencement, mordent le frein, et puis aprez s'en iouent, et là où nagueres ils ruoient contre la selle, ils se portent maintenant dans le harnois, et tous fiers se gorgiasent (b) sous la barde. Ils disent qu'ils ont esté tousiours subiects, que leurs peres ont ainsi vescu; ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mors, et le se font accroire par exemples; et fondent eulx mesmes, sur la longueur, la possession de ceulx qui les tyrannisent; mais, pour vray, les ans ne donnent iamais droict de malfaire, ains aggrandissent l'iniure. Tousiours en demeure il quelques uns, mieulx nays que les autres, qui sentent le poids du ioug, et ne peuvent tenir de le crouler (c); qui ne s'appriivoisent iamais de la subiection,

(a) Cheval qui a crin et oreilles coupés, dit Nicot, Voyez le Dictionnaire de l'Académie française, au mot Courtaud.

— C.

(b) Se pavanent sous l'armure qui les couvre. — E. J.

(c) Et ne peuvent s'empêcher de le secouer. — E. J.

et qui tousiours , comme Ulysse , qui , par mer et par terre , cherchoit de veoir la fumee de sa case , ne se sçavent garder d'adviser à leurs naturels privileges , et de se souvenir des predesseeurs et de leur premier estre : ce sont volontiers ceulx là qui , ayants l'entendement net et l'esprit clairvoyant , ne se contentent pas , comme le gros populas , de regarder ce qui est devant leurs pieds , s'ils n'advisent et derriere et devant , et ne ramencent encores les choses passees , pour iuger de celles du temps advenir , et pour mesurer les presentes : ce sont ceulx qui ayants la teste , d'eulx mesmes , bien faicte , l'ont encores polie par l'estude et le sçavoir : ceulx là , quand la liberte seroit entierement perdue , et toute hors du monde , l'imaginant et la sentant en leur esprit , et encores la savourant , la servitude ne leur est iamais de goust , pour si bien qu'on l'accoustre.

Le grand Turc s'est bien advisé de cela , que les livres et la doctrine donnent , plus que toute aultre chose , aux hommes le sens de se recognoistre et de haïr la tyrannie : i'entends qu'il n'a en ses terres gueres plus de sçavants qu'il n'en demande. Or , communement , le bon zele et affection de ceulx qui ont gardé malgré le temps la devotion à la franchise , pour si grand nombre qu'il y en ayt , en demeure sans effect pour ne s'entrecognoistre point : la liberte leur est toute

ostee, soubs le tyran, de faire et de parler, et quasi de penser ; ils demeurent touts singuliers en leurs fantasies : et pourtant Momus ne se mocqua pas trop, quand il trouva cela à redire en l'homme que Vulcan avoit faict, de quoy il ne luy avoit mis une petite fenestre au cœur, à fin que par là l'on peust veoir ses pensees. L'on a voulu dire que Brute et Casse, lors qu'ils feirent l'entreprise de la delivrance de Rome, ou plustost de tout le monde, ne voulurent point que Ciceron, ce grand zelateur du bien publicque, s'il en feut iamais, feust de la partie, et estimerent son cœur trop foible pour un faict si hault : ils se fioient bien de sa volonté, mais ils ne s'asseuroient point de son courage. Et toutesfois, qui voudra discourir les faicts du temps passé et les annales anciennes, il s'en trouvera peu, ou point, de ceulx qui, voyants leur pays mal mené et en mauvaises mains, ayants entrepris d'une bonne intention de le delivrer, qu'ils n'en soient venus à bout, et que la liberté, pour se faire apparoistre, ne se soit elle mesme faict espaule; Harmode (a), Aristogiton, Thrasybule, Brute le vieux, Valere et Dion, comme ils ont vertueusement pensé, l'executent heureusement : en tel cas, quasi iamais à bon vouloir ne default la fortune. Brute le ieune et

(a) *Harmodius*. — E. J.

Casse osterent bien heureusement la servitude : mais, en ramenant la liberté, ils moururent; non pas miserablement, car quel blâme seroit ce de dire qu'il y ayt rien eu de miserable en ces gents là, ny en leur mort ny en leur vie? mais certes au grand dommage et perpetuel malheur et entiere ruyne de la republicque, laquelle certes feut, comme il me semble, enterree avecques eulx. Les aultres entreprises, qui ont esté faictes depuis contre les aultres empereurs romains, n'estoient que des coniuration de gents ambitieux, les quels ne sont pas à plaindre des inconveniens qui leur sont advenus; estant bel à veoir qu'ils desiroient, non pas d'oster, mais de ruyner la couronne, pretendants chasser le tyran et retenir la tyrannie. A ceulx là ie ne vouldrois pas mesme qu'il leur en feust bien succedé; et suis content qu'ils ayent montré, par leur exemple, qu'il ne fault pas abuser du saint nom de la liberté pour faire mauvaise entreprinse.

Mais pour revenir à mon propos, lequel i'avois quasi perdu, la premiere raison pour quoy les hommes servent volontiers, est, ce Qu'ils naissent serfs, et sont nourris tels. De cette cy en vient une aultre, Que ayseement les gents deviennent, sous les tyrans, lasches et effeminez : dont ie sçais merveilleusement bon gré à Hippocrates, le grand pere de la medecine,

qui s'en est prins garde, et l'a ainsi dict en l'un de ses livres qu'il intitule « Des maladies (a). » Ce personnage avoit certes le cœur en bon lieu, et le montra bien alors que le grand roy le voulut attirer prez de luy à forces d'offres et grands presents, et luy respondit franchement qu'il feroit grand' conscience de se mesler de guarir les Barbares qui vouloient tuer les Grecs, et de rien servir par son art à luy qui entreprenoit d'asservir la Grece. La lettre qu'il luy envoya, se veoid encores aujourd'huy parmy ses aultres œuvres, et tesmoignera, pour iamais, de son bon cœur et de sa noble nature (b). Or, il est doncques certain qu'avecques la liberté tout à un coup se perd la vaillance. Les gents subiects n'ont point d'alaignesse au combat, ny d'aspreté : ils vont au dangier comme attachez, et tous

(a) Ce n'est point dans celui des maladies, que nous cite ici La Boëtie, mais dans un autre, intitulé, *περι αερων, υδατων, τοπων*, où Hippocrate dit, §. 41, « Que les plus belliqueux des peuples d'Asie, Grecs ou barbares, sont ceux qui, n'étant pas gouvernés despotiquement, vivent sous les lois qu'ils s'imposent à eux-mêmes; et qu'où les hommes vivent sous des rois absolus, ils sont nécessairement fort timides. » On trouve les mêmes pensées plus particulièrement détaillées dans le paragraphe 40 du même ouvrage. — C.

(b) La lettre d'Artaxerxe à Hystanes, celle d'Hystanes à Hippocrate, et la réponse d'Hippocrate, d'où sont tirées toutes les particularités qui composent cet article, se trouvent à la fin des œuvres d'Hippocrate. — C.

engourdis, et par maniere d'acquit; et ne sentent point bouillir dans le cœur l'ardeur de la franchise qui faict mespriser le peril, et donne envie d'acheter, par une belle mort entre ses compaignons, l'honneur de la gloire. Entre les gents libres, c'est à l'envy, à qui mieulx mieulx, chascun pour le bien commun, chascun pour soy, là où ils s'attendent d'avoir toute leur part au mal de la desfaicte, ou au bien de la victoire: mais les gents assubiectis, oultre ce courage guerrier, ils perdent encores en toutes aultres choses la vivacité, et ont le cœur bas et mol, et sont incapables de toutes choses grandes. Les tyrans cognoissent bien cela: et, voyants que ils prennent ce ply, pour les faire mieulx avachir encores, leur y aydent ils.

Xenophon, historien grave, et du premier reng entre les Grecs, a faict un livret (a), auquel il faict parler Simonide, avecques Hieron, le roy de Syracuses, des miseres du tyran. Ce livret est plein de bonnes et graves remontrances, et qui ont aussi bonne grace, à mon advis, qu'il est possible. Que pleust à Dieu, que tous les tyrans qui ont iamais esté, l'eussent mis devant les yeulx, et s'en feussent servis de mirouer! ie ne

(a) Intitulé, *Ἱερῶν, ἢ Τυραννικῶς*; *Hieron*, ou *Portrait de la condition des Rois*. Coste a traduit cet ouvrage, et l'a publié en grec et en français, avec des notes. Amsterd. 1711. — N.

puis pas croire qu'ils n'eussent recogneu leurs verrues, et eu quelque honte de leurs taches. En ce traicté il conte la peine en quoy sont les tyrans, qui sont contraincts, faisant mal à tous, se craindre de tous. Entre aultres choses il dict cela, que les mauvais roys se servent d'estrangers à la guerre, et les souldoient, ne s'osants fier de mettre à leurs gents (ausquels ils ont faict tort) les armes en la main. Il y a eu de bons roys qui ont bien eu à leur solde des nations estranges, comme des François mesmes, et plus encores d'aultres fois qu'aujourd'huy, mais à une aultre intention; pour garder les leurs, n'estimants rien de dommage de l'argent pour esparner les hommes. C'est ce que disoit Scipion (ce crois ie le grand Afriquain), qu'il aimeroit mieulx avoir sauvé la vie à un citoyen, que desfaict cent ennemis. Mais, certes, cela est bien assuré, que le tyran ne pense iamais que sa puissance luy soit asseuree, sinon quand il est venu à ce point qu'il n'a soubs luy homme qui vaille : doncques à bon droict luy dira on cela, que Thrason, en Terence, se vante avoir reproché au maistre des elephants,

Pour cela si brave vous estes
Que vous avez charge des bestes. (1)

(1) *Homo es ferox, quia habes imperium in belluas?*
TERENT. *Eunuch.* act. 3, sc. 1, v. 25.

Mais cette ruse des tyrans d'abestir leurs subjects ne se peult cognoistre plus clairement que par ce que Cyrus feit aux Lydiens, aprez qu'il se feut emparé de Sardes, la maistresse ville de Lydie, et qu'il eut prins à mercy Cresus, ce tant riche roy, et l'eut emmené captif quand et soy : on luy apporta les nouvelles que les Sardins s'estoient revoltez ; il les eut bientost reduicts sous sa main ; mais ne voulant pas mettre à sac une tant belle ville, ny estre tousiours en peine d'y tenir une armee pour la garder, il s'advisa d'un grand expedient pour s'en assurer : Il y establit des bordaux (a), des tavernes et ieux publicques ; et feit publier cette ordonnance, Que les habitants eussent à en faire estat. Il se trouva si bien de cette garnison, qu'il ne luy fallut iamais depuis tirer un coup d'espee contre les Lydiens. Ces pauvres gents miserables s'amuserent à inventer toutes sortes de ieux, si bien que les Latins ont tiré leur mot, et ce que nous appellons Passe temps, ils l'appellent *LVDI*, comme s'ils vouloient dire *LYDI*. Touts les tyrans n'ont pas ainsi déclaré si exprez qu'ils voulussent effeminer leurs hommes : mais, pour vray, ce que celuy là ordonna formellement et en effect, sous main ils l'ont pourchassé la pluspart. A la verité, c'est le naturel du menu populaire, du quel le nombre est

(a) *Lieux publics de prostitution. Voyez HÉRODOTE, l. 1.—C.*

tousiours plus grand dans les villes : il est sous-peçonneux à l'endroit de celuy qui l'aime, et simple envers celuy qui le trompe. Ne pensez pas qu'il y ayt nul oyseau qui se prenne mieulx à la pipee, ny poisson aulcun qui, pour la friandise, s'accroche plustost dans le haim (a), que tous les peuples s'alleichent vistement à la servitude, pour la moindre plume qu'on leur passe, comme on dict, devant la bouche : et est chose merveilleuse qu'ils se laissent aller ainsi tost (b), mais seulement qu'on les chatouille. Les theatres, les ieux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes estranges, les medailles, les tableaux et aultres telles drogueris, estoient aux peuples anciens les appasts de la servitude, le prix de leur liberté, les utils de la tyrannie. Ce moyen, cette pratique, ces alleichements avoient les anciens tyrans, pour endormir leurs anciens subiects sous le ioug. Ainsi les peuples, assottis, trouvant beaulx ces passetemps, amusez d'un vain plaisir qui leur passoit devant les yeulx, s'accoustumoient à servir aussi niagement mais plus mal, que les petits enfants qui, pour veoir les luisants images de livres illuminez, apprennent à lire. Les romains tyrans s'adviserent encores d'un aultre poinct, De festoyer souvent les

(a) *A l'hameçon.* — E. J.

(b) *Aussitôt, pourvu.* — E. J.

dizaines (a) publiques, abusant cette canaille comme il falloit, qui se laisse aller, plus qu'à toute chose, au plaisir de la bouche : le plus entendu de tous n'eust pas quité son escuelle de soupe, pour recouvrer la liberté de la republicque de Platon. Les tyrans faisoient largesse du quart de bled, du sextier de vin, du sesterce : et lors c'estoit pitié d'ouïr crier VIVE LE ROY ! Les lourdauds n'advisoient pas qu'ils ne faisoient que recouvrer partie du leur, et que cela mesme qu'ils recouroient, le tyran ne le leur eust peu donner, si, devant, il ne l'avoit osté à eulx mesmes. Tel eust amassé aujourd'huy le sesterce, tel se feust gorgé au festin publicque, en benissant Tibere et Neron de leur belle liberalité, qui, le lendemain, estant contrainct d'abandonner ses biens à l'avarice, ses enfants à la luxure, son sang mesme à la cruauté de ces magnifiques empereurs, ne disoit mot non plus qu'une pierre, et ne se remuoit non plus qu'une souche. Tousiours le populas a eu cela : Il est, au plaisir qu'il ne peult honnestement recevoir, tout ouvert et dissolu ; et, au tort et à la douleur qu'il ne peult honnêtement souffrir, insensible. Je ne vois pas maintenant personne qui, oyant parler de Neron, ne tremble mesme au surnom de ce

(a) *Les décuries du petit peuple, nourri aux dépens du trésor public.* — E. J.

vilain monstre, de cette orde et sale beste : on peut bien dire qu'aprez sa mort, aussi vilaine que sa vie, le noble peuple romain (a) en receut tel desplaisir, se souvenant de ses ieux et festins, qu'il feut sur le poinct d'en porter le dueil ; ainsi l'a escript-Corneille Tacite, aucteur bon, et grave des plus, et certes croyable. Ce qu'on ne trouvera pas estrange, si l'on considere ce que ce peuple là mesme avoit faict à la mort de Iules Cesar, qui donna congé aux loix et à la liberté : auquel personnage ils n'y ont (ce me semble) trouvé rien qui valust, que son humanité ; laquelle, quoyqu'on la preschast tant, feut plus dommageable que la plus grande cruauté du plus sauvage tyran qui feut oncques, pource que, à la verité, ce feut cette venimeuse douceur qui, envers le peuple romain, sucra la servitude : mais aprez sa mort, ce peuple là, qui avoit encores à la bouche ses banquetts, en l'esprit la souvenance de ses prodigalitez, pour luy faire ses honneurs et le mettre en cendres (b), amonceloit, à l'envy, les bancs de la place, et puis (c) esleva

(a) *Plebs sordida, et circo ac theatris sueta, simul deterrimi servorum, aut qui, adsis bonis, per dedecus Neronis alebantur, masti.* TACIT. *Hist.* l. 1, ab initio.

(b) СУЕТОНИЙ, dans la *Vie de Jules-César*, §. 84.

(c) *Postea solidam columnam prope viginti pedum lapidis numidici in foro statuit, scripsitque, Parenti patriæ.* Id. *ibid.* §. 85.

une colonne, comme au Pere du peuple (ainsi portoit le chapiteau), et luy fait plus d'honneur, tout mort qu'il estoit, qu'il n'en debvoit faire à homme du monde, si ce n'estoit, possible, à ceulx qui l'avoient tué. Ils n'oublierent pas cela aussi les empereurs romains, de prendre communement le tiltre de tribun du peuple, tant pource que cet office estoit tenu pour saint et sacré, que aussi qu'il estoit estably pour la defense et protection du peuple, et sous la faveur de l'estat. Par ce moyen, ils s'asseuroient, que ce peuple se fieroit plus d'eulx ; comme s'il debvoit encourir (a) le nom, et non pas sentir les effects.

Au contraire auiourd'huy ne font pas beaucoup mieulx ceulx qui ne font mal aucun, mesme de consequence, qu'ils ne facent passer, devant, quelque ioly propos du bien commun et soulagement publicque. Car vous sçavez bien, ô Longa, le formulaire, du quel en quelques endroits ils pourroient user assez finement : mais en la pluspart, certes, il n'y peult avoir assez de finesse, là où il y a tant d'impudence. Les roys d'Assyrie, et encores aprez eulx, ceulx de Mede, ne se presentoient en public que le plus tard qu'ils pouvoient, pour mettre en

(a) *Comme si le peuple devait n'en vouloir conserver que le nom, et non pas en sentir les effects.* — E. J.

doute ce populas s'ils estoient en quelque chose plus qu'hommes, et laisser en cette resverie les gents qui font volontiers les imaginatifs aux choses de quoy ils ne peuvent iuger de veue. Ainsi tant de nations, qui feurent assez long temps sous cet empire assyrien, avecques ce mystere s'accoustumerent à servir, et servoient plus volontiers, pour ne sçavoir quel maistre ils avoient, ny à grand' peine s'ils en avoient; et craignoient tous, à credit, un, que personne n'avoit veu. Les premiers roys d'Égypte ne se montroient gueres, qu'ils ne portassent tantost une branche, tantost du feu sur la teste, et se masquoient ainsin, et faisoient les basteleurs; et, en ce faisant, par l'estrangeté de la chose ils donnoient à leurs subiects quelque reverence et admiration : où, aux gents qui n'eussent esté ou trop sots ou trop asservis, ils n'eussent apresté (ce m'est advis) sinon passetemps et rissee. C'est pitié d'ouïr parler de combien de choses les tyrans du temps passé faisoient leur prouffit pour fonder leur tyrannie; de combien de petits moyens ils se servoient grandement, ayant trouvé ce populas fait à leur poste (a); au quel ils ne sçavoient tendre filet, qu'il ne s'y veinst prendre; du quel ils ont eu tousiours si bon marché de tromper, qu'ils ne l'assuiet-

(a) *A leur gré.* — B. J.

tissoient. jamais tant, que lorsqu'ils s'en moquoient le plus.

Que diray ie d'une aultre belle bourde (a), que les peuples anciens prinrent pour argent comptant? ils creurent fermement (b), que le gros doigt d'un pied de Pyrrhus, roy des Epirotés, faisoit miracles, et guarissoit les malades de la rate : ils enrichirent encores mieulx le conte, que ce doigt, aprez qu'on eut bruslé tout le corps mort, s'estoit trouvé entre les cendres, s'estant sauvé, maugré le feu. Tousiours ainsi le peuple (c) s'est fait luy mesme les mensonges, pour, puis aprez, les croire. Prou de gens l'ont ainsin escript, mais de façon, qu'il est bel à veoir qu'ils ont amassé cela des bruits des villes et du vilain parler du populaire. Vespasian, revenant d'Assyrie, et passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'empire, fait merveilles (d) : il redressoit les boyteux, il rendoit clairvoyants les aveugles, et tout plein d'autres belles choses aux quelles qui ne pouvoit veoir la faulte qu'il y avoit, il

(a) *Sornette, fable, tromperie.* — E. J.

(b) Tout ce qu'on dit ici de Pyrrhus est rapporté dans sa vie par Plutarque, de la traduction d'Amyot.

(c) *Le peuple sot fait,* etc. — Cette leçon est une correction manuscrite qu'on trouve, avec plusieurs autres, à la marge de l'exemplaire de la Bibliothèque royale. — N.

(d) *Σύτρον*, dans la *Vie de Vespasian*, §. 7.

estoit (à mon advis) plus aveugle que ceulx qu'il guarissoit. Les tyrans mesmes trouvoient fort estrange, que les hommes peussent endurer un homme leur faisant mal : ils vouloient fort se mettre la religion devant, pour garde corps, et, s'il estoit possible, empruntoient quelque eschantillon de divinité, pour le sobstien de leur meschante vie. Doncques Salmonee, si l'on croid à la sibylle de Virgile et son enfer, pour s'estre ainsi mocqué des gents, et avoir voulu faire du Iupiter, en rend maintenant compte, où elle le veid en l'arriere enfer,

Souffrant cruels torments, pour vouloir imiter
Les tonnerres du ciel, et feux de Iupiter.

Deus quatre coursiers il s'en alloit, branslant
' (Haut monté) dans son poing un grand flambeau
bruslant,

Par les peuples gregeois (a) et dans le plein marché,
En faisant sa bravad' : mais il entreprenoit
Sur l'honneur qui, sans plus, aux dieux appartenoit.
L'insensé, qui l'orage et fouldre inimitable
Contrefaisoit (d'airain, et d'un cours effroyable
De chevaux cornepieds) du Pere tout puissant :
Le quel, bientost aprez, ce grand mal punissant,
Lancea, non un flambeau, non pas une lumiere
D'une torche de cire, avecques sa fumiere,

(a) Grecs. — E. J.

Mais par le rude coup d'une horrible tempeste,
Il le porta çà bas, les pieds par dessus teste. (a)

Si celuy qui ne faisoit que le sot est à cette heure si bien traicté là bas, ie crois que ceulx qui ont abusé de la religion, pour estre meschants, s'y trouveront encores à meilleures enseignes.

Les nostres semerent en France ie ne sçais quoy de tel, des crapauds, des fleurs de liz, l'ampoule, l'oriflan (b). Ce que de ma part (c),

(a) C'est une traduction fade et grossière de ces beaux vers latins :

Vidi et crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dùm flammæ Jovis et sonitus imitatur Olympi.
Quattuor hic invectus equis, et lampada quassans,
Per Graiùm populos, mediæque per Elidis urbem,
Ibat ovans, divùmque sibi poscebat honorem:
Demens! qui nimbos et non imitabile fulmen
Ære et cornipedum cursu simulârat equorum.
At pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit (non ille faces, nec fumea tædis
Lunina), præcipitemque inmani turbine adegit.

VIRG. *Æneide*. l. 6, v. 585, etc.

(b) *L'oriflamme*. — E. J.

(c) Par tout ce que La Boétie nous dit ici des fleurs de liz, de l'ampoule et de l'oriflan, il est aisé de deviner ce qu'il pense véritablement des choses merveilleuses qu'on en conte; et le bon Pasquier n'en jugeait point autrement que La Boétie. « Il y a en chaque république (nous dit-il dans ses *Recherches de la France*, l. 8, c. 21) plusieurs histoires que l'on « tire d'une longue ancienneté, sans que le plus du temps l'on « en puisse sonder la vraie origine; et toutesfois on les tient

comment qu'il en soit, ie ne veulx pas encores mescroire, puis que nous et nos ancestres n'avons eu aulcune occasion de l'avoir mescreu, ayants tousiours des roys si bons en la paix, si vaillants en la guerre, que, encores qu'ils naissent roys, si semble il qu'ils ont esté non pas faicts comme les aultres par la nature, mais choisis par le Dieu tout puissant, devant que naistre, pour le gouvernement et la garde de ce royaume. Encores quand cela n'y seroit pas, si ne vouldrois ie pas entrer en lice pour debattre la verité de nos histoires, ny l'esplucher si privement, pour ne

« non seulement pour véritables, mais pour grandement aut
 « torisées et sacrosainctes. De telle marque en trouvons nous
 « plusieurs, tant en Grèce qu'en la ville de Rome; et de cette
 « même façon avons nous presque tiré, entre nous, l'ancienne
 « opinion que nous eumes de l'Auriflamme, l'invention de nos
 « Fleurs de Lys, que nous attribuons à la Divinité, et plu-
 « sieurs autres belles choses, les quelles bien qu'elles ne soient
 « aydées d'auteurs anciens, si est ce qu'il est bien seant à tout
 « bon citoyen de les croire pour la majesté de l'Empire.» Tout
 cela, réduit à sa juste valeur, signifie que c'est par complai-
 sance qu'il faut croire ces sortes de choses, *ch'il crederle à cor-
 tesia*. Dans un autre endroit du même ouvrage (*l. 2, c. 17*)
 Pasquier remarque qu'il y a eu des rois de France qui ont eu
 pour armoiries trois crapauds; mais que « Clovis, pour rendre
 « son royaume plus miraculeux, se fit apporter par un her-
 « mite, comme par advertissement du ciel, les fleurs de lys,
 « les quelles se sont continuées jusques à nous.» Ce dernier
 passage n'a pas besoin de commentaire: l'auteur y déclare
 fort nettement, et sans détour, à qui l'on doit attribuer l'in-
 vention des fleurs de lys. — C.

tollir (a) ce bel estat, où se pourra fort escrimer nostre poësie françoise, maintenant non pas accoustree, mais, comme il semble, faicte toute à neuf, par nostre Ronsard, nostre Baïf, nostre du Bellay, qui en cela avancent bien tant nostre langue, que i'ose esperer que bientost les Grecs ny les Latins n'auront gueres, pour ce regard, devant nous, sinon possible que le droict d'aisnesse. Et certes ie ferois grand tort à nostre rythme (car i'use volontiers de ce mot, et il ne me desplaist) pource qu'encores que plusieurs l'eussent rendue mechanique, toutesfois ie vois assez de gents qui sont à mesme pour la r'anoblir, et luy rendre son premier honneur : mais ie luy ferois, dis ie, grand tort de luy oster maintenant ces beaux contes du roy Clovis, aux quels desia ie vois, ce me semble, combien plaisamment, combien à son ayse, s'y esgayera la veine de nostre Ronsard, en sa Franciade. I'entends sa portee, ie cognois l'esprit aigu, ie sçais la grace de l'homme : il fera ses besongnes de l'oriflan, aussi bien que les Romains de leurs anciles (b) et des boucliers, du ciel en bas iectez, ce dict Virgile : il mesnagera nostre ampoule aussi bien que les Atheniens leur panier d'Erisichthone : il se par-

(a) *Enlever, ternir.* — E. J.

(b) *Et lapsa ancilis cælo.*

VIRG. *Æneid.* l. 8, v. 664.

lera de nos armes encores dans la tour de Minerve. Certes ie serois outrageux de vouloir desmentir nos livres, et de courir ainsi sur les terres de nos poëtes. Mais pour revenir, d'où ie ne sçais comment i'avois destourné le fil de mon propos, a il iamais esté que les tyrans, pour s'asseurer, n'ayent tousiours tasché d'accoustumer le peuple envers eulx, non pas seulement à l'obeissance et servitude, mais encores à devotion. Doncques ce que i'ay dict iusques icy, qui apprend les gents à servir volontiers, ne sert guerres aux tyrans que pour le menu et grossier populaire.

Mais maintenant ie viens, à mon advis, à un poinct, le quel est le secret et le resourd (a) de la domination, le soubstien et fondement de la tyrannie : Qui pense que les hallebardes des gardes, l'assiette du guet, garde les tyrans, à mon iugement se trompe fort : ils s'en aydent, comme ie crois, plus pour la formalité et espoventail, que pour fiance qu'ils y ayent. Les archers gardent d'entrer dans les palais les malhabiles qui n'ont nul moyen, non pas les bien armez qui peuvent faire quelque entreprise. Certes, des empereurs romains il est aysé à compter qu'il n'y en a pas eu tant qui ayent eschappé quelque dangier par le secours de leurs archers,

(a) *Le ressort.* — C.

comme de ceulx là qui ont esté tuez par leurs gardes. Ce ne sont pas les bandes de gents à cheval, ce ne sont pas les compagnies de gents à pied, ce ne sont pas les armes, qui deffendent le tyran; mais, on ne le croira pas du premier coup, toutesfois il est vray, ce sont tousiours quatre ou cinq qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq qui luy tiennent le país tout en servage. Tousiours il a esté que cinq ou six ont eu l'oreille du tyran, et s'y sont approchez d'eulx mesmes, ou bien ont esté appellez par luy, pour estre les complices de ses cruautez, les compagnons de ses plaisirs, maquereaux de ses voluptez, et communs au bien de ses pilleries. Ces six addressent si bien leur chef, qu'il fault, pour la société, qu'il soit meschant, non pas seulement de ses meschancetez, mais encores des leurs. Ces six ont six cents, qui proufitent sous eulx, et font de leurs six cents ce que les six font au tyran. Ces six cents tiennent sous eulx six mille, qu'ils ont eslevez en estat, aux quels ils ont faict donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniemment des deniers, à fin qu'ils tiennent la main à leur avarice et cruauté; et qu'ils l'executent quand il sera temps, et facent tant de mal d'ailleurs, que ils ne puissent durer que sous leur ombre, ny s'exempter, que par leur moyen, des loix et de la peine. Grande est la suite qui vient aprez de cela. Et qui voudra

s'amuser à devuider ce filet, il verra que, non pas les six mille, mais les cent mille, les millions, par cette chorde, se tiennent au tyran, s'aydant d'icelle; comme, en Homere, Iupiter qui se vante, s'il tire la chaisne, d'amener vers soy tous les dieux. Delà venoit la creue du senat soubz Iule, l'establissement de nouveaux estats, eslection d'offices; non pas certes, à bien prendre, reformation de la iustice, mais nouveaux soubstiens de la tyrannie. En somme, l'on en vient là, par les faveurs, par les gaings ou regaings (a) que l'on a avecques les tyrans, qu'il se treuve quasi autant de gents aux quels la tyrannie semble estre proufitable, comme de ceulx à qui la liberté seroit agreable. Tout ainsi que les medecins disent qu'à nostre corps, s'il y a quelque chose de gasté, deslors qu'en aultre endroict il s'y bouge rien (b), il se vient aussi tost rendre vers cette partie vereuse: pareillement, deslors qu'un roy s'est declaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, ie ne dis pas un tas de larroneaux et d'essaurrez (c), qui ne peuvent gueres faire mal ny bien

(a) *Les gains ou parts de gains.* — E. J.

(b) *Il s'y fait quelque fermentation, quelque tumeur.* — De bouge, qui, selon Nicot, signifie ce qui est comme renflé, et sortant en tumeur, est venu bouger dans le sens qu'on l'explique ici. — C.

(c) *De saquins, de gens perdus de réputation, qui ont été*

en une republicque , mais ceulx qui sont taxez d'une ardente ambition , et d'une notable avarice , s'amassent autour de luy , et le soubstienent , pour avoir part au butin , et estre , sous le grand tyran , tyranneaux eulx mesmes. Ainsi font les grands voleurs et les fameux coursaires : les uns descouvrent le païs , les aultres chevaient (a) les voyageurs ; les uns sont en embusche , les aultres au guet ; les uns massacrent , les aultres despouillent ; et encores qu'il y ayt entre eulx des preeminences , et que les uns ne soyent que valets , et les aultres les chefs de l'assemblee , si n'en y a il à la fin pas un qui ne se sente du principal butin , au moins de la recherche. On dict bien que les pirates ciliciens ne s'assemblerent pas seulement en si grand nombre , qu'il fallust envoyer contre eulx Pompee le grand ; mais encores tirerent à leur alliance plusieurs belles villes et grandes citez , aux havres des quelles ils se mettoient en grande seureté , revenant des courses ; et pour recompense leur bailloient quelque proufit du recelement de leurs pilleries.

Ainsi le tyran asservit les subiects , les uns par

condamnés à avoir les oreilles coupées. — Essaurilloz ou essurreilles , rei auribus diminuti. — C.

(a) *Poursuivent les voyageurs pour les détrousser : chevaler un homme , comme on chevale les perdrix , captare. Nicot. — C.*

le moyen des aultres, et est gardé par ceulx des quels, s'ils valoient rien, il se debvroit garder; mais, comme on dict, pour fendre le bois il se faict des coings du bois mesme : voylà ses archers, voylà ses gardes, voylà ses hallebardiers. Il n'est pas qu'eulx mesmes ne souffrent quelquesfois de luy; mais ces perdus, ces abandonnez de Dieu et des hommes, sont contents d'endurer du mal, pour en faire, non pas à celuy qui leur en faict, mais à ceulx qui en endurent comme eulx, et qui n'en peuvent mais. Et toutesfois, voyant ces gents là, qui naquettent (a) le tyran, pour faire leurs besongnes de sa tyrannie et de la servitude du peuple, il me prend souvent esbahissement de leur meschanceté, et quelquesfois quelque pitié de leur grande sottise. Car, à dire vray, qu'est ce aultre chose de s'approcher du tyran, sinon que de se tirer plus arriere de leur liberté, et (par maniere de dire) serrer à deux mains et embrasser la servitude? Qu'ils mettent un petit à part leur ambition, que ils se deschargent un peu de leur avarice; et puis, qu'ils se regardent eulx mesmes, qu'ils se recognoissent : et ils verront clairement, que

(a) *Flattent le tyran, lui font servilement la cour.* Du temps de Nicot, on appelait *naquet* le garçon qui, dans le jeu de paume, sert les joueurs : et c'est de ce mot, qui n'est plus en usage, qu'a été formé *naqueter*, ou *nacqueter*, qu'on a conservé dans le *Dictionnaire de l'Académie française*. — C.

les villageois, les païsans, les quels, tant qu'ils peuvent, ils foullent aux pieds, et en font pis que des forceats ou esclaves; ils verront, dis ie, que ceulx là, ainsi mal menez, sont toutesfois, au prix d'eulx, fortunez et aulcunement (a) libres. Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soyent asservis, en sont quites, en faisant ce qu'on leur dict : mais le tyran veoid les aultres qui sont prez de luy, coquinants et mendiants sa faveur; il ne fault pas seulement qu'ils facent ce qu'il dict, mais qu'ils pensent ce qu'il veult, et souvent, pour luy satisfaire, qu'ils previennent encores ses pensees. Ce n'est pas tout à eulx de luy obeïr, ils fault encores luy complaire; ils fault qu'ils se rompent, qu'ils se tormentent, qu'ils se tuent à travailler en ses affaires, et puis, qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despouillent leur naturel; il fault qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes, à ses yeulx; qu'ils n'ayent ny yeulx, ny pieds, ny mains, que tout ne soit au guet, pour espier ses volontez, et pour descouvrir ses pensees. Cela est ce vivre heureusement? cela s'appelle il vivre? est il au monde rien si insupportable que cela, ie ne dis pas à un homme bien nay, mais seulement à un

(a) *Et en quelque sorte libres.* — E. J.

qui ayt le sens commun, ou, sans plus, la face d'un homme? Quelle condition est plus miserable, que de vivre ainsi, qu'on n'ayt rien à soy, tenant d'aultruy son ayse, sa liberté, son corps et sa vie!

Mais ils veulent servir, pour gagner des biens: comme s'ils pouvoient rien gagner qui feust à eulx, puis que ils ne peuvent pas dire d'eulx, qu'ils soyent à eulx mesmes; et, comme si aucun pouvoit rien avoir de propre sous un tyran, ils veulent faire que les biens soyent à eulx, et ne se souviennent pas que ce sont eulx qui luy donnent la force pour oster tout à tous, et ne laisser rien qu'on puisse dire estre à personne: ils voient que rien ne rend les hommes subiects à sa cruauté, que les biens; qu'il n'y a aucun crime envers luy digne de mort, que le de quoy; qu'il n'aime que les richesses; ne desfaict que les riches qui se viennent presenter, comme devant le boucher, pour s'y offrir ainsi pleins et refaits, et luy en faire envie. Ces favoris ne se doibvent pas tant souvenir de ceulx qui ont gagné autour des tyrans beaucoup de biens, comme de ceulx qui ayants quelque temps amassé, puis aprez y ont perdu et les biens et la vie: il ne leur doibt pas venir en l'esprit combien d'autres y ont gagné de richesses, mais combien peu ceulx là les ont gardees. Qu'on descouvre toutes les anciennes histoires; qu'on regarde toutes celles

de nostre souvenance, et on verra, tout à plein, combien est grand le nombre de ceulx qui ayants gagné par mauvais moyens l'aureille des princes, et ayants ou employé leur mauvaistié ou abusé de leur simplesse, à la fin par ceulx là mesmes ont esté aneantis, et autant que ils avoient trouvé de facilité pour les eslever, autant puis aprez y ont ils trouvé d'inconstance pour les y conserver. Certainement en si grand nombre de gents qui ont esté iamais prez des mauvais roys, il en est peu, ou comme point, qui n'ayent essayé quelquesfois en eulx mesmes la cruauté du tyran qu'ils avoient devant attisee contre les aultres : le plus souvent, s'estants enrichis, sous ombre de sa faveur, des despouilles d'anlruy, ils ont eulx mesmes enrichi les aultres de leur despouille.

Les gents de bien mesme, si quelquesfois il s'en treuve quelqu'un aimé du tyran, tant soient ils avant en sa grace, tant reluisse en eulx la vertu et integrité qui, voire aux plus meschants, donne quelque reverence de soy quand on le veoid de prez, mais ces gents de bien mesme ne sauroient durer, et fault qu'ils se sentent du mal commun, et qu'à leurs despens ils esprouvent la tyrannie. Un Seneque, un Burré (a), un Trazee, cette terne (b) de gents de bien, desquels mesme les

(a) *Un Burrhus, un Thraséas.* — C.

(b) *Ce trio*, pourrait-on dire aujourd'hui, s'il était permis

deux leur mauvaise fortune les approcha d'un tyran, et leur mit en main le maniement de ses affaires; tous deux estiment de luy, et cheris, et encores l'un l'avoit nourri, et avoit pour gages de son amitié, la nourriture de son enfance : mais ces trois là sont suffisants tesmoins, par leur cruelle mort, combien il y a peu de fiance en la faveur des mauvais maistres. Et, à la verité, quelle amitié peult on esperer en celuy qui a bien le cœur si dur, de haïr son royaume qui ne faict que luy obeïr, et le quel (a), pour ne se sçavoir pas encores aimer, s'appauvrit luy mesme, et destruit son empire ?

Or, si on veult dire que ceux là (b) pour avoir bien vescu sont tumbés en ces inconvenients,

d'employer le mot de *trio* dans un sens grave et sérieux. C. — Cela n'est pas possible : il faudrait dire, *cette trinité* ou *ce triumvirat de gens de bien*. — E. J.

(a) Car un roi qui connaîtrait ses vrais intérêts, ne saurait s'empêcher de voir que « en appauvrissant ses sujets, il s'appauvrirait aussi certainement lui-même qu'un jardinier qui, après avoir cueilli le fruit de ses arbres, les couperait pour les vendre. » C'est ce qu'Alexandre comprit si bien, qu'il se fit une loi de n'imposer aux peuples qu'il conquit en Asie, que le même tribut qu'ils avoient accoutumé de payer à Darius; sur quoi quelqu'un lui ayant remontré qu'il pouvait tirer de plus gros revenus d'un si grand empire, il répondit, « Qu'il n'aimait pas le jardinier qui coupait jusqu'à la racine des choux, dont il ne devait cueillir que les feuilles. » — C.

(b) Que *Burrhus, Sénèque et Thraséas* ne sont tombés dans ces inconvenients que pour avoir été gens de bien. — C.

qu'on regarde hardiement autour de celuy là mesme (a), et on verra que ceulx qui veinrent en sa grace, et s'y maintinrent par meschancetez, ne feurent pas de plus longue duree. Qui a ouï parler d'amour si abandonnee, d'affection si opiniastre? qui a iamais leu d'homme si obstinement acharné envers femme, que de celuy là envers Poppee? or feut elle aprez (b) empoisonnee par luy mesme. Agrippine sa mere avoit tué son mary Claude pour luy faire place en l'empire; pour l'obliger, elle n'avoit iamais fait difficulté de rien faire ny de souffrir: doncques son fils mesme, son nourrisson, son empereur fait de sa main (c), aprez l'avoir souvent faillie, luy osta la vie: et n'y eut lors personne qui ne dict qu'elle avoit fort bien meritè cette punition, si c'eust esté par les mains de quelque aultre, que de celuy qui la luy avoit baillee. Qui feut onc-

(a) De Néron.

(b) Selon Suétone et Tacite, Néron la tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le temps de sa grossesse. « *Poppæam* (dit « le premier dans la *Vie de Néron*, §. 35) *unicè dilexit. Et « tamen ipsam quoque, ictu calcis, occidit.* » Pour Tacite, il ajoute que c'est plutôt par passion que sur un fondement raisonnable, que quelques écrivains ont publié que Poppée avait été empoisonnée par Néron. « *Poppæa*, dit-il, *mortem obiit, « fortuità mariti iracundiâ, à quo gravida ictu calcis afflicta « est. Neque enim venenum crediderim, quamvis quidam scrip- « tores tradant odio magis quàm ex fide.* » *Annal.* l. 16, ab initio. — C.

(c) Voyez Suétone, dans la *Vie de Néron*, §. 34.

ques plus aysé à manier, plus simple, pour le dire mieulx, plus vray niaiz, que Claude l'empereur ? qui feut oncques plus coëffé de femme, que luy de Messaline ? Il la meit enfin entre les mains du bourreau. La simplesse demeure tousiours aux tyrans, s'ils en ont, à ne sçavoir bien faire ; mais ie ne sçais comment à la fin, pour user de cruauté, mesme envers ceulx qui leur sont prez, si peu qu'ils ayent d'esprit, cela mesme s'esveille. Assez commun est le beau mot de cettuy là (a), qui voyant la gorge descouverte de sa femme, qu'il aimoit le plus, et sans laquelle il sembloit qu'il n'eust sceu vivre, il la caressa de cette belle parole, « Ce beau col sera tantost coupé, si ie le commande. » Voylà pour quoy la pluspart des tyrans anciens estoient communement tuez par leurs favoris, qui, ayants cogneu la nature de la tyrannie, ne se pouvoient tant asseurer de la volonté du tyran, comme ils se desfioient de sa puissance. Ainsi feut tué Domitian (b), par Estienne ; Commode, par une de ses amies mesme (c) ; Antonin (d), par Macrin ; et de mesme quasy tous les aultres.

(a) De *Caligula*, lequel, dit Suétone dans sa vie, §. 33, « *Quoties uxoris vel amiculæ collum oscularetur, addebat : Tam bona cervix, simul ac jussero, demetur.* »

(b) SUÉTONE, dans la *Vie de Domitien*, §. 17.

(c) Qui se nommait *Marcia*. HÉRODIEN, l. 1.

(d) *Antonin Caracalla*, qu'un centurion, nommé *Martial*,

C'est cela, que certainement le tyran n'est jamais aimé, ny n'aime. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose sainte, elle ne se met jamais qu'entre gents de bien, ne se prend que par une mutuelle estime; elle s'entretient, non tant par un bienfaict, que par la bonne vie. Ce qui rend un ami assure de l'autre, c'est la cognoissance qu'il a de son integrité : les respondants qu'il en a, c'est son bon naturel, la foy, et la constance. Il n'y peult avoir d'amitié, là où est la cruauté, là où est la desloyauté, là où est l'iniustice. Entre les meschants quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas compagnie; ils ne s'entretiennent pas, mais ils s'entrecraignent; ils ne sont pas amis, mais ils sont complices.

Or, quand bien cela n'empescheroit point, encores seroit il mal aysé de trouver en un tyran une amour assuree; parce qu'estant au dessus de tous, et n'ayant point de compaignon, il est desià au de là des bornes de l'amitié qui a son gibbier en l'equité, qui ne veult jamais clocher, ains est tousiours eguale. Voylà pourquoy il y a

tua d'un coup de poignard, à l'instigation de Macrin, comme on peut voir dans HÉRODIEN, l. 4, vers la fin. Le premier imprimeur de ce discours a mis ici *Marin* au lieu de *Macrin* : faute évidente. Étienne de La Boétie ne pouvait pas se tromper au nom de Macrin, trop connu dans l'histoire, puisqu'il fut élu empereur à la place de Caracalla. — C.

bien (ce dict on) entre les voleurs quelque foy au partage du butin, pource qu'ils sont pairs et compaignons, et que s'ils ne s'entr'aident, au moins ils s'entrecraignent, et ne veulent pas, en se desunissant, rendre la force moindre : mais du tyran; ceux qui sont les favoris ne peuvent jamais avoir aucune assurance, de tant qu'il a appris d'eulx mesmes qu'il peut tout, et qu'il n'y a ny droict ny devoir aucun qui l'oblige; faisant son estat de compter sa volonté pour raison, et n'avoir compaignon aucun, mais d'estre de tout maistre. Doncques n'est ce pas grand' pitié, que voyant tant d'exemples apparens, voyant le dangier si present, personne ne se veuille faire sage aux despens d'aultruy? et que, de tant de gents qui s'approchent si volontiers des tyrans, il n'y en ayt pas un qui ayt l'advise-ment et la hardiesse de leur dire ce que dict (comme porte le conte) le renard au lion qui faisoit le malade : « Je t'irois veoir de bon cœur en ta taniere : mais ie veois assez de traces de bestes qui vont en avant vers toy, mais en arriere qui reviennent, ie n'en veois pas une? »

Ces miserables veoient reluire les thresors du tyran, et regardent tous estonnez les rayons de sa braverie (a); et, alleichez de cette clarté, ils s'approchent, et ne voient pas qu'ils se mettent

(a) *De sa magnificence.* — E. J.

dans la flamme qui ne peut faillir à les consumer : ainsi le satyre indiscret (comme disent les fables), voyant esclairer le feu trouvé par le sage Promethee, le trouva si beau, qu'il l'alla baiser, et se brusler (a) : ainsi le papillon, qui, esperant iouir de quelque plaisir, se met dans le feu pource qu'il reluit, il esprouve l'aultre vertu, cela qui brusle, ce dict le poëte toscan. Mais encores, mettons que ces mignons eschappent les mains de celuy qu'ils servent ; ils ne se saulent iamais du roy qui vient aprez : s'il est bon, il fault rendre compte, et recognoistre au moins lors la raison : s'il est mauvais, et pareil à leur maistre, il ne sera pas qu'il n'ait aussi bien ses favoris, lesquels communement ne sont pas contents d'avoir à leur tour la place des aultres, s'ils n'ont encores le plus souvent et les biens et la vie. Se peut il doncques faire qu'il se trouve aulcun, qui, en si grand peril, avecques si peu d'assurance, veuille prendre cette malheureuse place, de servir en si grand' peine un si dange-reux maistre ? Quelle peine, quel martyre est ce ! vray Dieu ! estre nuict et iour aprez pour

(a) Ceci est pris d'un traité de Plutarque, intitulé, *Comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis*, c. 2, de la traduction d'Amyot, dont voici les propres paroles : « Le satyre « voulut baiser et embrasser le feu, la premiere fois qu'il le « veid ; mais Prometheus luy cria : *Bouquin, tu pleureras la « barbe de ton menton ; car il brusle quand on y touche.* » — C.

songer pour plaire à un , et neantmoins se craindre de luy, plus que d'homme du monde; avoir tousiours l'œil au guet, l'aureille aux escoutes, pour expier (a) d'où viendra le coup, pour découvrir les embusches, pour sentir (b) la mine de ses compaignons, pour adviser qui le trahit, rire à chascun, se craindre de tous, n'avoir aucun ny ennemy ouvert, ny amy asseuré; ayant tousiours le visage riant et le cœur transy, ne pouvoir estre ioyeux, et n'oser estre triste!

Mais c'est plaisir de considerer, Qu'est ce qui leur revient de ce grand torment, et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de cette miserable vie. Volontiers le peuple, du mal qu'il souffre, n'en accuse pas le tyran, mais ceulx qui le gouvernement : ceulx là, les peuples, les nations, tout le monde, à l'envy, iusques aux paisans, iusques aux laboureurs, ils sçavent leurs noms, ils deschiffrent leurs vices, ils amassent sur eulx mille outrages, mille vilenies, mille maudissons; toutes leurs oraisons, tous leurs vœux sont contre ceulx là; tous les malheurs, toutes les pestes, toutes les famines, ils les leur reprochent; et si quelquesfois ils leur font par apparence quelque honneur, lors mesme ils les maugreent en leur

(a) *Expier* est certainement une faute : il faut lire *espier*, c'est-à-dire, *épier*. — E. J.

(b) *Pour éventer la mine*. — E. J.

cœur, et les ont en horreur plus estrange que les bestes sauvages. Voylà la gloire, voylà l'honneur qu'ils receoivent de leur service envers les gents, desquels quand chascun auroit une piece de leurs corps, ils ne seroient pas encores (ce semble) satisfaits, ny à demy saoulez de leur peine; mais certes, encores aprez qu'ils sont morts, ceulx qui viennent aprez ne sont iamais si paresseux, que le nom de ces mangepeuples (a) ne soit noircy de l'encre de mille plumes, et leur reputation deschiree dans mille livres, et les os mesmes, par maniere de dire, traisnez par la posterité, les punissant, encores aprez la mort, de leur meschante vie.

APPRENNONS doncques quelquesfois, apprenons à bien faire : levons les yeulx vers le ciel, ou bien pour nostre honneur, ou pour l'amour de la mesme vertu, à Dieu tout puissant, as-

(a) C'est le titre qu'on donne à un roi dans Homère (*Δημοβόρος βασιλεύς. Iliad. A, v. 341*), et dont La Boétie régale très-justement ces premiers ministres, ces intendants ou surintendants des finances, qui, par les impositions excessives et injustes dont ils accablent le peuple, gâtant et dépeuplant les pays dont on leur a abandonné le soin, font bientôt d'un puissant royaume où florissaient les arts, l'agriculture et le commerce, un désert affreux où règnent la barbarie et la pauvreté, jettent le prince dans l'indigence, le rendent odieux à ce qui lui reste de sujets et méprisable à ses voisins. — C.

seuré tesmoing de nos faicts, et iuste iuge de nos faultes. De ma part, ie pense bien, et ne suis pas trompé, puis qu'il n'est rien si contraire à Dieu, tout liberal et debonnaire, que la tyrannie, qu'il reserve bien là bas à part pour les tyrans et leurs complices quelque peine particuliere.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE HUITIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE XIII. De l'expérience. Page 1

LETRES DE MICHEL DE MONTAIGNE.

I.	A Monsieur de Lansac.	123
II.	A Monsieur de Mesmes.	126
III.	A Mademoiselle de Montaigne, ma femme.	129
IV.	A Monseigneur de l'Hospital.	131
V.	A Monseigneur de Montaigne, mon pere.	136
VI.	A Mademoiselle Paumier.	161
VII.	A Monseigneur de Montaigne.	162
VIII.	Advertissement au lecteur.	164
IX.	A Monsieur de Foix.	166
	De la Servitude volontaire, ou le Contr'un, Discours d'Estienne de La Boëtie.	173

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUS

DANS LES ESSAIS DE MONTAIGNE.

Les chiffres romains indiquent le volume, et ceux arabes désignent les pages.

A.

ABSENCE. Ranime l'amitié des personnes mariées, VII, 129.

Abus. Fondement de tous les abus du monde, VII, 246.

ABYDÉENS. Leur obstination à périr jusqu'à un seul, III, 128.

Académiciens. Leur sentiment moins aisé à défendre que celui des Pyrrhoniens, IV, 282 *et suiv.*

Accidents funestes. Supportés sans peine par certaines personnes, II, 267. Accidents pires à souffrir que la mort, III, 104. Fermeté des gens du commun contre les accidents les plus fâcheux de la vie, plus instructive que les discours des philosophes, VII, 170.

Accointances domestiques. Ce qu'il y faut rechercher, II, 103.

ACHAÏENS. Détestaient toute sorte de tromperies dans les guerres, I, 100-101.

Action. Son utilité ne la rend pas honorable, VI, 98.

ÆLIUS VERUS. Ce qu'il répondit à sa femme, qui lui reprochait d'entretenir des maîtresses, II, 133.

ÆMILIUS LÉPIDUS. Sa mort, I, 179.

ÆMILIUS RÉGILLUS (L). Ne peut empêcher ses soldats de saccager une ville qui s'était rendue à lui par composition, I, 105 *et suiv.*

ÆSCHYLE. Sa mort, I, 178.

Age. Quel est l'âge où l'homme est capable des plus grandes actions, III, 65. Et celui où son corps et son esprit vont en diminuant, *ibid.*

AGÉSILAS. Ce qu'il était d'avis d'apprendre aux enfants, I, 301. Comment allait vêtu, II, 186. Par trop d'ardeur, il manque l'occasion de défaire les Bœotiens, 319. Sa réponse aux Thasiens qui l'avaient fait dieu, IV, 209. S'il est vrai qu'il ait été mis à l'amende pour s'être trop fait aimer de ses concitoyens, V, 262. Pourquoi il prenait, en voyageant, son logis dans les églises, VI, 111. Ce qu'il jugeait de l'amour, 299.

AGIS, roi de Sparte. Sa réponse remarquable à un ambassadeur de la ville d'Abdère, IV, 38.

AGRIGENTINS. Elevaient des monuments à l'honneur des bêtes qui leur avaient été chères, III, 286.

ALBE (le duc d'). Cruautés qu'il exerça à Bruxelles, I, 110. Comparé avec le connétable de Montmorency, V, 127.

ALBIGEOIS. Brûlés tout vifs pour ne vouloir pas désavouer leurs opinions, II, 249.

ALBUQUERQUE. Pourquoi, étant en danger de périr, prit un jeune garçon sur ses épaules, II, 207.

ALCIBIADE. Donna un soufflet à quelqu'un qui lui déclara n'avoir pas un Homère, V, 323. Sa vie

est une des plus riches et des plus desirables, au gré de Montaigne, 332. Pourquoi il coupa la queue et les oreilles à un fort beau chien qu'il avait, VI, 172. Ne voulait point de musique à table, VIII, 96.

ALCYONS. Instinct de ces oiseaux; leur adresse à construire leurs nids, IV, 96 *et suiv.*

ALCMÉON. A quelles choses il attribuait la Divinité, IV, 174.

ALEXANDRE-LE-GRAND. Sa cruauté envers Bétis, gouverneur de Gaza, I, 71, et contre la ville de Thèbes, 72. Pourquoi refusa de combattre la nuit, 108. En quel cas son intrépidité parut le plus, 269, 270. Blâmé par son père Philippe de ce qu'il chantait trop bien, II, 232. Comment il se moqua de ses flatteurs, qui voulaient lui faire accroire qu'il était fils de Jupiter, 295. Profondément endormi un peu avant sa dernière bataille contre Darius, 313. De son cheval Bucéphale, 349. Pourquoi ne doit être jugé ni à table ni au jeu, III, 14. Digne récompense qu'il donne à l'extrême adresse d'un art inutile, 31. Quelle odeur s'exhalait de son corps, 38. Sa valeur n'était point parfaite et universelle, 78. Il avait un mérite supérieur, et était préférable à César même, V, 325 *et suiv.* En quoi il est bien inférieur à Socrate, VI, 112. Comment son père le reprit de sa libéralité, 329.

ALEXANDRE, tyran de Phères. Pourquoi ne voulait pas assister à la représentation des pièces tragiques, V, 191.

ALEXANDRE VI, pape. Comment il fut empoisonné avec son fils le duc de Valentinois, II, 174.

ALEXIA (*Alise*). Deux événements extraordinaires concernant le siège de cette ville entrepris par César, V, 295.

ALLEMANDS. Quoique ivres, sont malaisés à vaincre, III, 87. Boivent également de tout vin avec plaisir, 90.

ALPHONSE, roi. En quoi trouvait les ânes plus heureux que les rois, II, 302. Fondateur de l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Echarpe en Espagne; règles qu'il leur donna, 357.

ALVIANE (Barthélemy d') général vénitien. Pourquoi son corps fut rapporté à Venise à travers les terres des ennemis, I, 85.

AMASIS, roi d'Égypte. Épouse une belle Grecque, mais sans en pouvoir jouir pendant quelque temps, I, 211.

AMAZONES. Leur contume à l'égard des enfants mâles, VII, 254.

Ambassadeurs. Surpris dans un mensonge par François I^{er}, I, 122 *et suiv.* Autre ambassadeur surpris en faute par Henri VIII, roi d'Angleterre, 124. Si les ambassadeurs d'un prince lui doivent rien cacher de ses affaires, 155.

Ambition. Plus difficile à dompter que l'amour, à en juger par l'exemple de César, V, 270. L'exemple de Ladislas, roi de Naples, semble prouver le contraire, 272. N'est pas un vice de petits compagnons, VII, 229.

Ame. Doit avoir quelque objet vrai ou faux dont elle puisse s'occuper, I, 95. Ne regarde pas les choses d'un même œil et d'un même biais, II, 204. Elle se découvre en tous ses mouvements, III, 13. Donne aux choses telle forme qu'il lui plaît, *ibid.* Ce que la raison nous apprend de sa nature, IV, 237 *et suiv.* Grande diversité d'opinions sur l'endroit du corps où réside notre ame, 240 *et suiv.* Différents sentiments sur l'origine de l'ame, 249 *et*

suiv. L'opinion de la préexistence des ames avant que d'être unies à nos corps, réfutée, 251 *et suiv.* Raisons d'Épicure, pour prouver que l'ame naît, se fortifie et s'affaiblit avec le corps, 254 *et suiv.* L'ame de l'homme le plus sage sujette à devenir l'ame d'un fou, 257. L'immortalité de l'ame faiblement soutenue par les plus hardis dogmatistes, 260. Sur quoi est fondée l'opinion de l'immortalité des ames, 261 *et suiv.* Transmigration d'un corps dans un autre, soutenue par Platon : comment réfutée par Épicure, 268 *et suiv.* Si les facultés et les inclinations de nos ames dépendent de l'air, du climat et du terroir où nous vivons ; quelle est la conclusion qu'on peut tirer de là, 311 *et suiv.* En quoi consiste le véritable prix de l'ame, VI, 113. En quoi paraît sa grandeur, VIII, 107.

AMÉRICAINS. Ce fut leur candeur et leur vertu qui les livra à la perfidie et à la férocité des Espagnols, VI, 338. Magnificence des jardins de leurs rois, 337. Par quels moyens les Américains furent subjugués, 338. Comment ils ont été traités par les Espagnols, 339 *et suiv.* Réponse vigoureuse et sentée que certains peuples d'Amérique firent aux Espagnols, qui les voulaient rendre tributaires, 342. Horrible boucherie que les Espagnols firent en Amérique de leurs prisonniers de guerre, 346. Les richesses des Américains moins considérables qu'on n'avait cru d'abord, et pourquoi, 347.

AMÉRIQUE. Quel compliment certains peuples d'Amérique firent à Fernand Cortez, II, 137. En quel sens les sauvages de l'Amérique sont barbares, 146. Excellence de leur police, 147. Qualité de leur climat, 148. Leurs bâtimens, leurs lits, *ibid.* Leurs repas, leur boisson, leur pain, 149. Comment ils passent le temps, *ibid.* Où ils logent les ames après la

mort, II, 150. Leurs prêtres et prophètes ; en quoi consiste leur morale ; comment traités si leurs prophéties se trouvent fausses, *ibid.* Leurs guerres, leurs armes, leurs combats, 152. Pourquoi ils mangent leurs prisonniers, *ibid.* Leurs guerres nobles et généreuses, 155. Leur modération, leur cordialité, et comment ils usent de la victoire, *ibid.* Quelle est la jalousie de leurs femmes, 161. (Voyez *Sauvages.*)

AMESTRIS, femme de Xerxès. Inhumainement pieuse, IV, 189.

Amitié. Le fruit le plus parfait de la société, II, 86. Quatre espèces de liaisons entre les hommes, auxquelles le nom d'amitié ne convient pas proprement, *ibid. et suiv.* *Amitié contre nature* : fort en usage chez les Grecs : ce qu'en jugeait Montaigne, 91. Idée de l'amitié la plus accomplie, 94. En quoi se résout la vraie amitié, 95. Idée des amitiés communes, 97-98. Dans une amitié parfaite, c'est à celui qui reçoit que celui qui donne est obligé, 99. L'amitié parfaite est indivisible, 100. Les amitiés ordinaires peuvent être partagées entre plusieurs personnes, 101. Amitié unique et principale dénoue toutes autres obligations, *ibid.* Amitié des maris envers leurs femmes, restreinte par la théologie, 129. Le vrai but de l'amitié, VII, 133.

Amour. Comment se guérit au jugement de Cratès, IV, 133. Combien cette passion a d'empire sur l'esprit de l'homme, 298. Si les desirs que l'amour inspire aux hommes sont les plus violents, V, 267. Moyens dont on s'est servi pour les amortir, 268. Ses emportements bannis du mariage, et pourquoi, VI, 206. Tout tend, parmi les hommes, à mettre en jeu cette passion, 221. Ce que c'est que l'amour, 267. Il rend l'homme ridicule et semblable aux

bêtes, *ibid.* Ne doit point être condamné puisqu'il nous est inspiré par la nature, 269. Parler discrètement de l'amour, c'est la rendre plus piquant, 273 *et suiv.* L'amour des Espagnols et des Italiens, plus respectueux et plus timide, n'en est que plus agréable, 275. L'amour doit être conduit par degrés et sans précipitation, *ibid.* Pourquoi, en amour, les hommes ont tort de blâmer la légèreté et l'inconstance des femmes, 285. Pouvoir injuste que des amants favorisés s'attribuent sur leurs maîtresses, 293. Avantages que l'on pourrait retirer de l'amour dans un âge avancé, 303. Quel est l'âge auquel l'amour convient proprement et naturellement, 307.

Amour conjugal. Doit être accompagné de respect, II, 133.

Amours dénaturées. Vrai moyen de les décréditer, I, 244.

AMURAT. Immole six cents jeunes Grecs à l'ame de son père, II, 135.

AMYOT (*Jacques*). Loué de ce que, dans sa traduction de Plutarque, il n'a pas francisé les noms latins, II, 324. Éloge de son style, III, 133.

ANACHARSIS. Quel est, à son avis, le gouvernement le plus heureux, II, 306.

ANACRÉON. Sa mort, I, 178.

ANAXAGORE. Le premier philosophe qui ait reconnu que toutes choses ont été faites et sont gouvernées par un esprit infini, IV, 174.

ANAXARQUE. Mis en pièces par le tyran Nicocréon; sa fermeté dans la douleur, II, 261.

ANAXIMANDRE. Son opinion sur la nature de Dieu, IV, 174. Et sur celle de notre ame, 238.

ANAXIMÈNES. Son opinion sur la nature de Dieu, IV, 174.

ANDROCLUS. Par quelle aventure il échappa à la mort qu'il allait subir, IV, 88 *et suivantes*.

ANDRONICUS, empereur. Défendait très-sévèrement de disputer sur la religion, III, 51.

ANDRON, Argien. Traversait la Libye sans boire, VIII, 43.

ANGLAIS. Vœu fort particulier de quelques gentilshommes anglais : réflexions à ce sujet, V, 183.

Animaux. Voyez *Bêtes*.

ANTIGONE. Comment se moque d'un poète qui l'avait appelé *fils du Soleil*, II, 295. Comment punit les soldats d'Eumènes son ennemi, après qu'ils les lui eurent livrés entre les mains, VI, 86. Comment il se dispensa de rien donner à un philosophe cynique, VII, 257.

ANTIOCHUS. Dépoillé de ses conquêtes par une lettre du sénat romain, V, 179.

ANTISTHÈNES. Sa réponse à ceux qui lui reprochaient sa conversation avec les méchants, II, 208. Sa maxime sur la constance dans le malheur, 212. Quel était, suivant lui, le meilleur apprentissage, III, 270. Sa réponse au prêtre qui, prêt à l'initier aux mystères d'Orphée, l'assurait que ceux qui se vouaient à cette religion, jouiraient d'un bonheur éternel après la mort, IV, 17. Pourquoi il conseillait aux Athéniens d'ordonner que les ânes fussent employés au labourage comme les chevaux, VII, 45.

ANTHISTHÈNES ou ANTISTHÉNIUS, surnommé *Hercule*. Ce qu'il commandait à ses enfants, VII, 23.

APOLLODORE, roi de Cassandre. Torturé par le souvenir de sa propre barbarie, III, 140.

Apparences. Dans la vie, le sage est déterminé par elles, IV, 153. Philosophes qui ont soutenu qu'il se trouvait dans un même sujet des apparen-

ees contraires, 335. On ne peut rien juger définitivement d'une chose par les apparences que nous en donnent les sens, 368.

Approbation publique. Pourquoi doit être recherchée, V, 56.

ARCÉSILAS. Louable de ce qu'il savait bien user de ses richesses, II, 218. Sa réponse à un jeune homme efféminé, qui lui demandait si le sage pouvait être amoureux, VI, 307. Trait de générosité et de délicatesse de ce philosophe, VII, 176.

ARCHIAS, tyran de Thèbes. Périt dans une conspiration, pour avoir différé d'ouvrir une lettre, III, 136.

ARCHILÉONIDE, mère de Brasidas. Pourquoi rejette l'éloge qu'on lui fait de son fils, II, 284.

Architecte. Courte harangue d'un architecte au peuple d'Athènes, II, 58. Du langage des architectes, III, 23.

ARCHYTAS. Sa modération dans la colère, V, 244. Son aversion pour une parfaite solitude, VII, 155.

Aréopage. Pourquoi ce vénérable sénat jugeait de nuit, IV, 289. Pourquoi il remit le jugement d'une cause à cent ans, VII, 247.

ARÉTIN. S'il mérite le nom de *divin*, III, 24.

ARGIPPÉES. Peuple qui vivait en sûreté sans armes offensives, V, 26.

ARIOSTE. A quel âge Montaigne cessa de prendre goût à ses ouvrages, III, 232. Ne peut être comparé à Virgile, 235.

ARISTARQUE. Ce qu'il disait pour se jouer de la présomption de son siècle, VIII, 29.

ARISTIPPE. Sa réponse à celui qui lui disait qu'il devait aimer ses enfants, parce qu'ils étaient sortis

de lui, II, 87. A soulevé contre lui toute la philosophie par ses opinions hardies en faveur de la volupté et de la richesse, III, 270. Ses mœurs louées, *ibid.* Pourquoi ne fait pas difficulté d'accepter une robe pafumée, IV, 326. Pourquoi il souffre que Denis-le-Tyran lui crache au visage, *ibid.* Sa réponse à Diogène, qui lui dit que, s'il savait vivre de choux, il ne ferait pas la cour à des tyrans, *ibid.* Quel fruit il avait tiré de la philosophie, V, 101. Ce qu'il dit à des jeunes gens qui rougissaient de le voir entrer chez une courtisane, VI, 283.

ARISTODÈME, roi des Messéniens. Ce qui le détermine à se tuer, VI, 179.

ARISTON. Comment il définit la rhétorique. III, 19. Son opinion sur la nature de Dieu, IV, 177. A quoi comparait une leçon, VII, 161.

ARISTOTE. Comment conduisit l'instruction d'Alexandre, II, 44. Comment définissait l'amitié parfaite, 98. A quel âge il voulait qu'on se mariât, III, 189. Qualification ridicule qu'il donne à l'homme, IV, 117. S'il est véritablement dogmatiste, 157. N'avait point d'opinion déterminée sur la nature de Dieu, 174. Censuré pour avoir considéré la privation comme un principe, 232. Combien il parut peu sensible à des médisances qu'on lui dit avoir été faites contre lui, V, 195. Sa réponse à celui qui lui demandait pourquoi on se plaisait à voir souvent les belles personnes, VII, 309.

ARMÉNIE. Ses montagnes sont quelquefois toutes couvertes de neige, II, 189.

Armes. Mauvaise coutume de ne les prendre que sur le point d'une extrême nécessité, III, 218. Armes des Français, 220; des Mèdes, *ibid.*; des piétons romains, 222; des Parthes, 223.

Armoiries. Incertaines, II, 327.

ARRAS. Étrange obstination de plusieurs de ses habitants, lorsqu'elle fut prise par Louis XI, II, 244.

ARRIA, femme de *Cécina Pætus*. Se poignarde elle-même pour encourager son mari à éviter par sa mort le supplice qui lui était destiné, V, 307 et suiv. Belles paroles qu'elle dit après s'être donné le coup mortel, gâtées par Martial qui a prétendu les embellir, 310.

ARRIUS. On ne peut rien conclure contre lui de la manière dont il mourut, II, 168.

ARTAXERCES. Comment adoucit la rigueur de quelques lois de Perse, III, 279.

ARTIBIUS, général de l'armée de Perse. Comment son cheval fut cause de sa mort, II, 347.

ASIATIQUES. Pourquoi ils menaient en leurs guerres femmes et concubines parées de leurs plus riches joyaux, II, 336.

ASINIUS POLLIO. Ce qu'il trouvait à reprendre dans les Commentaires de César, III, 250. Sa lacheté de ne vouloir publier la critique d'un ouvrage qu'après que l'auteur de cet ouvrage serait mort, V, 194. Pourquoi il ne voulut rien répliquer à Auguste, qui avait fait des vers contre lui, VII, 12.

Assassin. Résolution de deux assassins de Guillaume 1^{er}, prince d'Orange, V, 229 et suiv.

ASSASSINS, peuple dépendant de la Phénicie. Comment ils croient gagner le paradis, V, 231.

ASSYRIENS. Comment ils domptaient les chevaux dont ils se servaient à la guerre, II, 357.

ASTAPA, Ville d'Espagne. Avec quelle fureur ses habitants se jettent dans un bûcher ardent avec leurs femmes, leurs enfants, et tout ce qu'ils avaient de plus précieux, III, 127.

ATALANTE. Par quel moyen elle fut vaincue à la course, VI, 163.

Ataraxie des Pyrrhoniens. Ce que c'est, IV, 147 et 319.

Athéisme. Rarement établi dans l'esprit de l'homme comme un dogme sérieusement digéré, IV, 21.

ATHÈNES. Comment elle était aimée des étrangers, VI, 215.

ATHÉNIENS. Leur superstition sur la sépulture des morts, cruelle et puérile, I, 92. Comment ils en sont punis, 93. De leur Dieu inconnu, IV, 171. Pourquoi firent couper les pouces aux *Æginètes*, V, 188.

ATHLÈTES. Leur force est plutôt vigueur de nerfs que de cœur, II, 22. Qui se sont privés des plaisirs de l'amour, pour se conserver plus agiles et plus vigoureux. III, 190.

ATLANTIDE, île. Son étendue, II, 139. Ce ne peut être l'Amérique, 141.

ATTICUS (Pomponius). Sa mort volontaire, V, 10.

AUGUSTE. Il veut se venger de Neptune après une tempête, I, 98. Comment il témoigne son affliction pour avoir perdu quelques légions, *ibid.* Conjuraison de Cinna contre ce prince, découverte un peu avant l'exécution, 261. Son discours à Cinna, 263. Sa clémence envers ce conjuré, et avantages qu'il en retira, 264. Son sommeil profond à l'heure d'une bataille, II, 315. Quel âge il fixa pour l'exercice des charges de judicature, III, 64. Son caractère impénétrable aux plus hardis juges, 69. Libéral de dons, était avare de récompenses d'honneur, 168. Épigramme composée par ce prince, IV, 82.

AUGUSTIN (*saint*). Miracles attestés par lui, II, 80. Quel dommage c'eût été que ses écrits eussent été perdus, III, 215-216.

Auteurs. Ne doivent écrire sur chaque sujet que ce qu'ils savent, II, 144. S'ils peuvent prétendre à quelque recommandation par leurs écrits, V, 118.

Autruches. Attelées à un coche, VI, 321.

Avarice. Ce qui la produit, II, 268.

Aveugle. Histoire d'un gentilhomme aveugle-né, IV, 344 *et suiv.* Exemple d'un homme devenu aveugle en dormant, V, 184.

Avocats. Comparés aux prédicateurs, I, 127. Persuadés quelquefois de la bonté d'une cause par leur propre passion, IV, 293. Trouvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble, 328.

B.

BABYLONIENS. Coutume de ce peuple à l'égard de ses malades, VI, 54.

Bains. Les anciens en usaient tous les jours avant le repas, III, 4. Leur utilité, VI, 44. Chaque nation en fait un usage particulier, 46.

Baisers. Comment ont été avilis, VI, 276 *et suiv.*

BAJAZET I^{er}. Fit éventrer un soldat, accusé d'avoir pris de la bouillie à une pauvre femme qui en sustentait ses petits enfants, III, 144.

Barbare. Ce qu'emporte ce mot dans la bouche de chaque peuple, II, 144. Il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, 153.

Bataille. Si, dans une bataille, il faut attendre l'ennemi, ou l'aller attaquer, II, 340.

BATHORY (*Étienne*), *roi de Pologne*. Loué par Montaigne, II, 187.

BAYARD. Sa fermeté sur le point de rendre l'esprit, I, 88. Quel était son vrai nom, II, 329.

Beauté du corps. En quoi elle consiste, IV, 101. Si, sur cet article, les hommes ont quelque avantage sur les bêtes, 103 *et suiv.* De quel prix est la beauté corporelle, V, 80, *et VII*, 309.

BEAUVAIS (*l'évêque de*). Prit, à la bataille de Bouvines, plusieurs des ennemis qu'il donnait à d'autres pour les tuer ou les faire prisonniers, II, 286. Pourquoi il ne se servait que d'une massue dans le combat, *ibid.*

BÉBIUS, juge. Particularité remarquable de l'heure de sa mort, I, 179.

BÉDOINS. L'opinion qu'ils avaient d'une nécessité inévitable et préordonnée les engageait à s'exposer dans les combats sans aucune précaution, V, 227.

BELLAY (*Martin du*). Ses Mémoires historiques: ce qu'en pense Montaigne, III, 253.

BELLAY (*Joachim du*) Excellent poète français au jugement de Montaigne, V, 127.

BESSUS, Pæonien. Comment il découvrit lui-même, sans y penser, le parricide qu'il avait commis, III, 139.

Bêtes. Petites bêtes qui ne vivent qu'un jour, I, 193. Les bêtes sont sujettes à la force de l'imagination, 218. Certains égards qu'on doit avoir pour les bêtes, III, 285. Exemples remarquables de cette espèce de respect, 286. Se communiquent leurs pensées aussi-bien que les hommes, IV, 36 *et suiv.* Habileté qu'on remarque dans leur conduite, 39. Elles ont un langage naturel, 46. Saivent librement leurs inclinations, 49. Leur subtilité dans leur chasse, 55. Elles discernent ce qui peut les soulager dans leurs maladies, 56. Sont capables d'ins-

truction, 58. Ont de l'équité, 75. Leur amitié est plus vive et plus constante que celle des hommes, *ibid.* Il y a des bêtes qui sont bizarres et extravagantes dans leurs amours comme les hommes, 76. Bêtes qui paraissent entachées d'avarice, 79. Autres qui sont fort ménagères, *ibid.* Autres qui ont la passion de la guerre, 80. Société qui s'observe entre les bêtes, 92. Pourquoi Moïse défendit de manger leur sang, IV, 241. Essence de l'amour des bêtes, VI, 150.

BÉTIS, *gouverneur de Gaza*. Fait prisonnier par Alexandre-le-Grand, I, 71. Sa valeur et sa fermeté jusqu'à son dernier soupir, *ibid.*

BIAS. Ce qu'il dit à des gens qui, se trouvant avec lui dans un vaisseau battu de la tempête, imploreraient le secours des dieux, II, 207.

Bibliothèque de Montaigne. Sa situation et sa forme, VI, 154 et suiv.

Bibliothèques ou Librairies. Ce qui les sauva du feu lorsque les Goths ravageaient la Grèce, I, 302.

Bien. Nous le desirons avec d'autant plus d'ardeur que nous avons plus de peine à l'obtenir, V, 18. Le bien et le mal moral se trouvent en nous mêlés ensemble, 154.

Bien-être (le). En quoi il consiste pour l'homme; opinions diverses à ce sujet, IV, 318.

Bien-faire (le). Se juge par la seule intention, III, 77.

Biens véritables. Mettent l'homme au-dessus des injures, II, 212. **Biens de fortune** : en quel sens sont utiles à ceux qui les possèdent, 296 et suiv. Moyen le plus sage de les distribuer en mourant, 205. Ce qui détermine certaines gens au choix

qu'ils font des héritiers de leurs biens, II, 206. Selon Platon, c'est par les lois que doit être réglée la disposition de nos biens, 207 *et suiv.*

BION. Ce qu'il dit d'un roi qui, dans le deuil, s'arrachait les cheveux, I, 97. Philosophe faux esprit-fort, IV, 20. Avec quelle franchise il décrit son origine à Antigone, VII, 141 *et suivante.*

BLOSIUS (Caius). Sa réponse, *qu'il aurait fait toutes choses pour son ami*, très raisonnable en un certain sens, II, 96.

BOCCACE. Ce que pensait Montaigne de son *Décameron*, III, 232.

BODIN. Réfuté sur ce qu'il a dit de Plutarque, V, 255.

BOETIE (Etienne de La). Auteur d'un discours intitulé, *la Servitude volontaire* : quelle en fut l'occasion et la matière, II, 28. A quel âge il le composa, 84. La Boétie et Montaigne firent leur alliance du nom de *frère* : ce qu'il faut entendre par-là, 87. Comment, dès leur première rencontre, ils s'aimèrent de l'amitié la plus accomplie, 94 *et suiv.* Regrets de Montaigne sur sa perte, 104 *et suiv.* Éloge qu'il en a fait, 107. Vingt-neuf sonnets composés par lui dans sa jeunesse, 108 *et suiv.* Ses excellentes qualités, V, 123.

Bœuf. Porté par une femme, qui s'y était accoutumée en le portant veau, I, 225. Bœufs qui comptaient jusqu'à cent, IV, 60.

BOIICALUS. Réponse généreuse qu'il fit aux Romains, III, 206.

Boire. Plaisir de boire, le dernier dont l'homme est capable, III, 94.

Boiteux et Boiteuses. Sur quoi est fondé un pro-

verbe qui court depuis long-temps sur leur sujet , VII, 254.

BONIFACE VIII, *pape*. Son caractère, III, 68.

Borgne. Exemple d'un homme qui devint borgne pour avoir fait semblant de l'être , V, 182.

BORROMÉE, *cardinal*. Austérité de sa vie, II, 266 *et suiv.*

Bouffons qui ont plaisanté en mourant , II, 246.

Bourreaux. De ceux qui ont consenti à être les bourreaux de leurs propres parents, VI, 89.

BRÉSIL. Par qui cette contrée fut surnommée la France antarctique, II, 139. Pourquoi ses habitants ne mouraient que de vieillesse, IV, 121.

BRUTUS. Regrets de Montaigne sur la perte du livre qu'il avait écrit, *De la Vertu*, III, 243. N'estimait pas l'éloquence de Cicéron, 245.

BUCÉPHALE, *cheval d'Alexandre*, II, 349.

Bulle. Formulaire d'une bulle par laquelle on accorde à Montaigne la bourgeoisie romaine, VII, 182.

Bureaux publics de commerce. Nécessité d'un pareil établissement, II, 180.

G.

CALIGULA. Ruine une belle maison ; pourquoi, I, 97.

CAMBYSES. Ce qui le détermina à faire mourir son frère, VI, 179.

CANIUS (*Julius*), *noble romain*. S'appliqua en mourant à observer l'effet de la mort, III, 148.

CANNIBALES, ou *sauvages de l'Amérique*. Voy. AMÉRIQUE.

CAPILUPUS (*Lælius*), fameux compositeur de centons, II, 9.

CARNAVALET, le plus excellent homme de cheval du temps de Montaigne, II, 362.

CARNÉADES. Trop passionné pour l'étude, II, 45. A soutenu que la gloire est desirable pour elle-même, V, 37. Noble sentiment de ce philosophe, 38.

CARTHAGE. Ses habitants jetés dans une confusion soudaine par des terreurs paniques, I, 163.

CARTHAGINOIS. Leur barbare superstition qui les portait à immoler des enfants à Saturne, IV, 189. En quel cas ils punissaient leurs généraux victorieux, VII, 40.

CASTALIO (*Sébastien*), savant homme en Allemagne, meurt de misère, faute d'être connu ailleurs, II, 181.

CATON le vieux, ou *le censeur*. Sa parcimonie, III, 26. Réproche qu'on lui a fait de bien boire, 89. S'avisait trop tard d'apprendre le grec, V, 212.

CATON le jeune. Comment il tourna en ridicule les plaisanteries que Cicéron avait répandues dans une de ses oraisons, II, 58. Divers jugements sur sa mort, 195. Beaux traits de cinq poètes latins à sa louange, comparés et appréciés, 195 et 197. Caton tranquille à la veille d'une émeute publique où il devait avoir beaucoup de part, II, 314. Son âge quand il se tua, III, 62. Sa vertu le porta à se donner la mort, 262. Avec quelle fermeté et sérénité d'âme il l'affronta, *ibid.* Sa mort moins belle que celle de Socrate, 264. Sa vertu plus pure que celle de Caton le censeur, V, 211.

CATULLE. En quoi supérieur à Martial, III, 237.

CAUNIENS. Bannissaient de leur pays les dieux étrangers, IV, 218.

CÉA, *île de Négrepont*. Histoire remarquable d'une femme de cette île, qui s'empoisonna publiquement après avoir déclaré à ses citoyens les raisons qui l'y engageaient, III, 130.

CÉSAR, excellent capitaine, eut l'ambition de se faire connaître aussi pour excellent ingénieur, I, 153. Ce qu'il dit à un soldat cassé de vieillesse, 190. Son intrépidité en présence de ses légions mutinées, 272. Moyen qu'il employa pour se faire aimer de ses ennemis, 275. Il marchait tête nue devant son armée, II, 186. S'il pleura de bonne foi à la mort de Pompée, 199. Pourquoi il a écrit sa propre histoire, 230. De combien il s'endetta pour arriver au suprême pouvoir, 270. Il était fort bon homme de cheval, 348. Avait un cheval singulier qui ne put être dressé que par lui, 349. Pourquoi il fut appelé *Sponda Regis Nicomedis*, III, 10. Eloge de ses Commentaires, 247. On y a trouvé des méprises, 250. A quelle occasion Montaigne le traite de brigand, 262. Singulières preuves de sa clémence, 276. Quelle mort César trouvait la plus souhaitable, V, 9. Sa rapidité à voyager, 167. Il a vendu et donné des royaumes, lorsqu'il n'était que simple citoyen romain, 178. Les plaisirs de l'amour ne l'empêchèrent jamais de profiter des occasions de s'agrandir, 273. Sa sobriété singulière, 274. A quel propos fut traité d'ivrogne par Caton, 275. Sa douceur et sa clémence envers ses ennemis, 276 *et suiv.* Egards qu'il avait pour ses amis, 278. Sa justice, *ibid.* Son ambition effrénée a rendu sa mémoire odieuse à tous les gens de bien 279 *et suiv.* Ses Commentaires devraient être le bréviaire de tout homme de guerre, 285. Comment il rassurait ses troupes lors-

qu'il les voyait alarmées par la crainte des forces nombreuses de l'ennemi, *ibid.* Il accoutumait ses soldats à lui obéir sans s'informer de ses desseins, 286. Amusait ses ennemis pour les surprendre avec plus d'avantage, *ibid.* Vertus qu'il exigeait de ses soldats, 287. Il leur accordait beaucoup de licence, et voulait qu'ils fussent richement armés, *ibid.* Dans l'occasion, les traitait avec beaucoup de sévérité, 288. Pourquoi il fit faire un pont sur le Rhin, *ibid.* Pourquoi il aimait à haranguer ses soldats, 289. Rapidité de ses expéditions militaires, 290. Il voulait tout voir lui-même, 291. Aimait mieux une victoire gagnée par la prudence que par la force des armes, 292. Plus circonspect dans ses entreprises qu'Alexandre, il se jetait hardiment dans le péril lorsque la nécessité le requérait, *ibid. et suiv.* Sa confiance et sa fermeté au siège d'Alexia, 295. Il n'approuvait pas toute sorte de moyens d'obtenir la victoire, 298. Il savait très bien nager et en tira de grands avantages, 299. Combien ses soldats lui étaient affectionnés, *ibid.* Exemples mémorables de leur intrépidité et de leur dévouement à son service, 300 *et suiv.* Inhumanité de César, engagé dans une guerre civile, VI, 97. Comment sa robe troubla toute Rome, ce que sa mort n'avait pas fait, 174.

CESTIUS. Comment il fut traité pour avoir méprisé l'éloquence de Cicéron, III, 244.

CHABRIAS, général athénien, comment perdit le fruit de sa victoire sur les Spartiates, I, 93.

Charges. Désignées par des titres trop éclatants, III, 24. Grandes charges données au hasard, VII, 39. Ce que les sages recommandent à ceux qui exercent une charge publique, VII, 194. Pour-

quoi ils ne doivent pas trop se passionner, 196.

CHARILLUS, *Lacédémonien*. Sa retenue dans un accès de colère, V, 244.

CHARLES V, *empereur*. Ce qu'il disait des capitaines et des soldats de François I^{er}, I, 155. Quelle fut la plus belle de ses actions, III, 191.

CHARLES VIII, *roi de France*. Quelle fut, en partie, la cause qu'il conquit si rapidement une bonne partie de l'Italie, I, 303. Service que lui rendit son cheval à la bataille de Fornoue, II, 348.

CHARONDAS. Châtiait ceux qui hantaient mauvaise compagnie, II, 207-208.

CHASAN, *chef des Janissaires*, se précipite à une mort certaine, piqué des reproches de Mahomet, III, 75.

Chasteté. Devoir qu'il est difficile aux femmes d'observer dans toute sa rigueur, VI, 232 *et suiv.* Ce qui doit les encourager à la bien conserver, 233 *et suiv.* Étendue de ce devoir, 241. C'est de l'innocence de la volonté que dépend la chasteté; exemples divers, 246. La curiosité sur l'article de la chasteté des femmes est ridicule et perniciense, 249.

CHATEL, *évêque de Soissons*. Sa mort volontaire, III, 129.

Châtiments. Pourquoi ne devraient pas être infligés par des gens enflammés de colère, V, 238.

CHÉLONIS, *fille et femme de rois de Sparte*. Sa tendresse et sa générosité, VIII, 84.

Cheval: Chevaux destriers; pourquoi ainsi nommés, II, 346. Chevaux à changer au milieu de la course, 347. Chevaux des Mamelucks fort adroits, 348. Du cheval d'Alexandre et de celui de César, 349. Aller à cheval, exercice très salutaire, *ibid.*

Gens de cheval ; à quelle occasion les généraux romains leur ordonnaient de mettre pied à terre dans un combat, 350. Combats à cheval : quels en étaient les inconvénients, 351. Les Massiliens se servaient de leurs chevaux sans selle et sans bride, 356. Chevaux farouches des Assyriens, 357. Le sang et l'urine des chevaux dont on s'est abreuvé dans un cas de nécessité, 358. Chevaux autant estimés et respectés des Américains que les Espagnols, *ibid.* Chevaux éventrés pour se garantir du froid, 360. Chevaux tondus pour être menés en triomphe, 361. Adresse surprenante d'un homme à cheval, 362. Autres exemples du même genre, *ibid. et suiv.*

Chèvres. S'affectionnent pour les enfants qu'elles nourrissent de leur lait, III, 210.

Chien. Animal capable de raison, IV, 57. Chien qui contrefait le mort, 59. Chien qui trouve le moyen de tirer de l'huile du fond d'une cruche, 63. Chiens dressés à combattre dans des armées, 66. Chiens de chasse connaissent quel est le meilleur de leurs petits, 73. Exemple de l'attachement de ces animaux à leurs maîtres, 75. Chiens plus fidèles que les hommes, 86 *et suiv.* Chien des Indes d'une maguanimité extraordinaire, 95.

CHILON. Précepte de lui, qui ne s'applique qu'aux amitiés communes, II, 98.

CHINE (la). Il y a dans ce royaume des officiers établis pour récompenser les bonnes actions, aussi bien que pour punir les mauvaises, VIII, 20.

CHIRON. Pourquoi refusa l'immortalité, I, 200.

CHRÉTIENS. Pourquoi ne doivent point autoriser leur religion par les événements, II, 167. Leur zèle plein d'injustice et de fureur, IV, 16, *Suiv.*

quoi est fondée la profession qu'ils font de leur religion, 18.

Christianisme. Quelle est la marque du vrai christianisme, IV, 11.

CHRYSIPPE. Combien il aimait à charger ses livres de citations, I, 245, et II, 7. Comment il vient à connaître que les chiens raisonnent, IV, 57. Jusqu'où il a multiplié les dieux, 177. Raison ridicule dont il se sert pour prouver que l'ame réside autour du cœur, 241-242.

CICÉRON. Conseillait la solitude, II, 220. Le peu de solidité de ce conseil, 222. Dans quelle vue il a publié des lettres qu'il avait écrites à ses amis, 229. Pourquoi il donna la liberté à un de ses esclaves, 235. Quel jugement Montaigne faisait des ouvrages philosophiques de Cicéron, III, 240 et suiv. Eloge de ses épîtres à Atticus, 242: Caractère de cet orateur, 243. Sa poésie méprisée par Montaigne, 244. Son éloquence incomparable a trouvé des censeurs, 245. S'il a méprisé les lettres dans sa vieillesse, IV, 143. Quelle manière de philosopher était le plus à son goût, 158.

CIMBRE, l'un des conspirateurs contre César : ce qu'il dit en s'engageant dans cette entreprise, III, 87.

Cimetières. Pourquoi ont été placés dans l'intérieur des villes, I, 187.

CINNA. Sa conjuration contre Auguste, et clémence de ce prince, I, 261 et suiv.

CIPPUS. Comment il lui vint des cornes au front, I, 205.

Civilité. Trop d'exactitude y est blâmable, I, 145. Avantages d'une civilité bien entendue, *ibid.*

CLÉANTHES. Opinion peu déterminée qu'il avait

sur la nature de Dieu, IV, 177. Sa résolution à mourir, V, 11 *et suiv.* Combien il gagnait par le travail de ses mains, VII, 201-202.

CLÉOMÈNES, *roi de Sparte*. Croyait tout permis contre un ennemi, I, 106. Ce qu'il répondit à des ambassadeurs de Samos, II, 57-58. Attend la dernière extrémité pour se donner la mort, III, 114.

CLÉOMÈNES, *fils d'Alexandrides*. Sa réponse à ses amis, qui, le voyant pendant sa maladie sujet à des fantaisies particulières, lui en faisaient des reproches, IV, 288. Comment il se moqua d'un rhétoricien qui haranguait sur la vaillance, V, 241.

CLIMACIDES, *femmes de Syrie*. Quel était leur office, IV, 51-52.

CLODOMIR, *roi d'Aquitaine*. Par son opiniâtreté à poursuivre son ennemi vaincu, il perd la vie, II, 335.

CLOVIS. Comment punit et récompensa trois esclaves qui avaient trahi leur maître, VI, 87.

Coches. De quel usage ils ont été dans la guerre, VI, 319. Leur usage pour le luxe, 320 *et suiv.*

Cocuage. Maintes gens s'en effraient, mais beaucoup en tirent profit, II, 267. Braves gens qui le surent sans exciter de tumulte, VI, 237. Mal qu'on est obligé de tenir secret, 251.

COELIUS *l'orateur*. S'emporte contre un homme qui, pour ne pas l'irriter, évitait de le contredire, V, 246.

Colère. Des châtimens infligés dans la colère, V, 238. Modération de quelques grands hommes dans des accès de colère, 244. La colère, passion sujette à s'applaudir, *ibid. et suiv.* Il vaut mieux la laisser éclater que de la tenir renfermée, 247. Règles à

observer en faisant éclater sa colère, 249. Si la colère peut servir d'aiguillon à la vaillance et à la vertu, 252.

Colléges. En France, abrutissent la jeunesse, II, 45. Cruautés qu'on y exerce contre elle, 49.

Combattre à l'épée et à la cape, usage pratiqué par les anciens Romains, III, 3.

Comédiens, qui pleuraient encore au sortir du théâtre, où ils avaient été attendris par le rôle qu'ils venaient de jouer, VI, 177.

Comédies françaises. Du temps de Montaigne, manquaient d'invention, III, 236.

COMINES (Philippe de). Jugement qu'en fait Montaigne, III, 253. Mot de cet historien critiqué, VII, 54.

Commander. S'il est plus doux de commander que d'obéir, II, 298. A qui il appartient de commander, 299.

Commentateurs. Pourquoi il y en a un fort grand nombre, VIII, 11.

Conférence. Son utilité, VII, 17. Exercice plus avantageux que celui des livres, 18. Pourquoi l'on y doit admettre les reparties vives et hardies, 46 et suiv.

Confiance. Elle doit être ou paraître exempte de crainte, I, 272-273. Confiance envers des troupes suspectes, qui eut un heureux succès, 274.

Conjurations. S'il est dangereux de les prévenir par des exécutions sanglantes, I, 269. Conseil donné à un tyran pour l'en mettre à couvert, 276.

Connaissance des choses. A quel usage doit être employée, II, 247. A quoi se réduit notre connaissance des choses naturelles, IV, 223 et suiv.

Jusqu'où peut atteindre l'humaine connaissance, 279.

CONRAD III. Comment il fut réconcilié avec Guelphe, son grand ennemi, I, 67.

Conscience. Sa force, III, 137. Ne laisse pas le crime long-temps secret, 138. Fruit de la bonne conscience, 141. Satisfaction qui y est attachée, VI, 106.

Conseils. Ils sont indépendants des événements, VI, 123.

Constance. Comment définie, et en quoi elle consiste, I, 138 *et suiv.* Constance au milieu des malheurs, II, 211. Constance dans la douleur : exemples sur ce sujet qui tiennent de la fureur, III, 99 *et suiv.*

Converser. Combien il est utile de savoir converser familièrement avec toute sorte de gens, VI, 138. Il faut se mettre au niveau de ceux avec qui l'on converse, 140. Comment on peut juger de la capacité d'un homme dans la conversation, VII, 46 *et suiv.* Utilité dans la conversation des reparties vives et hardies, 52.

Corps. Les exercices du corps et la bienséance extérieure, considérable partie de l'éducation des enfants, II, 50. Diversité d'opinions sur la matière qui produit le corps de l'homme, IV, 270. Avantages de la beauté du corps, V, 80. La santé, la vigueur du corps, est cause des élancements extraordinaires de l'esprit, VI, 194.

CORTEZ (*Fernand*). Quelle idée les ambassadeurs du roi de Mexique lui donnèrent de la grandeur de leur maître, II, 136.

• CASSITIUS (*Lucius*). De femme, changé en homme, I, 205.

CORYS, roi de Thrace. Pourquoi il casse de beaux vases après les avoir payés libéralement, VII, 212.

Couardise. Voy. *Poltronnerie*.

Courtisan (le), livre italien cité, II, 357.

Courtisans. Avec quelle bassesse ils cachent aux princes leurs défauts, VII, 11 et suiv.

Coutume. Sa force, I, 225 et suiv. Étranges impressions qu'elle fait sur nos ames. 231. Coutumes bizarres de divers peuples, 232 et suiv. Combien est impérieux le joug de la coutume, 241. C'est l'unique fondement de quantité de choses très autorisées dans le monde, 245. Des coutumes anciennes, III, 1 et suiv. Coutumes établies dans un pays, directement contraires à celles de quelque autre pays, VIII, 41.

CRASSUS (*Publius*). Pourquoi fait donner le fouet à un ingénieur, I, 157.

CRATÈS. Sa réponse à celui qui lui demandait jusques à quel temps il fallait philosopher, I, 283. Sa recette contre l'amour, IV, 133. Ce qu'il pensait de notre ame, 238. Singulières dispositions qu'il fit à sa mort, VII, 75.

Créduité. Marque de faiblesse; II, 75.

CRÉMUTUS **CORDUS**, voyant qu'on brûlait ses livres, se fait mourir lui-même, III, 214.

CRÉTOIS. Imprécations qu'ils faisaient contre ceux qu'ils haïssaient beaucoup, I, 241. Crétois réduits à boire l'urine de leurs chevaux, II, 358.

Crime. La peine naît avec lui, III, 138.

Criminels. Livrés aux médecins pour être anatomisés en vie, V, 174 et suiv.

Crocodile. Quel secours il reçoit du roitelet, et quels égards il a pour lui, IV, 93.

CRÉUS. Acte barbare de ce prince, V, 209.

Croyants. Si la multitude des croyants est une bonne preuve de la vérité, VII, 242.

Cruauté extrême, III, 279. Conséquences de la cruauté qu'on exerce sur les bêtes, 281. La cruauté est l'effet de la poltronnerie, V, 190. Un premier acte de cruauté en produit d'autres nécessairement, 204. Exemple remarquable sur ce sujet, 205

Cuisines portatives en usage chez les Romains, III, 7.

Curiosité. Celle qui doit être inspirée aux jeunes gens, II, 26. Curiosité, passion avide et gourmande de nouvelles, III, 134. Funestes effets de la curiosité, IV, 136. Est vicieuse partout, mais où pernicieuse, VI, 249.

CYNÉAS, conseiller de Pyrrhus. Comment il peignit la vaine ambition de ce prince, II, 306.

Cyniques. Appelaient *vices*, de n'oser faire à découvert ce que nous faisons en secret, IV, 332. Jusqu'où allait l'impudence de ces philosophes, 333 *et suiv.*

CYRUS. Défense qu'il fit à ses enfants de voir et de toucher son corps après sa mort, I, 89. Pourquoi fut battu à l'école, 299. Pourquoi il se préférait à son frère Artaxerxe, III, 89. Établit le premier des chevaux de poste, V, 167. Exemple de sa libéralité après qu'il fut roi, d'où les princes peuvent apprendre à bien placer leurs dons, VI, 327. Comment il se mit à couvert des attrait de la belle Penthée sa captive, VII, 215.

D.

DAMINDAS, *Lacédémonien*. Sa généreuse réponse à quelqu'un qui menaçait les Lacédémoniens de la puissance de Philippe, III, 104.

DANDAMYS, *sage Indien*. Ce qu'il blâmait dans les vies de Socrate, de Pythagore et de Diogène, VI, 81.

DARIUS. Proposition qu'il fait à des Indiens qui mangeaient leurs pères trépassés, et aux Grecs qui les brûlaient, I, 243.

DAVID. Comment et par qui ses psaumes doivent être chantés, III, 49.

Défauts. Raisons que nous avons tous de supporter les défauts d'autrui, VII, 30 *et suiv.*

Délibération. Doit précéder nos engagements dans les affaires, et surtout dans des querelles, VII, 220-221.

Déluges. Ont causé de grands changements sur la terre, II, 140.

DÉMADES, *Athénien*. Jugement qu'il prononce contre un homme qui vendait les choses nécessaires aux enterrements, I, 223, *et suiv.*

DÉMOCRITE. Comparé avec Héraclite; pourquoi lui est préféré, III, 15 *et suiv.* Sa passion pour les recherches physiques, IV, 164. Opinion vague qu'il avait de la nature de Dieu, 174.

DÉMOSTHÈNES. Ce qu'il disait des éloges accordés à un roi, II, 231. Reproche que lui fit Diogène de sa honte d'être vu dans une taverne, V, 248.

DENISOT (*Nicolas*), poète moins connu par ce nom que par celui de *comte d'Alcinois*, anagramme de son nom, II, 328.

DENYS. Voyez. **DIONYSIUS.**

Desir. S'accroît par la difficulté d'obtenir une chose, V, 18. Folie de vouloir contenir les desirs d'une femme, VI, 243.

Deuil. Comment les femmes le portaient anciennement, et devraient le porter encore, selon Montaigne, III, 10.

Devins (faux). Comment traités par les Scythes, II, 151.

Dévotion supercéleste. Ce qu'en jugeait Montaigne, VIII, 117:

DIAGORAS. Sa réponse à ceux qui lui montraient des tableaux de gens échappés du naufrage, I, 135. Niait ouvertement l'existence de Dieu, IV, 177.

DYSCARCHUS. Ce qu'il pensait de notre ame, IV, 238.

DIEU. Les hommes ne doivent pas l'invoquer indifféremment à toute occasion, III, 44. Il faut avoir l'ame nette quand on le prie, 45. Prier Dieu seulement par coutume, en quoi blâmable, 46. Le nom de Dieu ne doit pas entrer dans nos discours ordinaires, 55. Dieu doit être prié rarement, et pourquoi, *ibid.* Dieu se fait connaître par ses ouvrages visibles; ce qui devrait nous y attacher solidement, IV, 21. Sa nature ne doit point être recherchée trop curieusement par l'homme, 137. A quoi se réduisent nos notions de la Divinité, 138 *et suiv.* Idée que les histoires païennes nous donnent de Dieu, 171. Diverses opinions des philosophes sur la nature de Dieu, 173 *et suiv.* Des hommes en faire des dieux, c'est la dernière des extravagances, 178. Il est ridicule de raisonner de Dieu par comparaison à l'homme, 187; et de juger du pouvoir et des perfections de Dieu par rapport à nos con-

ceptions et par rapport à nous, 193 *et suiv.* Arguments que la philosophie a imaginés pour et contre une Divinité, également frivoles, 201 *et suiv.* Dieu seul a une substance réelle et constante, 371. Comment son nom peut être accru, V, 32.

Dieux qui épousent les querelles des hommes, IV, 217. Dieux étrangers bannis par les Cauniens, 218. Puissance des dieux bornée à certaines choses, *ibid.* Dieux chétifs et populaires, 219.

DIACLÉTIEN. Pourquoi il ne voulut point reprendre le gouvernement de l'empire auquel il avait renoncé, II, 305.

DIOPORUS le dialecticien. Sa mort soudaine causée par la honte, I, 79.

DIOGÈNE le cynique. Comment il se moquait des grammairiens, des musiciens et des orateurs, I, 289. Pourquoi s'appliquait à la philosophie, II, 53. Comment il en usait avec ses amis quand il avait besoin d'argent, 99. Diogène plus mordant que Timon, III, 16. Sa réponse à ses parents qui voulaient le racheter de l'esclavage, IV, 53. Impudence de ce philosophe, 333 *et suiv.* Comment raillé sur ce qu'en plein hiver il embrassait tout nu une statue de neige, VII, 212.

DIOGÈNE LAERCE. Ce qu'en jugeait Montaigne, III, 246.

DIOMÉDON, capitaine athénien. Condamné injustement à la mort, prie pour ses juges, I, 92.

DIONYSIUS, tyran de Syracuse. Sa cruauté au siège de Rhége, I, 69. Grand chef de guerre, voulut encore s'illustrer par la poésie, 153. Conseil qu'il reçut pour se mettre à l'abri des conjurations, 276. Comment il traita un Syracusain qui tenait ses richesses cachées dans la terre, II, 275. Sa

poésie méprisée aux jeux olympiques, V, 72. Quelle fut la cause de sa mort, 73. Pourquoi il condamna Philoxène aux carrières, et Platon à être vendu esclave, VII, 12.

Dioscoride, île de la mer Rouge. Habitée par des chrétiens d'un genre tout particulier, III, 52.

Disputes mal conduites. Mauvais effets qu'elles produisent, VII, 24. C'est l'ordre et la conduite qui donnent du prix à la dispute, 28. Les disputes sont infinies parmi les hommes, et ne roulent la plupart que sur des mots, VIII, 15.

Dissimulation. Inconvénients dont ce vice est accompagné, V, 97 et suiv.

Diversion. Consoler par diversion; de quelle utilité, VI, 159. Cette voie utilement employée dans la guerre et les négociations, 161. Est une recette utile aux maladies de l'ame, 164; et en particulier contre l'amour, 170.

Divination. Son étrange origine, I, 134. Quelles sont les voies naturelles qui y conduisent, IV, 296.

Divorce. Si, par l'interdiction du divorce, on a resserré les nœuds du mariage, V, 25.

Doctrine nouvelle. Pourquoi on doit s'en défier, IV, 301.

Dogmatistes. A quoi se réduit leur profession, VI, 155.

Dormir. Sommeil profond de grands personnages dans leurs plus importantes affaires, II, 313 et suiv. Nations où les hommes dorment et veillent par demi-années, 316.

Douaire. Gros douaire est la ruine des familles, III, 204.

Douleur. Le pire accident de notre être; comment peut être adoucie, II, 254 et suiv. Plusieurs

exemples de fermeté dans la douleur, 259, et III, 99 et suiv. Opinion de la douleur, sur quoi fondée, 279. N'est pas toujours à fuir, IV, 126. Tient à la volupté par un bout, V, 152. Plaisant moyen de la divertir, VI, 177.

DREUX (*bataille de*). Ses accidents les plus particuliers, II, 317.

Drogues médicinales. Forfanterie employée dans leur choix et leurs doses, VI, 30.

Drogues odoriférantes. Mêlées avec les viandes, III, 40.

DRUSUS (*Livius*). Ce qu'il dit à un architecte qui lui offrait de disposer sa maison de telle sorte que ses voisins n'y auraient aucune vue, VI, 110.

Duels. C'est par lâcheté qu'on y a introduit des seconds, des tiers, etc., V, 196. Histoire d'un duel entre des Français à Rome, 198.

E.

Échecs. Quel jugement Montaigne faisait du jeu des échecs, III, 14. Ce jeu peut nous aider à nous connaître nous-mêmes, 15.

Écrits obscurs. Trouvent des interprètes qui leur font honneur, IV, 336.

Écriture-Sainte. S'il faut la mettre entre les mains du petit peuple, III, 49; et la traduire en toute sorte d'idiomes, 50.

Écrivains. Pourquoi les écrivains ineptes devraient être réprimés par les lois, VII, 67 et suiv.

EDOUARD I^{er}, *roi d'Angleterre*. Pourquoi il veut que ses os soient portés dans l'armée de son fils, lorsqu'il marchera contre les Écossais, I, 86-87.

ÉDOUARD III, roi d'Angleterre. Pourquoi, à la bataille de Crécy, il ne veut pas envoyer du secours au prince de Galles, II, 184. Ce qu'il disait de Charles V, roi de France, V, 160. Pourquoi, en faisant une paix générale avec la France, il ne voulut pas terminer le différend du duché de Bretagne, 172.

ÉDOUARD, prince de Galles, fils du précédent. Comment sa colère fut apaisée en Guienne par la valeur de trois gentilshommes français, I, 66.

Éducation des enfants. Ouvrage tout plein de difficultés, II, 11 *et suiv.* Éducation des enfants doit être conduite sans violence, 49. Effets d'une bonne éducation, V, 125. L'éducation fortifie, mais ne change pas les inclinations naturelles, VI, 114.

Effet. Un même effet produit par deux causes directement contraires, III, 32. Raisons qu'on en donne, VII, 256.

Éguillettes. D'où procède ce qu'on a nommé *nouement d'éguillette*, I, 207 *et suiv.* Mal d'imagination, guéri par un moyen fondé sur le même principe, 209 *et suiv.*

ÉGYPTE. Serments des juges d'Égypte, VI, 84. Pourquoi l'on y ordonna, par une loi expresse, que les corps des belles et jeunes femmes seraient gardés trois jours, avant que d'être mis entre les mains de ceux qui devaient les embaumer, 278.

ÉGYPTIENS. Comment, au milieu de leurs festins, rappelaient aux conviés l'idée de la mort, I, 182 *et* 188. Pourquoi ils avaient le crâne plus dur que les Perses, II, 186. Les Égyptiens offraient à leurs dieux des pourceaux en figure, III, 279. Adoraient dans les animaux quelque image des facultés divi-

nes, 284; et portaient le deuil à leur trépas, 286. Leur prudence impudente au sujet de leurs dieux, IV, 180.

Éléphants. Dressés à danser au son de la voix, IV, 62. Subtilité et pénétration de ces animaux, 64. Si les éléphants ont quelque sentiment de religion, 68. Éléphant rival d'Aristophane le grammairien, 77. Éléphant touché de repentir, 96.

Éloquence. Elle a plus contribué que les armes à l'avancement des grands personnages de Rome, III, 20. En quel temps elle y a le plus fleuri, 21. Ce qui constitue la véritable éloquence. VI, 157.

EMMANUEL, roi de Portugal. Édit cruel qu'il fit publier contre les Juifs, II, 247. Effet horrible qui s'en ensuit, 248.

EMPÉDOCLE. Pourquoi refuse la royauté que lui offraient les Agrigentins, I, 284. Son opinion touchant la nature de Dieu, IV, 174.

Empereurs romains. Pourquoi les dépenses qu'ils faisaient pour les spectacles publics étaient injustes, VI, 329.

Encens. Son usage dans les églises, sur quoi fondé, III, 40.

Énéide. Si ce poème et l'*Orlando furioso* peuvent être comparés ensemble, III, 238.

Enfants. Le mensonge et l'opiniâtreté doivent être d'abord réprimés en eux, I, 121. Combien il importe de les corriger de bonne heure, 229. Il n'est pas aisé de prévoir, par leurs premières actions, ce qu'ils seront un jour, II, 11. Le succès de l'éducation d'un enfant dépend du choix que l'on fera de son gouverneur, 13. Utilité des voyages pour les enfants, 19. Pourquoi ils ne devraient point être élevés auprès de leurs parents, 20. Doivent être

dressés à avoir en compagnie les yeux ouverts sur tout ce qui s'y passe, 26. Il faut leur inspirer la sincérité et une honnête curiosité, *ibid.* En quel temps doivent être instruits dans les sciences, 35. A quoi on peut connaître qu'un enfant est bien ou mal né, 41-42. Un enfant est capable de recevoir les leçons de philosophie, 42 *et suiv.* Les enfants ne doivent pas être engagés à l'étude par sévérité, 48. Doivent être corrigés de toute humeur étrange et particulière, 50; et formés à toute sorte de coutumes, et même à pouvoir souffrir quelques excès, 51. C'est par leurs actions qu'on doit juger des progrès qu'ils font, 54. Doivent être plus soigneusement instruits dans la connaissance des choses que dans celle des mots, 56. Ne doivent pas s'embarrasser de débrouiller des subtilités sophistiques, 60. Socrate veut qu'on leur donne un beau nom, 322. D'où vient que leur affection envers leurs pères est moins grande que celle de leurs pères envers eux, III, 182. Violence dans leur éducation, condamnée, 187. Vrai moyen de se faire aimer de ses enfants, 188. L'appellation paternelle ne doit pas leur être interdite, 195. Ils doivent être admis à vivre familièrement avec leurs pères, lorsqu'ils sont d'âge pour cela, 196. On a raison de les empêcher de contrefaire les défauts naturels, V, 184. Ne devraient pas être abandonnés indiscretement au gouvernement de leurs parents, 237. Patience merveilleuse d'un enfant lacédémonien, 256.

Enfant monstrueux. Sa description, V, 232 *et suiv.*

Enfantement. Douleurs qui l'accompagnent, supportées sans peine, II, 258-259. Exemple remarquable sur cela d'une dame romaine, 259.

ENGHIEN (*le duc d'*). Fut sur le point de se tuer, croyant avoir perdu la bataille de Serisolles, qu'il gagna, III, 116.

Ennemi vaincu. S'il faut le poursuivre à outrance, II, 332 *et suiv.*

Enthousiasme. Élève l'homme au-dessus de lui-même, III, 101.

ÉPAMINONDAS. Sa fermeté dans une accusation qui lui fut intentée devant le peuple thébain, I, 68. Mot excellent de lui, 168. Comment il qualifiait les deux fameuses victoires qu'il avait remportées contre les Lacédémoniens, III, 216. Pourquoi il refusa des richesses légitimes, 259. Fut, selon Montaigne, le plus excellent homme dont on ait connoissance, V, 329. Caractère de sa valeur, de son courage et de son habileté dans la guerre, *ibid.* Son savoir, ses mœurs, sa vertu pleine partout et uniforme, 330 *et suiv.* Sa résolution à demeurer constamment attaché à la pauvreté : ce qu'en jugeait Montaigne, 331. Preuves palpables de sa bonté, de son équité et de son humanité, 332. Sa douceur et sa courtoisie dans le fort du combat, *ibid.* Jusqu'où il portait la délicatesse sur l'article de la justice, *ibid.* et VI, 95.

Épée. L'arme la plus sûre et la plus utile dans un combat, II, 352.

ÉPICHRIS. Accusée d'avoir trempé dans une conspiration contre Néron; sa fermeté dans les tourments, V, 259.

ÉPICURE. Dispense son sage de la prévoyance et du souci de l'avenir, I, 82. Ne mettait aucune citation dans ses écrits, II, 7. Mis en opposition avec Cicéron et Pline, 234. Ce qu'il pensait des richesses, 268. S'il n'aurait pas préféré ses écrits à

des enfants nés de lui, III, 215. Ses dogmes irréligieux et délicats, sa vie dévotieuse et l'oborieuse, 271. Comment Épicure représentait les dieux, IV, 177. Conseillait de fuir la gloire, V, 35; et n'y était pas insensible lui-même, 36.

ÉPICURIENS. Extravagance de leurs principes de physique, IV, 244. Pourquoi ils déchargeaient la Divinité de toute sorte de soins, 295.

ÉPIMÉNIDE. Son sommeil durant cinquante-sept ans, II, 317.

Épingle. Femme guérie de l'imagination d'avoir avalé une épingle, I, 217 et suiv.

Éponge. Usage qu'en faisaient les anciens Romains, III, 6.

ESCALIN (*Antoine*). Moins connu par ce nom, qui était son vrai nom, que par celui de *capitaine Paulin* et du *baron de La Garde*, II, 329.

Escars, poissons. Comment s'assistent les uns les autres, IV, 92.

Esclave, récompensé et puni pour avoir trahi son maître, VI, 86.

Escrime. Exercice qui n'a rien de noble. V, 200. Est inutile et dommageable dans les combats, 202. Il est malséant, et pourquoi, 201.

ÉSOPE. Quel cas Montaigne faisait de ses fables, III, 233. A quelle occasion il lui donne le titre de *grand homme*, VIII, 117.

ESPAGNOL. Fermeté d'un paysan espagnol mis à la torture la plus violente, V, 258.

ESPAGNOLS. Avec quelle barbarie ils traitèrent les Américains, VI, 341. Cruautés qu'ils exercèrent contre le dernier roi du Pérou, 343; et contre celui de Mexico, 344 et suiv. Boucherie qu'ils firent de leurs prisonniers de guerre, 346.

Espérance. Jusqu'où doit nous accompagner, III, 115.

Esprit. Les productions de leur esprit ne sont pas moins chères aux hommes que leurs enfants, III, 211 *et suiv.* Pourquoi il est dangereux de commencer tard à faire imprimer les productions de son esprit, VII, 305.

Esprit humain. Comment défini, IV, 275. Pourquoi est incapable d'arriver à la connaissance évidente des choses; 280 *et suiv.* Jugement de l'esprit fort dépendant des altérations du corps, 287 *et suiv.* Son infirmité malaisée à découvrir, 290 *et suiv.* Est grand ouvrier de miracles, 308. Comment se détermine à choisir entre deux choses indifférentes, V, 15. Sa principale habileté, VI, 133. Il est occupé ou détourné par très-peu de chose, 173; et déterminé par de pures imaginations et par des objets chimériques, 177. Il est trop étroitement uni au corps, 193. Vanité de ses recherches, qui paraît en ce qu'il s'attache souvent à découvrir les causes d'un fait avant que d'être assuré de ce fait, VII, 238. Il se forge des raisons des choses les plus chimériques, 255.

Esprits simples. Propres à devenir bons chrétiens. III, 34. Esprits médiocres, sujets à s'égarer, *ibid.* Grands esprits, chrétiens les plus accomplis, *ibid.* Quels esprits sont les mieux disposés à se soumettre à la religion et aux lois politiques, IV, 154. Esprits communs, plus propres aux affaires que les subtils, V, 154 *et suiv.*

Esséniens. Comment ils se maintenaient sans l'usage des femmes, VI, 270.

ESTISSAC (madame d'). Citée comme un exemple d'affection maternelle, III, 179.

État. Rien n'est plus dangereux pour un état qu'un grand changement, VII, 92. Exemple remarquable de la difficulté qui accompagne la réformation générale d'un état, 94.

États politiques. Sujets aux mêmes accidents que le corps humain, V, 170 *et suiv.* Ne laissent pas de se soutenir, quoique fort dérégés, VII, 95 *et suiv.* Une vertu naïve et sincère ne peut être employée à la conduite des états corrompus, 168.

Être à soi. Combien il importe de le savoir, II, 215.

Étude. Quel en doit être le fruit, II, 18.

EUDAMIDAS. Son testament singulier, II, 100. Ce qu'il dit d'un philosophe qui discourait de la guerre, V, 241.

EUDOXUS, philosophe pythagoricien. A quel prix il souhaitait de voir le soleil de fort près, IV, 166.

EUMÈNES. Sa belle réponse à Antigone, lors du siège de Nora, I, 103.

Expérience. Si elle peut terminer l'incertitude philosophique, IV, 235. Ce n'est pas assez de compter les expériences, il faut les peser et les assortir, VII, 36. Pourquoi l'expérience n'est pas un sûr moyen pour nous instruire de la vérité des choses, VIII, 5.

F.

Fatalisme. Quel usage on a fait de cette doctrine, V, 225 *et suiv.*

FAVORINUS. Pourquoi il se laisse vaincre dans une dispute de grammaire par l'empereur Adrien, VII, 12.

Femmes. Action généreuse des femmes de Wins-

berg, I, 67. Femmes jugées incapables d'une parfaite amitié, II, 90. Qui s'ensevelissent, ou qui se brûlent avec le corps de leurs maris, 245. Qui méprisent la douleur pour l'intérêt de leur beauté, 261. Comment les femmes portaient le deuil anciennement, et devraient le porter encore, à l'avis de Montaigne, III, 10. Qui ont préféré la conservation de leur honneur à la vie, 120. Qui se donnent la mort pour encourager leurs maris à les imiter, 123. Pourquoi les femmes ont du penchant à contrarier leurs maris, 199. Leur gros douaire est la ruine des familles, 204. Il est dangereux de laisser aux femmes la liberté de partager à leurs enfants le bien de leurs pères, 209. Le temps de leur grossesse est indéterminé, IV, 272 *et suiv.* Pourquoi elles se masquent, et prennent des airs sévères et pleins de pudeur, V, 22 *et suiv.* Différence qu'il y a entre l'honneur des femmes et leur devoir, 59. Exemple remarquable d'une femme qui se noie pour avoir été battue par son mari, 221. Femmes indiennes qui se brûlent ou s'enterrent volontairement avec le corps mort de leurs maris, 222. Femmes emportées, comment deviennent furieuses, 246. Femmes de Gascogne très obstinées, 261. Ce que Montaigne jugeait des femmes qui n'étaient leur affection pour leurs maris qu'après qu'ils sont morts, 304 *et suiv.* Exemple d'une femme sans nom et de basse naissance qui, par pure affection pour son mari, attaqué d'un mal incurable, l'encourage à la mort, et meurt avec lui, 306. Si les femmes doivent être savantes, VI, 141. Quelles connaissances leur conviennent, 142, 143. Du commerce avec les femmes; sincérité qui doit l'accompagner, 147. Lois sévères imposées aux femmes par les hommes,

avant qu'elles y aient donné leur consentement, 216. Si ces lois ont rendu les femmes plus retenues, 229 *et suiv.* Combien il leur est difficile de garder leur chasteté, 232 *et suiv.* Ce qui doit les y engager, 233. Femmes scythes crevant les yeux à leurs esclaves pour s'en servir plus secrètement, 242. A quel prix une femme faisait gloire, dans les Indes orientales, d'abandonner son honneur, 248. Pourquoi, en amour, les hommes ont tort de blâmer la légèreté et l'inconstance des femmes, 285. A quel âge les femmes doivent changer le titre de belles en celui de bonnes, 308. Combien elles pourraient employer plus utilement le temps qu'elles passent à leur toilette, VII, 128. S'il est vrai que les femmes sédentaires par état soient plus portées à l'amour, 255.

FÉRAULEZ. Bel exemple qu'il donne du mépris des richesses, II, 276.

Fille. Changée en homme, I, 205. Fille d'une vertu fort équivoque, qui se précipita de peur d'être violée par un soldat, III, 73.

Filles. L'éducation qu'on leur donne ne tend qu'à leur inspirer de l'amour, VI, 221; et c'est à cette passion qu'elles sont portées naturellement, 222. Coutume curieuse des filles brachmanes, VI, 148.

Finesse contre un ennemi. Blâmée, et avec raison, I, 100.

FLORA. Quelle était l'humeur de cette fameuse courtisane, VI, 151.

FLORENTINS. Dénonçaient la guerre au son d'une cloche, I, 101.

Foi. Le seul principe qui attache le chrétien à sa religion, IV, 9. Description d'une vraie et vive foi, 10.

Fortune. A beaucoup de part aux ouvrages de

poésie, de peinture, et aux entreprises militaires, I, 266 *et suiv.* Elle corrige quelquefois nos desseins, II, 177. Surpasse les réglemens de l'humaine prudence, 178. Faveur singulière qu'elle fit à deux proscrits, 179. Les événemens de la guerre dépendent d'elle pour la plupart, 343.

FOULQUES, *comte d'Anjou*, va se faire fouetter à Jérusalem, II, 264.

Fourmi. Exemple remarquable d'une espèce de communication entre les fourmis, IV, 69. Prévoyance des fourmis, 79.

FRANÇAIS (*les*). Hardiesse merveilleuse de trois gentilshommes français, I, 66. Les Français sont fort changeants dans leur manière de s'habiller, III, 2, Ils condamnent bientôt les modes qu'ils ont le plus admirées, *ibid.* Ne s'armaient, du temps de Montaigne, que sur le point d'une extrême nécessité, 219. Leurs armes les incommodaient plus par leur poids qu'elles ne contribuaient à leur défense, *ibid.* Soldats français sans règle et sans discipline du temps de Montaigne, VII, 277.

FRANCE ANTARCTIQUE. Par qui découverte, II, 139.

FRANÇOIS I^{er}, *roi de France*. Comment il fit tomber en contradiction un ambassadeur, I, 122 *et suiv.* Pourquoi il aima mieux attendre Charles V sur ses propres terres, que de l'aller attaquer chez lui, II, 341 *et suiv.* Les Mémoires de du Bellay ne donnent qu'une connaissance imparfaite du règne de ce prince, III, 254.

FRANÇOIS, *marquis de Saluces*. Obligé au roi de France de son marquisat; pourquoi le trahit, I, 131 *et* 132.

FRANÇOIS, *duc de Bretagne*. Quelles connaissances il exigeait des femmes, I, 295.

FROISSARD. Historien plus recommandable par sa candeur que par son habileté, III, 248.

Fronde, dont les anciens se servaient dans les combats : son usage, II, 353.

Fuite. Noble usage qu'en ont fait des nations très-belligères, I, 138-139.

FULVIUS. Ayant découvert à sa femme un secret de l'empereur Auguste, qu'elle éventa aussitôt, veut se tuer : comment il est prévenu dans ce dessein par sa femme, III, 124.

Funérailles. Le trop grand soin que l'on prend d'avance à ce sujet est une vanité ridicule, I, 89. Ne doivent être ni mesquines ni trop pompeuses, 90.

G.

GALBA, empereur. Son goût en amour, VI, 306.

GALBA, simple particulier. Ce qu'il dit à un valet qui lui allait voler de l'argenterie, dans le temps qu'il faisait semblant de dormir pour favoriser une intrigue amoureuse entre sa femme et Mécène, VI, 247.

GALLIO (Junius). Pourquoi rappelé à Rome du lieu où il avait été exilé, II, 134.

GALLUS VIBIUS. Devint fou en tâchant de comprendre l'essence de la folie, I, 204.

GASCONS. Admirés pour avoir des chevaux accoutumés de virer en courant, II, 355.

GAULOIS. Ne pouvaient souffrir d'être blessés par des flèches, II, 354. Regardaient l'accointance avec les femmes comme préjudiciable au courage, III, 189. Description de leurs armes, 220.

GAZA. Savant du quinzième siècle, II, 36.

Gêne. Ses inconvénients, III, 142. L'usage en est

condamné par plusieurs nations, et pourquoi, 144.

Génération. Est la principale des actions naturelles; disposition qui y est le plus propre, IV, 74. D'un homme privé des parties qui y sont propres, V, 234. Pourquoi l'action qui nous met au monde est exclue des propos sérieux et réglés, VI, 196.

Généraux d'armée. S'ils doivent se déguiser sur le point de la mêlée, II, 338.

Gentilhomme. Son devoir envers un grand qui va le visiter, I, 143. Doit être affectionné à son prince, sans s'attacher à lui par des emplois à la cour, II, 25. Condition des gentilshommes en France, du temps de Montaigne, 302. Mariage singulier d'un vieux gentilhomme, V, 92. Combien il lui est honneur d'être obligé de se dédire, VII, 224. Gentilhomme qui passait un an entier sans boire, VIII, 43.

GÉTA, empereur. Faisait servir les mets à sa table, selon les premières lettres de leur nom, II, 322.

GÉZES. Comment ils envoient des députés à leur dieu Zamolxis, IV, 188.

Gladiateurs. Pourquoi donnés en spectacle au peuple romain pour être égorgés en sa présence, V, 175.

Gloire. La plus inutile, vaine et fausse monnaie qui soit à notre usage, II, 214. Incompatible avec le repos, 225. Vanité de la passion que les hommes ont pour la gloire, 281. Philosophes qui en ont prêché le mépris, V, 33. Pourquoi peut être recherchée, 34. Combien peu de gens qui ont droit à la gloire, y ont part, 52 *et suiv.* Ce que c'est que la gloire qui se conserve dans les livres, 55. Court moyen de parvenir à la gloire, VI, 112.

Gloses. Ne servent qu'à obscurcir le texte, et surtout celui des lois, VIII, 11.

GEBRIAS. Voulut mourir pour se venger, IV, 274.

GOURNAY, LE JARS (*Marie de*), *filie d'alliance de Montaigne.* Son éloge, V, 128.

Gouvernement. Chaque peuple est content de celui auquel il est accoutumé, I, 242. Quel est, à l'avis d'Anacharsis, le plus heureux, II, 306. A quoi se réduisent les disputes sur la meilleure forme de gouvernement, VII, 90. Quel est le meilleur pour chaque nation, 91. Si rien peut autoriser les maux qu'on cause à son pays, sous prétexte de corriger les abus de son gouvernement, VII, 275 *et suiv.*

Gouverneur d'un enfant. C'est du choix qu'on en fait, que dépend le succès de l'éducation de cet enfant, II, 13. Qualités qu'il doit avoir, et règle qu'il doit suivre en instruisant son élève, *ibid. et suiv.*

Grammairiens. Leur langage, III, 23.

GRAMMONT (*madame de*). Hommage que lui fait Montaigne des sonnets de La Boétie, II, 108 *et suiv.*

Grandeur. Qui la connaît, la peut fuir sans beaucoup d'efforts, VII, 2.

Grands. Ne doivent point être loués pour des choses communes, II, 231. Pourquoi les grands doivent avoir plus de soin de cacher leurs fautes, que les petits, 300. Pourquoi les grands paraissent quelquefois plus sots qu'ils ne sont effectivement, VII, 36 *et suiv.* Le silence leur est d'un merveilleux usage, 38. Combien leur rang nous impose, 43. Qu'il faut se défier de l'habileté d'un homme qui occupe un grand poste, 46.

Gravelle. Son avantage sur bien d'autres maladies, VIII, 69.

GRECS. Ne se piquaient pas d'une scrupuleuse bonne foi, I, 100. Leur nom était un terme de

mépris chez les Romains, 279. Grecs fameux par leur retraite d'auprès de Babylone : combien ils souffrirent en passant par les montagnes d'Arménie, II, 189. Pourquoi, sur la fin du repas, les Grecs buvaient en plus grands verres qu'au commencement, III, 95.

GUATIMOZIN, *empereur du Mexique*. Son courage au milieu des supplices, VI, 345.

Guerre. Dénoncée au son d'une cloche, I, 101. Parole des gens de guerre peu certaine, 105 *et suiv.* La passion pour la guerre, preuve d'imbécillité dans l'homme, se trouve dans quelques animaux, IV, 81. Guerre étrangère, de quelle utilité, V, 173. Caractère de la guerre que se firent César et Pompée, VII, 210. Désordres causés par la guerre civile en France, du temps de Montaigne, 271 *et suiv.*

Guerriers. Quels étaient les plus grands guerriers du temps de Montaigne, à son avis, V, 127.

GUESCLIN (*Bertrand du*), *connétable de France*. Honneurs qu'on lui rend après sa mort, I, 85. Est nommé si différemment, qu'on ne sait lequel de ses noms doit être honoré de ses victoires, II, 328.

GUÉVARA. Ses lettres ; ce qu'en jugeait Montaigne, II, 357.

GUICCIARDIN. Quel jugement Montaigne faisait de cet historien, III, 251.

GUILLAUME, *comte de Salsbéry*, pris par l'évêque de Beauvais, à la bataille de Bouvines, II, 286.

GUISE (*duc de*). Sa clémence envers un gentilhomme qui avait conjuré sa mort, I, 258 *et suiv.* Sa conduite à la bataille de Dreux, II, 317.

Gymnosophistes. Se brûlaient volontairement après un certain âge, ou lorsqu'ils étaient menacés de quelque maladie, V, 224.

H.

Habits. Bizarrerie de la coutume en ce qui les concerne, I, 247. Tout homme de bon sens doit s'y conformer, 248. Quand les habits de soie commencèrent à être méprisés en France, II, 308.

HANNIBAL. Sa réponse à Antiochus qui lui demanda si les Romains se contenteraient de son armée, II, 336. A vécu la belle moitié de sa vie de la gloire acquise en sa jeunesse, III, 65.

Hardiesse. Jusqu'où elle doit s'étendre, I, 271.

HARPASTÉ. Folle de la femme de Sénèque; devenue aveugle, elle s'imagina que c'était la maison où elle habitait qui était devenue obscure, V, 185. Sages réflexions de Sénèque sur l'imagination de cette folle, *ibid.*

Hasard. Pourquoi il peut tant sur nous, III, 79. Il a beaucoup de part aux actions humaines, VII, 42.

HÉGÉSIAS. Pensait que le sage ne doit rien faire que pour soi, III, 17. Ce qui portait ses disciples à se priver de la vie, VI, 165.

HÉLIODORE, évêque de Tricca. Aime mieux perdre son évêché, que de condamner un roman qu'il avait composé, III, 212.

HÉLIOGABALE. Où il fut mis à mort, II, 168. Ses apprêts pour se faire mourir délicatement, V, 6.

HENRI VII, roi d'Angleterre. Sa perfidie à l'égard du duc de Suffolck, I, 109, 110.

HENRI VIII, roi d'Angleterre. Comment il surprit en faute un ambassadeur, I, 124.

HÉRACLIDES (Ponticus). Opinions indéterminées qu'il avait sur la nature de Dieu, IV, 176.

HÉRACLITE. Sa réponse aux Ephésiens qui lui reprochaient de passer son temps à jouer avec des en-

fants, I, 283. Héraclite et Démocrite; leur humeur opposée: pourquoi Montaigne donne la préférence à celle de Démocrite, III, 15. Héraclite avoue que l'essence de l'ame nous est inconnue, IV, 240. Son opinion sur la formation du monde, sa destruction et sa renaissance, 307. Ce que Cratès jugeait de ses écrits, VIII, 12.

Hérisson. Prévoit le vent qui doit souffler, IV, 70.

Hiéron. Croit que les rois sont moins en état de goûter les plaisirs de la vie, que de simples particuliers, II, 299. Ce qu'il trouvait d'incommode dans la royauté, 301. Sa réponse à un philosophe qui se plaignait à lui de sa pauvreté, V, 324.

Hilaire (saint). Demande à Dieu la mort de sa fille Abra, et de sa femme, II, 172.

Himbercourt. Comment il calma la furie des Liégeois, VI, 162.

Hippias, Eléen. Pourquoi il avait appris à faire toutes les choses dont il avait besoin pour l'entretien et la commodité de la vie, VII, 115.

Hirondelles. Employées à porter des nouvelles, V, 168.

Histoire. S'il convient qu'elle soit écrite par un philosophe et un théologien, I, 221. L'étude en est très utile aux jeunes gens, II, 27. Pourquoi Montaigne préférait la lecture de l'histoire à toute autre lecture, III, 246. Quelles sont les seules bonnes histoires, 249.

Historiens. Combien il importe qu'un historien connaisse sa profession, I, 154. Qualités qu'il doit avoir, II, 143. Historiens simples, par où estimables, III, 247. En quoi consiste le prix des historiens excellents, 248. Quels sont les historiens méprisables, *ibid.*

HOMÈRE. Reconnu pour maître de toute sorte de gens ; sur quel fondement , IV, 337 *et suiv.* Sa prééminence sur les plus grands génies , V, 320. A d'abord atteint la perfection de son art , 321. Eloge qu'en fait Plutarque , et qui ne convient qu'à lui seul , 323. Rien n'est si universellement connu que son nom et ses ouvrages , 324.

Homme. Sujet vain , divers et ondoyant , I, 70. Trop occupé de l'avenir , 81. En quoi consiste son devoir , *ibid. et suiv.* Les hommes ont cru que les faveurs du ciel les accompagnaient dans le tombeau , 86. L'homme s'en prend à des choses inanimées pour amuser ses passions , 96. A combien de revers il peut être exposé avant sa mort , 164. C'est la mort des hommes qui fait connaître leur vrai caractère , 168. Qui leur apprendrait à mourir , leur apprendrait à vivre , 188. Comment l'homme est acheminé naturellement à la mort , 189. Pourquoi chacun est satisfait du lieu de sa naissance , 245. Ce qui constitue le vrai mérite de l'homme , et sa supériorité sur ceux de son espèce , II, 157. Les bons ou mauvais succès ne prouvent ni son mérite ni son démérite , 167. L'homme est sujet à des passions opposées , II, 200. Il se passionne pour mille choses qui ne le concernent point , 213. Si un homme doit être loué pour des qualités qui ne conviennent point au rang qu'il tient dans le monde , 230. Ce qui rend un homme aisé ou indigent , 278. L'homme doit être estimé par lui-même , non par ses atours , 289 *et suiv.* Imperfection de l'homme , démontrée par l'inconstance de ses desirs , III, 27 *et suiv.* Quel est le cours naturel de la vie de l'homme , 62. Les lois ont accordé trop tard aux hommes le maniement de leurs affaires , 64. A vingt ans l'homme fait voir de

qu'il est capable de faire, *ibid.* Homme, peu d'accord avec lui-même, 66. Inconstance de ses actions, 68. Qu'il n'est pas sûr de juger de l'habileté et de la vertu des hommes par quelques actions extérieures, 73 *et suiv.* L'homme le plus sage peut être dérangé par divers accidents, 96 *et suiv.* L'homme est élevé quelquefois au-dessus de lui-même par une espèce d'enthousiasme, 101. Il est une bonne discipline à lui-même, 161. Hommes créés capables de raison, à quelle fin, 182. Si l'homme a de grands avantages sur les autres créatures, IV, 28 *et suiv.* De quel droit il se donne la supériorité sur les animaux, 34. La nature l'a traité plus favorablement qu'on ne s' imagine, 41. L'homme a des armes naturelles, 45. S'il est naturel à l'homme de parler, 46. Hommes et animaux, également soumis à l'ordre de la nature, 48. Hommes esclaves d'autres hommes, 51. Quel soin ils prennent de certaines bêtes, 53. Force de l'homme, inférieure à celle de plusieurs animaux, 55. Hommes venus de pays éloignés en France; pourquoi tenus pour sauvages, 67. A l'égard de la beauté, les hommes n'ont point de privilège particulier au-dessus des bêtes, 103. L'homme a plus de raison de se couvrir qu'aucun autre animal, 105. Il s'attribue des biens imaginaires, et laisse les réels aux animaux, 107. En quoi consiste l'excellence de l'homme sur la bête, 108. Vices et passions de l'homme, 109. L'homme fort porté à s'imaginer que tout ce qui existe est fait pour lui, 217. Il n'a que des idées confuses de soi-même, 226 *et suiv.* Incertitude que chaque homme peut remarquer dans ses jugements, 285. L'homme est inconstant dans ses desirs; preuve de sa faiblesse, 314. Confusion où se jettent les hommes, sur le règlement

de leurs mœurs, IV, 320. Peu d'hommes meurent avec une vraie fermeté d'âme, V, 2. Les hommes sont souvent réduits à se servir de mauvais moyens pour une bonne fin, 173. Hommes sanguinaires et meurtriers sont lâches et timides, 203-204. Leurs desirs devraient être amortis avec l'âge, 213. Ils parviennent rarement à cet état, d'agir constamment selon les principes d'une vertu solide, 217. Hommes doubles; à quoi utiles, VI, 77. Pourquoi fuit-on à voir naître l'homme, tandis qu'on court à le voir mourir, 270 *et suiv.* Hommes qui se cachent des autres hommes, et sont ingénieux à se maltraiter eux-mêmes, 272. Moyen de juger de la capacité d'un homme dans la conversation, VII, 46 *et suiv.* Quel parti peut prendre un homme vertueux dans des temps fort dérégés, 171. Pourquoi l'homme n'aime pas à se connaître et à s'observer lui-même, 184. Sottise des hommes qui sans discrétion asservissent leur temps et leurs facultés à d'autres hommes, 190. L'homme qui connaît exactement ce qu'il se doit à lui-même, trouve par-là ce qu'il doit aux autres, 195. Il doit savoir ce qui l'intéresse proprement et essentiellement, 200. Il doit borner ses desirs, s'il veut être à couvert des insultes de la fortune, 205. Les hommes sont naturellement fort portés à faire valoir leurs opinions, 246 *et suiv.* L'homme est incapable de modération, même à l'égard de la science, 265. L'expérience que chacun a de soi-même suffit pour le rendre sage, VIII, 25 *et suiv.* Quel est le vrai chef-d'œuvre de l'homme, 102. L'homme est fou qui veut s'élever au-dessus de lui-même, 117.

Honnête homme. Il n'est pas moins estimé pour être déshonoré par sa femme, VI, 250 *et suiv.*

L'honnête homme n'est point gâté par l'emploi qu'il exerce, VII, 206.

HORACE. Cas que Montaigne faisait de ce poète, III, 234. D'où vient que son expression est pleine d'énergie, VI, 258.

HYPÉRIDES. Sa réponse aux Athéniens, qui se plaignaient de l'âpreté de ses discours, VI, 72.

Hyposphagma. Sorte de maladie; sa description, IV, 362.

I.

IGNATIUS, père et fils. Tous deux proscrits, terminent leur vie dans un même instant, II, 179.

Ignorance et sagesse. Parviennent aux mêmes fins, III, 33. Deux sortes d'ignorance, 34. Pourquoi l'ignorance est recommandée par la religion, IV, 114. Ses effets sont préférables à ceux de la science, 119. La science nous rejette en ses bras pour nous sauver des injures de la fortune, 126. Ignorance et simplicité, leur utilité, 134. Tous les abus du monde viennent de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de notre ignorance, VII, 246. Espèce d'ignorance très estimable, 247.

Ignorants. Il y a parmi les ignorants plus de véritable mérite que parmi les savants, IV, 112.

Ile. Découverte par les Carthaginois, ne peut être l'Amérique, II, 142.

Imagination. Ses effets, I, 203 et suiv. L'imagination cause des extases et des défaillances extraordinaires, 206. Met en crédit les visions et les enchantements, 207. Plaisant conte d'un malade soulagé par des clystères qu'il ne prenait point, 217. Maladie causée par un pur effet d'imagination, *ibid.* et suiv. Ses effets sur le corps

d'autrui, 218; et sur les femmes grosses, 219. Imagination, faculté commune aux bêtes et aux hommes, *ibid.* et IV, 98 et *suiv.*

Immodération vers le bien. Ce que c'est, II, 128.

Impatience. Légers motifs qui souvent l'excitent en nous, IV, 357.

Imposture. Sur quoi elle s'exerce le plus communément, II, 165.

INDATHYRSES, *roi des Scythes.* Réponse qu'il fait à Darius qui lui reprochait de reculer à son approche, I, 139-140.

INDIENS. Se brûlant tous dans leur ville, assiégée par Alexandre, III, 126.

Indolence et pesanteur d'esprit. Compagnes de la vigueur et de la santé, IV, 123. Indolence parfaite, n'est ni possible ni désirable, 125.

Industrie frivole. Récompensée selon son vrai mérite, III, 31.

Innocents. Reconnus pour tels : sacrifiés aux formes de la justice, VIII, 18. Il n'est pas sûr à une personne innocente de se mettre entre les mains de la justice humaine, 19.

Intention. Juge de nos actions, I, 109. C'est par elle seule qu'on doit juger si une action est bonne ou mauvaise, III, 77.

IPHIGÉNIE. Artifice dont un peintre se sert dans la représentation de son sacrifice, I, 75.

ISCHOLAS, *capitaine lacédémonien.* Sacrifie sa vie pour le bien de son pays, II, 158-159.

ISOCRATE. Réponse de cet orateur à quelqu'un qui le priait de parler de son art, au milieu d'un festin, II, 46.

ITALIENS. Plaisante raison de leur manque de bravoure, III, 267. Tiennent leurs femmes dans une trop grande contrainte, VI, 281.

Ivrognerie. Vice grossier, et dont les suites sont quelquefois très funestes, III, 85 *et suiv.* N'a pas été fort décriée chez les anciens, 88 *et suiv.* C'est un vice moins malicieux que les autres, 89-90.

J.

Jalousie. Action extraordinaire qu'occasionne cette passion, V, 220. Son injustice, VI, 236 *et suiv.* Les plus sages ont été les moins sensibles à cette passion, 237. Combien les femmes sont tourmentées par la jalousie, et combien elles deviennent odieuses lorsqu'elles s'y abandonnent, 239 *et suiv.* Jalousie d'une femme funeste à son mari, 252.

JAROPELC, *duc de Russie.* Comment il punit un gentilhomme dont la trahison lui avait procuré le moyen de se venger d'un roi de Pologne, son grand ennemi, VI, 85.

JASON (*Phereus*). Comment guéri d'un apostume, II, 177.

JEAN SECONDE, *poète latin moderne.* Ce que Montaigne pensait de ses *Baisers*, III, 232.

JEANNE I^{re}, *reine de Naples.* Pourquoi elle fit étrangler Andréosse, son premier mari, VI, 286.

Jeu. Pour y réussir, il faut être modéré dans le gain et dans la perte, VII, 200.

Jeune homme. Pourquoi ne doit être ni délicat ni trop régulier dans sa manière de vivre, VIII, 46.

Jeux de main. Sont odieux, VII, 53.

Jeux et exercices publics. Sont utiles à la société, II, 73.

Joie. Exemples divers de morts subites causées par la surprise d'un plaisir inespéré, I, 79.

Jugement. Est un outil à tous sujets , et se mêle partout , III , 11. Infirmité de notre jugement malaisée à découvrir , IV , 290.

Juges. Expédient d'un juge pour les cas difficiles , IV , 328. Serment que leur ,faisaient prêter les rois d'Egypte , VI , 84. Juges de la Chine , établis pour récompenser les bonnes actions , aussi-bien que pour punir les mauvaises , VIII , 20.

Juifs. Traités inhumainement par les Portugais , pour les faire changer de religion , II , 247 *et suiv.* Par zèle pour la leur , se tuent et tuent leurs propres enfants , 249.

JULIEN , empereur. Différentes peines qu'il infligea à de lâches soldats , I , 150. Pourquoi n'était point touché des louanges de ses courtisans , II , 305. Etait ennemi de la religion chrétienne , mais très grand homme , et doné d'excellentes vertus , V , 142. Sa chasteté , sa justice , *ibid. et suiv.* Réponse qu'il fit à un évêque qui osa l'appeler *méchant et traître à Christ* , 144. Sa sobriété , *ibid.* Son application au travail , son habileté dans l'art militaire , 145. Sa mort semblable à celle d'Épaminondas , 146. Pourquoi on lui a donné le titre d'*Apostat* , *ibid.* Il fut fort entêté du culte des faux dieux , et extrêmement superstitieux , 147. S'il est vrai qu'il ait dit , quand il se sentit blessé : *Tu as vaincu , Nazaréen* , 147. Il voulait rétablir le paganisme , 148. Pourquoi il accorda une tolérance générale aux différents partis qui divisaient les chrétiens , *ibid.* Preuve sensible de son activité et de sa sobriété , 160.

Jument. Son lait fait les délices des Tartares , II , 360.

Justice. Vendre la justice , coutume farouche ,

I, 246. Ce que signifiait l'épée rouillée de la justice de Marseille, 249. Les exécutions de la justice devraient être bornées à une mort simple, sans aucune marque de rigueur, III, 277, et V, 208. Justice maliciense, qui, par fraude et fausses espérances de pardon, amène le criminel à découvrir son fait, VI, 71. Justice universelle, beaucoup plus parfaite que la justice particulière et nationale, 81. La justice est proprement la vertu qui convient aux rois, 326. Il n'est pas sûr à l'innocent de se mettre entre les mains de la justice humaine, VIII, 19.

L.

LABIÉNUMS. Ses écrits, les premiers qui aient été condamnés à être brûlés, III, 213. Il ne put survivre à cet affront, 214.

LACÉDÉMONIENS. Vaine cérémonie qu'ils observaient à la mort de leurs rois, I, 84. Comment instruisaient leurs enfants, 298 *et suiv.* En quoi cette instruction différait de celle que les Athéniens donnaient à leurs enfants, 300. Ce que les Lacédémoniens répondirent à Antipater, qui leur demandait cinquante enfants pour otages, 301. Avec quelle constance leurs enfants supportaient la douleur, II, 259. Action d'un enfant de Lacédémone, devenu esclave, et traité indignement par son maître, III, 105. Réponse généreuse des Lacédémoniens à Antipater et à Philippe, *ibid.* Reproche fait à un soldat lacédémonien, 298. Ce que comprenait la prière publique et particulière que les Lacédémoniens faisaient à la Divinité, IV, 315. Si ce qu'a dit Plutarque d'un enfant lacédémonien, qu'il se laissa déchirer le ventre à un renar-

deau qu'il avait volé, est incroyable, V, 256 et suiv.

LADISLAS, roi de Naples. Comment il fut empoisonné, V, 272 et suiv.

LAÏS. Ce qu'elle disait des philosophes de son temps, VII, 162.

Langage gascon. Ce qu'en jugeait Montaigne, V, 80.

Langage humain. Plein de défauts, IV, 202. Pourquoi le langage commun, si propre à tout autre usage, devient obscur dans les contrats et les testaments, VIII, 9.

Langues. Comment la langue est enrichie par de bons esprits, VI, 259. Ce que Montaigne jugeait de la langue française, 260.

LAODICE, ou plutôt LADICE. Belle Grecque mariée à Amasis, roi d'Égypte : pourquoi elle promet une statue à Vénus, I, 211.

Larcin. Pourquoi permis par Lycurgue, IV, 325, Pourquoi moins haï que l'indigence, VI, 117 et suiv.

LAURENTINE, fameuse courtisane. Par quelle aventure, ayant couché dans le temple d'Hercule, elle parvint aux honneurs divins après sa mort, IV, 214.

LÉON X, pape. Sa mort, causée par un excès de joie, I, 79.

LÉPIDUS. Meurt du déplaisir que lui cause la mauvaise conduite de sa femme, VI, 238.

Lettre. Si la lecture d'une lettre doit être différée. III, 135.

Lettres. Si la connaissance des lettres est d'une absolue nécessité, I, 295. Eloge excessif que Cicéron fait des lettres, IV, 115. D'où vient que les gens

de lettres sont vains et faibles d'entendement , V , 124 *et suiv.*

LÈVE (*Antoine de*). Déconseille une expédition pour flatter adroitement son maître Charles-Quint, II, 283.

Libéralité. Si elle sied bien à un roi, et jusqu'à quel point , VI , 324. Exemple de libéralité d'un prince, par où les autres peuvent apprendre à placer leurs dons, 327.

Liberté. En quoi consiste la véritable, I, 191-192.

LILIUS GRÉGORIUS GIRALDUS, *savant italien*. Meurt de misère, II , 181.

Lion. Noble gratitude d'un lion, IV , 88 *et suiv.*

Lions attelés à un coche, VI , 321.

Lits. Comment les femmes s'y couchaient chez les romains, III , 9.

LIVIE. Favorisait les amours de son mari Auguste, II , 161. Ce qu'elle dit, après avoir vu par hasard des hommes nus, VI , 230.

Livres. Ce qui les sauva de la destruction des Goths, I, 302. Quand on a commencé à Rome de brûler les livres qui déplaisaient à l'état, III , 213. Avantages qu'on retire de leur commerce, VI , 152 *et suiv.* Inconvénients attachés au plaisir qu'ils procurent, 157. Pourquoi tout abrégé d'un bon livre est un sot abrégé, VII , 54.

Loi très sage concernant les rois trépassés, I , 82.

Lois de l'honneur opposées à celles de la justice, 246. S'il est utile de changer les lois qui sont établies par un long usage, 248 *et suiv.* En quel cas les lois anciennes doivent faire place à de nouveaux réglemens, 256 *et suiv.* Des lois somptuaires, II , 307 *et suiv.* Les lois ont accordé trop tard aux hommes le maniement de leurs affaires, III , 64. Lois fort nécessaires pour tenir l'homme en règle, IV ,

275. Lois humaines sujettes à de continuel changements, 320 *et suiv.* S'il y a des lois naturelles, c'est-à-dire reconnues universellement et constamment, 322. Justice des lois, sur quoi fondée, 323. Lois naturelles perdues parmi les hommes, 324. Les plus justes ont quelque mélange d'injustice, V, 154. Multiplicité des lois funeste à un état. VIII, 6. Il y a plus de lois en France que dans tout le reste du monde ensemble, 7. Lois de la nature sont les meilleures, 8. Imperfection des lois qui concernent les sujets d'un état, 17. Ce qui maintient en crédit les lois les plus déraisonnables, 22.

LORRAINE (*cardinal de*). Mis en comparaison avec Sénèque, V, 253.

LOUIS (*Saint*). Avec quelle dureté il se traitait par dévotion, II, 264. Pourquoi il détourne un roi tartare, qui s'était fait chrétien, d'aller baiser les pieds du pape à Lyon, IV, 12.

LUCAIN. Condamné à la mort, rendit l'esprit en prononçant quelques vers de sa *Pharsale*, III, 214. Pourquoi Montaigne le pratiquait volontiers, 234.

LUCRÈCE, *fameux poète épicurien*. S'il peut être comparé à Virgile, III, 234. Comment il perdit la raison et la vie, IV, 116. Vive peinture qu'il a faite des amours de Vénus et de Mars, VI, 256-257.

LUCTATIUS (*Caius*). Prend la fuite dans un combat, pour ménager l'honneur de son armée, II, 283.

Lutte. Condamnée par Philopœmen et par Platon. V, 202-203.

Luxe. Loix que fit Zaleucus pour le corriger, II, 309. En France, on prend pour règle la règle de la cour, 310.

LYCON, *philosophe*. Ce qu'il prescrit au sujet de ses funérailles, I, 91.

LYCURGUE. Pourquoi il défendait aux Lacédémoniens de dépouiller leurs ennemis vaincus, II, 337. Pourquoi il leur permit le larcin, IV, 325. Ce qu'il ordonna aux mariés de Lacédémone pour tenir l'amour en haleine, V, 19. Par quel motif il voulut que les Ilotes s'enivrassent V, 174.

LYNCESTE. S'il fut réputé justement coupable, parce qu'il n'avait pu réciter le discours qu'il avait médité pour sa défense, VII, 102.

M.

MAHOMET. Pourquoi a promis à ses sectateurs un paradis abondant en toutes sortes de voluptés sensibles, IV, 181.

MAHOMET II. Comment il traita celui dont il s'était servi pour faire périr son frère, VI, 87. Sa lettre au pape Pie II, V, 324.

Mains. Grand nombre d'actions qu'on exprime par leur moyen, IV, 37 *et suiv.*

Mal. Ce que c'est; et comment il vient à nous intéresser, II, 241. N'en point avoir, c'est avoir le plus de bien qu'on puisse espérer, IV, 124. Conseil que donne la philosophie d'oublier tous nos maux passés, 128.

Malade. Combien il lui importe d'avoir de la confiance en son médecin, I, 216, *et* VI, 30.

Maladie. Qui n'était qu'un pur effet d'imagination, I, 217. Maladies de corps et d'esprit, causées par l'agitation de notre ame, IV, 121. De diverses maladies contrefaites et devenues réelles, 182 *et suiv.* Sentiments opposés des médecins sur la cause des maladies, VI, 32. Chaque maladie avait son médecin particulier chez les Egyptiens, 41. Mala-

dies ont leur période qu'il faut attendre tranquillement, VIII, 57.

Manger. Gens particuliers qui n'aiment pas qu'on les voie manger, VI, 271.

MARCELLIN (*Ammien*). Historien païen, qui a été témoin des actions de Julien l'Apostat, le blâme d'avoir défendu aux chrétiens de tenir des écoles, V, 143.

MARCELLINUS, *jeune Romain*. Sa fermeté à se donner la mort, V, 12 et suiv.

MARGUERITE, *reine de Navarre*. En quoi faisait consister le devoir d'un gentilhomme envers un grand qui va le visiter, I, 143. Etrange idée qu'elle donne de la dévotion d'un jeune prince, III, 57. Eloge de son Heptaméron, 275.

Mariage. Quelle sorte de marché, II, 90. Ce qu'emporte cette liaison, 130. Sa principale fin, 130 et suiv. Continence conjugale, 131. L'âge qui y est le plus propre, III, 189. Si on en a rendu le nœud plus ferme, en ôtant le moyen de le dissoudre, V, 25. Idée d'un bon mariage, VI, 210. De quel prix est un bon mariage, 211. Le mariage doit être exempt de haine et de mépris, 213. Différence qu'il y a entre le mariage et l'amour, 215. Pourquoi les hommes s'y abandonnent librement à l'amour qu'ils défendent rigoureusement aux femmes, 219. Ce qui peut faire un bon mariage, 253. Loi établie par Platon pour décider de l'opportunité de tout mariage, 287. Dans le mariage, l'amitié est ranimée par l'absence, VII, 129.

Mariés. Comment ils doivent se comporter en la couche nuptiale, I, 212.

Maris. A quels maux ils s'exposent en tenant leurs femmes dans une trop grande contrainte, VI, 253.

MARIUS le jeune. S'endort après avoir donné le signal du combat, dans sa dernière journée contre Sylla, II, 316.

MARSEILLE. On y gardait du poison aux dépens du public, pour ceux qui voudraient s'en servir, III, 130.

MARTIAL. Ce que Montaigne pensait de ses épigrammes, III, 237.

MASSILIENS, peuple d'Afrique. Comment ils gouvernaient leurs chevaux, II, 356.

MASSINISSA, roi. Sa vigueur jusqu'à une extrême vieillesse, II, 186.

MAXIMILIEN. Pudeur très particulière de cet empereur, I, 88.

MÉCÈNES. Sa passion pour la vie, VI, 5.

Méchants. Combien leur société est funeste, II, 206-207.

MÉCHMET, empereur. Supplices barbares dont il punissait les hommes, V, 208.

Médecine. Méprisée en maladie, et pourquoi, I, 265. Ses succès, sur quoi fondés, 266. L'expérience lui semble peu favorable, VI, 20. Quand elle commença d'être reçue parmi les Romains, 22. Fut chassée de Rome par l'entremise de Caton le censeur, *ibid.* Quand et par qui mise en crédit, 33. Qu'il n'est pas sûr que, supposé que la médecine ne fait point de bien, elle ne fasse point de mal, 36. Ses promesses, la plupart incroyables, 39. Faiblesse des raisons sur quoi est fondé l'art de la médecine, 41, *et suiv.* Son incertitude autorise presque toutes nos envies, VIII, 55.

Médecins. S'ils font plus de bien que de mal, et comment ils excusent le mauvais succès de leurs ordonnances, VI, 25 *et suiv.* Loi des Egyptiens qui

les obligeait d'en répondre, VI, 28. Le mystère lent est très nécessaire, 29. Ils y ont renoncé mal à propos, 31. Pourquoi un médecin devrait être seul à traiter un malade, *ibid.* Médecins qui, depuis Hippocrate, ont combattu les opinions et la pratique les uns des autres, s'entr'accusant d'ignorance et de fourberie, 32 *et suiv.* Les médecins sont fort sujets à se méprendre, 37 *et suiv.* Conte plaisant contre les médecins, 48. Sont dignes d'estime, et pourquoi, 52. Ils ne font eux-mêmes que fort peu d'usage des drogues médicinales, 53. D'où vient qu'on se livre communément aux médecins, 54. Sur quoi est fondée la connaissance qu'ils prétendent avoir de la bonté de leurs drogues, 56.

Méditer. Occupation importante, VI, 134 *et suiv.*

MÉGABYSE. Comment il fut repris par Apelles, chez qui il s'avisa de parler de peinture, VII, 38.

MÉNANDRE. Sa réponse au reproche qu'on lui faisait de ne pas travailler à une comédie qu'il avait promise, II, 59. Son mot sur la rareté des amis, 104.

Mensonge. Vice très odieux, I, 120. Doit être soigneusement réprimé dans les enfants, 121. D'où vient qu'aujourd'hui nous sommes si sensibles au reproche qu'on nous fait de mentir, V, 137. Les Grecs et les Romains étaient moins délicats que nous sur cet article, 139.

Menteurs. Doivent avoir bonne mémoire, I, 119.

Mer. Si c'est la crainte qui fait soulever l'estomac à ceux qui voyagent sur mer, VI, 315.

Mères. Il est juste de leur laisser la tutelle de leurs enfants, III, 205. Quel fond on peut faire sur leur affection naturelle pour eux, 209. Quelle est la plus utile et la plus honorable occupation d'une mère de famille, VII, 128.

Merlins. Espèce particulière d'enfants chez les Mahométans , IV , 215.

MERVILLE. Ambassadeur secret de François I^{er} , assassiné à Milan par le duc de Sforce , I , 123.

MESSALINE. Ses infâmes débordements ; sa mort , VI , 254 *et suiv.*

MÉTÉLLUS. Ses belles paroles sur les difficultés qui doivent accompagner la vertu , III , 259.

Métempsychose. Reçue par plusieurs nations , III , 282.

MÉTROCLÈS. A quelle occasion il fut attiré de la secte des Péripatéticiens à celle des Stoïciens , IV , 331.

Mets. Servis alphabétiquement , II , 322.

MEXICAINS. Distinguaient le monde en cinq âges , et se croyaient dans le dernier , lorsque les Espagnols vinrent les exterminer , VI , 348. Quel serment ils faisaient faire à leurs rois , VII , 45. La première leçon qu'ils donnent à leurs enfants , VIII , 58.

MEXIQUE. Nombre prodigieux d'hommes que sacrifiait annuellement le roi de ce pays , II , 136. Combien de fois il changeait d'habits par jour , 189. Cruauté des Espagnols envers le dernier roi du Mexique , VI , 344.

MIDAS. Fut obligé de révoquer la prière qu'il avait faite aux dieux , IV , 316. Est déterminé par un songe à se tuer , VI , 179.

Miracles , que saint Augustin témoigne avoir vus , II , 80. Miracles faux , comment accrédités dans le monde , VII , 240. Ce qui fait qu'on a de la peine à se désabuser d'un faux miracle , 244. Histoire d'un faux miracle qui fut sur le point d'être accrédité , quoique bâti sur un fondement très faible , *ibid.* Si des événements miraculeux racontés dans nos livres

sacrés, on n'en peut rien conclure, en faveur de pareils événements modernes, VII, 248.

Mode. Entêtement et inconstance des Français sur ce qu'ils appellent *la mode*, III, 2.

Modération. Requisite même à l'égard de la vertu, II, 127. Celle qu'on doit garder dans les troubles civils, VI, 73 *et suiv.*; et entre des gens brouillés, 76.

Modestie. Fort nécessaire aux jeunes gens, II, 23 *et suiv.*; et aux femmes, VI, 282.

Mœurs. Science des mœurs doit être inculquée de bonne heure dans l'esprit des enfants, II, 32 *et suiv.* Les mœurs du simple peuple plus réglées que celles des philosophes, V, 126.

MOLEY-MOLUCH, roi de Fez. Prêt à mourir de maladie, il livre bataille aux Portugais, et expire victorieux, V, 163 *et suiv.*

Monde. Fréquentation du monde, de quelle utilité, II, 29 *et suiv.* Le monde doit être le livre d'un jeune homme, 31 *et suiv.* La pluralité des mondes crue autrefois, et encore à présent; ce qu'on en peut conclure, selon Montaigne, IV, 196. Le monde est sujet à des changements continuels, 305 *et suiv.*, et VI, 102.

Monde (Nouveau). Réflexions sur sa découverte, II, 139. On y vivait sans magistrat et sans lois plus régulièrement que nous ne faisons, IV, 134. Conformité surprenante des coutumes, mœurs et croyances entre le Nouveau-Monde et le nôtre, 308 *et suiv.* Du Nouveau-Monde, et du génie de ses habitants quand on en fit la découverte, VI, 336 *et suiv.* Il fut subjugué par les ruses des Espagnols, plutôt que par leur valeur, 340. Avec quelle inhumanité les habitants du Nouveau-Monde furent traités par les Espagnols, 343.

Monstres. S'il y en a véritablement, V, 235.

MONTAIGNE, auteur de ces Essais. Pourquoi il s'est amusé à les écrire, I, 114. Se plaint de son peu de mémoire, 115 *et suiv.* Avantages qui en résultent pour lui, 117. Ennemi des vaines cérémonies, 144. Comment profitait de la conversation des hommes, 152. Temps précis de sa naissance, 176. Pourquoi il eut soin de se familiariser de bonne heure avec la mort, 183 *et suiv.* Pourquoi refuse d'écrire l'histoire de son temps, 222. Il fut instruit dès l'enfance à ne mêler aucune finesse ou tromperie dans ses jeux, 230. Méprisait la médecine, et pourquoi, 265. A quoi se réduit la connaissance qu'il avait des sciences, II, 3-4. Ses livres favoris, 4 *et suiv.* Jugement qu'il porte de son ouvrage, 10. Quel style lui plaisait le plus, 62 *et suiv.* Comment il apprit le latin, 65, et le grec, 67. On l'éveillait dans son enfance au son de quelque instrument, *ibid. et suiv.* Comment il prit du goût pour la lecture dès l'âge de huit ans, 69. Ne lut jamais de romans, *ibid.* A quel âge il jouait les premiers rôles dans des tragédies latines, 72. Sa liaison avec La Boétie (*voyez ce nom*). En différents temps, son goût pour la poésie a été différent, II, 197. Critique qu'il fait de Pline le jeune et de Cicéron, 229. En quoi il fait consister le mérite de ses *Essais*, 233. Son génie pour le style épistolaire, 235. Ennemi des compliments outrés qu'on emploie dans les lettres, 236. Peu propre à faire des lettres de recommandation, 237. Écrivait ses lettres avec beaucoup de rapidité et de négligence, 238. Comment il s'est comporté, par rapport aux commodités de la vie, en trois sortes d'états où il a vécu, 269 *et suiv.* Comment il réglait sa dépense, 275. Ce qu'il

dit de sa manière de travailler et d'envisager un sujet, III, 11 *et suiv.* Comment il juge du prix de son livre, 36. Portrait et caractère qu'il fait de son père, 92 *et suiv.* Montaigne était peu sensible au plaisir de boire, 94. Histoire d'un accident qui lui causa un long évanouissement, 151 *et suiv.* Difficultés attachées à l'étude constante qu'il fait de lui-même, 162. S'il est blâmable d'entretenir le monde de soi, 163. Ce qui lui a mis en tête de se mêler d'écrire, 179. Ne souffrait pas volontiers près de lui les enfants nouveau-nés, 182. A quel âge il se maria, 189. De l'affection qu'il avait pour son livre, 216. Pourquoi il a caché le nom des auteurs de qui il a emprunté des pensées, 229 *et suiv.* Ce qu'il cherchait dans les livres, 231. Pourquoi il préférait les anciens aux modernes, 232. Quel usage il faisait de Sénèque et de Plutarque, 239. Pourquoi il se plaisait surtout à l'histoire, 245. En quoi consistait la vertu de Montaigne, 268. Il était moins réglé dans ses opinions que dans ses mœurs, 270. En quoi consistait sa bonté, 273. Il pouvait résister aux plus fortes impressions de la volupté, 274. Il avait le naturel fort tendre, 275. Son humanité à l'égard des bêtes, 280. Quelle était sa devise, IV, 204. La faiblesse et l'inconstance de son jugement, 291 *et suiv.* Pourquoi il ne prenait pas aisément de nouvelles opinions, 299. Comment il obtint l'ordre de Saint-Michel, 316. Comment il se trouva préservé dans une maison sans défense, durant les guerres civiles, V, 26-27. Geste particulier de Montaigne, marque apparente d'une sotte fierté, 66. Il était porté à ravalier le prix des choses qu'il possédait, et à ne pas faire grand cas de lui-même, 68. De toutes les opinions concernant le prix des hom-

mes, quelles il embrassait plus facilement, 69. Il était toujours fort peu satisfait des productions de son esprit, 71. Quelle idée il avait de ses ouvrages, 74. Se croyait peu propre à entretenir les princes, 76. Caractère de son style, 78. Son français était corrompu par le langage du pays où il vivait, 79. Facilité qu'il avait eue à parler et à écrire en latin, 80. Qualités corporelles de Montaigne, 82. Il était d'une complexion délicate, et nonchalant, 89. Ennemi de la fatigue de délibérer, 91. Dégouté de l'ambition par l'incertitude qui l'accompagne, 93. Peu fait aux mœurs de son siècle, 95. Il haïssait la dissimulation, 97. Était naturellement ouvert et libre avec les grands, 100. Avait la mémoire fort infidèle, 101-102. Était ennemi de toute obligation et contrainte, 103. Nouvelles preuves de la défec-tuosité de sa mémoire, 104. Caractère de son esprit, 107. Son ignorance des choses les plus vulgaires, 108. Montaigne était naturellement irrésolu, 112. Peu favorable au changement par rapport aux affaires publiques, 114. Sur quoi était fondée l'estime qu'il faisait de lui-même, 117. Sur quel fondement il s'imaginait d'avoir des opinions saines, 119 et *suiv.* Il aimait à louer le mérite dans ses amis, et même dans ses ennemis, 122. Pourquoi il parle si souvent de lui-même dans son livre, 130-133. Soulagement que Montaigne trouve dans la vieillesse, 215. Caractère de son courroux dans les grandes et les petites affaires, 250. Devenu sujet à la colique, il s'accoutume à souffrir patiemment ce mal, VI, 4. Quel usage il tire de cette douloureuse ma-ladie, 7. Il croit qu'on doit se plaindre librement dans le fort de la doulleur, 8. Il se possédait assez lui-même dans ses accès de colique, 10. Il pense

tenir de son père le mal de la pierre à quoi il est sujet, VI, 14; et le mépris qu'il a pour la médecine, 16. Sur quoi il fonde ce mépris, 17 *et suiv.* Il préfère l'estime présente à celle qui pourrait le suivre après sa mort, 60. Quels biens il met en ligne de compte, *ibid.* Pourquoi il a parlé si librement contre la médecine, 62. En quel état il serait, s'il venait jamais à se livrer entre les mains des médecins, 63. Que ce n'est pas un désir de gloire qu'il l'a porté à écrire contre les médecins, 64. Était ennemi de toute tromperie, 71. Délicatement consciencieux dans ses négociations avec les princes, *ibid. et suiv.* N'embrassait aucun parti avec trop d'ardeur, 73. Sa conduite entre des personnes de différent parti, 77. Il fuyait les emplois publics et toute sorte d'artifices, 79. Pourquoi et comment il a entrepris de parler de lui dans ce livre, 103. Jugeait mieux de lui-même par ses propres réflexions sur sa conduite, que par les reproches ou les louanges de ses amis, 107 *et suiv.* Prenait son jugement pour directeur ordinaire de ses actions, 118. Ne se repentait point de la manière dont il avait conduit ses affaires, 122. Se servait rarement des avis d'autrui dans la conduite de ses affaires, et en donnait rarement aux autres, 123. Pourquoi ne s'affligeait pas lorsque les événements ne répondaient pas à ses desirs, 124. Ce qu'il jugeait d'un repentir causé uniquement par l'âge, 125 *et suiv.* En quoi il faisait consister son bonheur, 127 *et suiv.* Il était peu attentif aux conversations frivoles, 135. Sa blâme d'être trop délicat dans le commerce qu'il est obligé d'entretenir avec le commun des hommes, 136 *et suiv.* Passionné pour des amitiés exquisés, il était peu propre aux amitiés communes, 137.

a suiv. Quelle était la solitude qu'il désirait, 143. De quelle sorte d'hommes il recherchait la familiarité, 145. De la douceur qu'il trouvait dans le commerce des femmes, 147. Il voulait que ce commerce fût accompagné de sincérité, *ibid.* En amour, il préférait les grâces du corps à celles de l'esprit, 151, *et suiv.* Quel usage il tirait de son commerce avec les livres, 152 *et suiv.* Ce qu'il dit de sa bibliothèque et de sa situation, 154 *et suiv.* Se délivrait d'une passion par le moyen d'une autre passion, 171. Ce qu'il pense de ceux qui condamneront la licence de ses écrits, 196. Il aimait à dire tout ce qu'il osait faire, *ibid.* Pourquoi il aimait à rendre sa confession publique, 199. Quelle raison l'engagea à se marier, quoique assez mal disposé pour le mariage, 212. Ce qu'il jugeait de la langue française, 259. Pourquoi, excepté Plutarque, il aimait à se passer de livres en écrivant, 261 *et suiv.*; et à composer chez lui, où il n'était aidé de personne, 262. Il était fort sujet à imiter, 263. Produisait ordinairement ses plus profondes pensées à l'improviste, 266. N'aimait pas à être interrompu lorsqu'il parlait, *ibid.* Son goût sur le chapitre de l'amour, 283 *et suiv.* Fort libre dans ses paroles : comment il excuse cette licence, 290 *et suiv.* Avec combien de discrétion et de bonne foi il se conduisait dans ses amours, 293 *et suiv.* Croyait que l'amour était salubre, pris avec modération, 301. Ne pouvait souffrir ni coche, ni litière, ni bateau, 318. N'a jamais souhaité des postes fort élevés, VII, 3. Il aurait préféré une vie tranquille et délicieuse à celle d'un Régulus, 4. N'aimait ni à maîtriser ni à être maîtrisé, 5. Souffrait sans peine d'être contredit en conversation, 22 *et suiv.* Pourquoi il se

défait de l'habileté d'un homme lorsqu'il le voyait dans un grand poste, VII, 46. Aimait à railler et à être raillé, 51. Comment il s'y prenait pour juger d'un ouvrage d'esprit dont l'auteur le voulait faire juge, 53. Comment il plaisante sur le dessein qu'il a pris d'enregistrer ses propres fantaisies, 66. Il était plus sage et plus modéré dans la prospérité que dans l'adversité, 70. Pourquoi il se plaisait à voyager, 71. Fuyait l'embarras des affaires domestiques, 76. Était peu sensible au plaisir de bâtir, et à d'autres plaisirs d'une vie retirée, 78 *et suiv.* Aimait à se fier à ses domestiques, 82. Evitait de s'instruire de ses propres affaires, par pure négligence, 83 *et suiv.* Nullement enclin à thésauriser, il était assez habile à dépenser, 87. Ennemi des répétitions, 100, *et suiv.* Se défiait de sa mémoire, lors même qu'il avait appris un discours par cœur, 101 *et suiv.* Faisait volontiers des additions à son livre, mais n'y corrigeait rien, 104. Fort exposé dans sa maison durant les guerres civiles, pourquoi il est fâché de n'être à couvert du pillage qu'à la faveur d'autrui, 108-109. Montaigne se tenait absolument obligé par les engagements de la probité et de ses promesses, 110 *et suiv.* Il était si ennemi de la contrainte, qu'il comptait pour un gain d'être dégagé de son attachement à certaines personnes par leur ingratitude, 112. Se félicitait de ne devoir rien aux princes, et de vivre dans l'indépendance, 114. Sa tendresse pour Paris, 123. Il regardait tous les hommes comme ses compatriotes, 124. Avantages qu'il trouvait à voyager, 125. Pourquoi il aurait mieux aimé mourir ailleurs que chez lui, 135. Voudrait être assisté d'un sage ami en sortant du monde, 137. Quels étaient ses préparatifs par rapport à la mort,

145. De quel genre de mort il s'accommoderait le mieux, 148. Sa manière de voyager, 151. Il s'accommodait sans peine aux différents usages et aux manières de chaque pays, 152. Aurait aimé un compagnon de voyage avec qui il eût pu s'entretenir, 154. Raisons qui auraient pu détourner Montaigne de la passion de voyager, 156. Ce qu'il répond à ces raisons, 157. Pourquoi il est obligé de se peindre tel qu'il est, 164. Il était peu propre au maniement des affaires publiques, 165. Pourquoi il aimait à faire des digressions, 171 *et suiv.* Son inclination pour la ville de Rome, 176. Pourquoi Montaigne ne comptait point pour un malheur de n'avoir point d'enfants qui pussent porter son nom, 180. Une des faveurs de la fortune qui lui plaisait le plus, ce fut d'avoir été fait bourgeois de Rome, 182. Se passionnait pour fort peu de chose, 188. Pourquoi il s'opposait aux affections qui l'attachaient à autre chose qu'à lui, 189 *et suiv.* Élu maire de Bordeaux, il fut obligé d'accepter cette charge, qui lui fut continuée par seconde élection, 192. Portrait qu'il fit de lui-même à messieurs de Bordeaux, 193. Pourquoi il étendait ses besoins au-delà de ce que la nature exige nécessairement, 202 *et suiv.* En épousant un parti, il n'épousait point les injustices et les entêtements ridicules de ce parti, 207 *et suiv.* Avait soin de ne pas devenir esclave de ses affections, 211. Comment, dans la conduite de ses affaires et de ses propres actions, il évitait les inconvénients en les prévenant, 212. Il s'opposait d'abord au progrès de ses passions, 216. A quel prix il a eu soin d'éviter les procès, 218. Jugement qu'on fit de la manière dont il s'était acquitté de sa mairie de Bordeaux, 225 *et suiv.* En

quelles sortes d'affaires Montaigne aurait dû être employé utilement, VII, 227. Quel était le miracle le plus réel à ses yeux, 244. Il était ennemi des décisions trop hardies, 246. Maltraité des deux partis durant les désordres d'une guerre civile, comment il souffrit cette infortune, 277 *et suiv.* A quelles extrémités il fut réduit par la peste qui le chassa de chez lui, 285 *et suiv.* Dans quelle vue Montaigne a chargé son livre de citations, 303. Son air naïf lui a été d'un grand usage, et en particulier dans deux occasions très importantes, 312 *et suiv.* La simplicité de son intention, qui paraissait dans ses yeux et dans sa voix, empêchait qu'on ne prit en mauvaise part la liberté de ses discours, 318. Il s'étudiait lui-même plus qu'aucun sujet : ce qu'il apprenait par-là, VIII, 23 *et suiv.* Il se serait cru propre à parler librement à son maître, et à lui apprendre à se connaître lui-même, 33. Pourquoi il croit que son livre peut fournir des instructions utiles à la santé du corps, 36 *et suiv.* Malade, il conservait la même manière de vivre que lorsqu'il était en santé, 39. Fuyait la chaleur qui vient directement du feu, 41. Usages auxquels il se trouvait asservi dans sa vieillesse, 47, *et suiv.* Il avait soin de se tenir le ventre libre, 50. Sain et malade, il suivait volontiers ses appétits naturels, 52. Pourquoi le parler lui nuisait dans ses maladies, 56. Pourquoi il évitait de consulter les médecins, 60. Il aimait à flatter son imagination dans ses maux ; comme par exemple dans la gravelle, 61. Il était grand dormeur, 73. Il avait naturellement la constitution fort saine, dont il sentait les effets jusque dans la vieillesse, 77. Son esprit peu troublé par les maux du corps, *ibid.* Ses songes plutôt ridicules que tristes,

79. Il était peu délicat à table, 81. Il fut dressé, dès le berceau, à la plus commune façon de vivre, 83. Fut tenu sur les fonts par des personnes de la plus basse naissance, *ibid.* Quel fut le fruit de cette éducation, *ibid.* Il n'aimait pas à rester long-temps à table, 85. De quelle espèce d'abstinence il était capable, *ibid.* De son goût, qui a eu ses changements et ses révolutions, 86. Il était friand de poisson, et n'aimait point à le mêler avec la chair, 89. Jeûnait quelquefois, et pourquoi, *ibid.* Règles qu'il observait à l'égard de ses vêtements, 91. Il préférait le dîner au souper : quelle mesure il observait dans son boire, 92. Son goût par rapport à l'air, 93. Il était plus incommodé par un grand chaud que par un grand froid, 94. Il avait la vue longue ; mais ses yeux étaient aisément fatigués par l'exercice, *ibid.* Sa démarche : il se tenait fort peu de temps dans une même situation, 95. Il mangeait avec trop d'avidité, 96. Ce qu'il jugeait des plaisirs de la table, *ibid.* Dans quel rang il mettait les plaisirs purs de l'imagination et les plaisirs corporels, 98-99. Usage qu'il faisait de la vie, 109 *et suiv.* Il aimait à goûter les douceurs de son état, 110 *et suiv.* Ses discours s'accordaient avec ses mœurs, 113.

MONTMORENCY (*connétable DE*). Sa conduite au siège de Pavie, I, 147. Sa mort est un des événements les plus remarquables de son temps, V, 127.

Morale. Leçons de morale aussi méprisées de celui qui les fait, que de celui à qui il les fait, VII, 160.

Mort. En quel sens elle nous acquitte de toutes nos obligations, I, 109. Unique juge du bonheur des hommes, 165. Mépris de la mort, l'un des

principaux bienfaits de la vertu, I, 173. Plusieurs exemples de morts extraordinaires et soudaines, 178 *et suiv.* Combien il importe d'être préparé d'avance à la mort, et de se familiariser avec elle, 185 *et suiv.* Quelles sont les morts les plus saines, 186-189. Ne pas craindre la mort, nous procure une vraie liberté, 195. Raisons d'en agir ainsi, 196. La mort fait partie de l'ordre de l'univers, *ibid. et suiv.* Pourquoi est mêlée d'amertume, 201. Pourquoi nous paraît autre à la guerre que dans nos maisons, *ibid.* Diversité d'opinions touchant la mort, II, 242. Plaisanteries dites à l'heure de la mort, 243 *et suiv.* Mort recherchée avec avidité, 246 et 249. Mort, recette à tous maux, III, 106. Elle dépend de la volonté de l'homme, *ibid.* Raisons contre une mort volontaire, 109 *et suiv.* Raisons qui peuvent porter l'homme à se donner la mort, 113 *et suiv.* Morts funestes, pour avoir été précipitées, 116 *et suiv.* Mort désirée pour l'espérance d'un plus grand bien, 128. On ne la peut essayer qu'une fois, et nous sommes tous apprentis quand nous y venons, 147. Comment on peut se familiariser avec la mort, 149. Si les défaillances, dans l'agonie de la mort, sont fort douloureuses, 154. La mort s'interprète par la vie, 264. Ce qu'on doit juger de la fermeté de bien des gens qui se sont donné la mort, V, 5. La mort la plus désirable, 9. L'envis de mourir utilement est très louable; mais l'exécution n'en est pas en notre puissance, 161. Si ceux qui, prêts à recevoir la mort sur un échafaud, se livrent à de grands transports de dévotion, doivent être loués de fermeté, VI, 165. Si, lorsqu'on meurt dans une bataille ou dans un combat singulier, on pense beaucoup à la mort, 166. Diffé-

rentes considérations qui nous empêchent de penser directement à la mort, 167, 168. A quoi sert la préparation à la mort, VII, 292 *et suiv.* La mort fait partie de notre être, et est très-utile à la nature, 302.

MUCIUS SCÉVOLA. Sa fermeté à souffrir la douleur, II, 260.

MULHASSÈS, roi de Tunis. Ce qu'il blâmait dans la conduite de son père, III, 190.

Mules et mulets. Monture honorable ou déshonorable en différents pays, II, 357. Exemple d'une subtilité malicieuse dans un mulet, IV, 79.

Multitude. Combien son jugement est méprisable, V, 44 *et suiv.*

MURET (Marc - Antoine). Mis par Montaigne au rang des meilleurs orateurs de son temps, II, 66.

MUSES. Pourquoi les Lacédémoniens leur sacrifiaient avant de livrer bataille, V, 54. Sont le jouet et le passe - temps de l'esprit, VI, 156. Sont en grande liaison avec Vénus, 204.

MYXON, l'un des sept sages. Sa réponse à celui qui lui demanda, de quoi il riait étant seul, VII, 31.

N.

Nacre. Quelle liaison elle entretient avec le pinnothère, IV, 94.

Nations. S'il y en a qui dorment et veillent six mois de suite, II, 316. Nations qui ont en un chien pour leur roi, IV, 35. Qui ne s'expriment que par gestes, 37.

Nature. Elle est supérieure à l'art, II, 145, *et* IV, 40. Ce que Montaigne conclut de là en faveur des

bêtes contre l'homme, IV, 40. L'étude de la nature est une pâture pour l'esprit humain, 166. *Aller selon nature* : ce que c'est, selon nous, 199. *Se conformer à la nature* : précepte de grande importance, même par rapport à l'extérieur, VII, 311. La nature a rendu agréables à l'homme les actions qu'il doit faire nécessairement, VIII, 100.

Naturel sanguinaire à l'égard des bêtes. Ce qu'il dénote, III, 281.

NAUSIPHANÈS, *disciple de Phyrron.* Croyait tout incertain, IV, 201.

Nécessité. Est une violente maîtresse d'école, II, 333.

Nécessités naturelles. Leurs limites, II, 218.

Neige. Les anciens s'en servaient pour rafraîchir leur vin, III, 7.

NÉORITES. Comment ils traitent les corps morts, VII, 288.

NÉRON. Magnanimité de deux soldats interrogés par ce tyran, I, 83. Ce qu'il sentit en quittant sa mère dont il avait ordonné la mort, II, 202. Acte d'humanité qu'il fait paraître en signant la sentence d'un criminel, III, 68.

Neutralité. N'est ni belle ni honnête dans des guerres civiles, VI, 74.

NICÉTAS, *Syracusain.* A été un des premiers à soutenir le mouvement de la terre, IV, 300-301.

NICIAS. Comment perd l'avantage qu'il avait nettement gagné sur les Corinthiens, I, 86.

NINACHÉTUEN, *seigneur indien.* Se jette dans le feu pour ne pas survivre à son déshonneur, III, 122.

NIOBÉ. Pourquoi les poètes ont feint qu'elle fut convertie en rocher, I, 75.

Nobles. Distribués en un festin en différentes

tables, suivant la ressemblance de leurs noms, II, 322. A quel rang sont élevés dans le royaume de Calicut, VI, 209.

Noblesse. Noms fiers et magnifiques de l'ancienne noblesse, II, 324. Ce qui la constitue essentiellement en France, III, 175. Noblesse n'est point jointe nécessairement avec la vertu, VI, 207 et suiv.

Noms. Pris en mauvaise part, II, 321. Noms plus ordinaires dans les généalogies de quelques princes, *ibid.* Il est bon d'avoir un nom facile à prononcer, 322. Prendre le nom de ses terres : confusion que produit cet usage, 325. Changements de nom contribuent à falsifier les familles les plus obscures, *ibid.* Noms et surnoms diversement changés, 328. Noms communs à plusieurs personnes, 329.

Nouveautés. Introduites dans les lois, sont toujours funestes, I, 249. Le meilleur prétexte en est très dangereux, 250. Dans les habits, les danses, etc., sont funestes à la jeunesse, II, 311.

Nu. La coutume d'aller nu n'a rien de contraire à la nature, II, 183 et suiv., et IV, 41 et suiv.

NUMIDES. Pourquoi, montés à cheval dans le combat, ils en menaient un second, II, 347.

O.

Obéissance pure. Première loi que Dieu a imposée aux hommes, IV, 113.

OCTAVIUS (Sagitta). A quelle action barbare il fut entraîné par sa jalousie, VI, 240.

Oiseaux. Prédications qui se tirent de leur vol, IV, 71. Oiseaux passagers prévoient le changement des saisons, 72.

Oisiveté. Ses dangereux effets, I, 113.

OLIVIER (le chancelier). Pourquoi il comparait les Français à des guenons, V, 94.

Opiniâtreté. Doit être d'abord réprimée dans les enfants, I, 121. De celle des femmes, V, 261. Est sœur de la constance, au moins en vigueur et en fermeté, *ibid.* Opiniâtreté et affirmation sont signes exprès de bêtise, VIII, 29.

Opinions. Épousées aux dépens de la vie, II, 246. Donnent du prix à bien des choses, 268. De la liberté des opinions philosophiques, IV, 329.

Oracles. Quand ils ont commencé à perdre leur crédit, I, 130.

Orateur. Il est attendri par un rôle feint qu'il joue lui-même, VI, 176.

Ordres de chevalerie. Institution louable et d'un grand usage, III, 69. L'ordre de Saint-Michel, d'abord très estimé, comment est venu à tomber dans le mépris, 170-172. Il est difficile de mettre en crédit un nouvel ordre de chevalerie, 173.

Orgueil. Ses funestes effets, IV, 136.

ORIGÈNE. Pourquoi il s'abandonna à l'idolâtrie, VI, 199.

OSTORIUS. Avec quelle fermeté il se donna la mort, V, 8.

OTANEZ. A quelle condition il renonça au droit qu'il avait de prétendre au royaume de Perse, VII, 5 et suiv.

OTHON. S'endormit un peu avant que de se tuer, II, 313. Ce qu'il eut de commun avec Caton, *ibid.*

OVIDE. A quel âge Montaigne commença de s'en dégoûter, III, 233.

P.

PACUVIUS. Trait d'adresse de ce sénateur de Capoue, dans une sédition de ses concitoyens, VII, 94.

PALUS MÉOTIDES. Combien les gelées y sont après, II, 188.

PANÆTIUS. Sage réponse de ce philosophe à un jeune homme qui lui demandait s'il sieraient bien au sage d'être amoureux, VI, 298.

Parlementer. Voyez *Place assiégée*.

Parleurs. De deux espèces, les uns propres à être prêcheurs, et les autres avocats, I, 126.

PARMÉNIDES. Ce qu'il prenait pour Dieu, IV, 174. Son opinion sur la nature de notre ame, 238.

Parole. La plus parfaite est susceptible de divers sens, IV, 335.

PARTHES. Presque toujours à cheval, II, 349. Description de leurs armes, 223 *et suiv.*

PASICLÈS. Impudence de ce philosophe cynique, III, 5.

Passions. Celles qui se laissent goûter et digérer ne sont que médiocres, I, 78. On s'en prend à des choses inanimées pour les amuser, 96. Les premiers mouvements des passions permis au sage par les stoïciens, 142. Passions dérégées animent et accompagnent les plus éminentes vertus, IV, 295. Quels effets doit produire leur diversité, 296. On peut se dégager d'une passion par le moyen d'une autre, VI, 171. Comment les passions sont dissipées par le temps, 172. Exemples de passions très violentes excitées par des causes frivoles, VII, 219.

Patenôtre. Prière que les chrétiens devraient constamment employer, III, 41.

PAULINA, femme de Saturninus. Matrone de grande réputation à Rome, qui pensait coucher avec le dieu Sérapis, IV, 213.

PAULIN, évêque de Nole. Ce qu'il dit après le sac de cette ville, étant dépourvu de tous ses biens, et prisonnier, II, 212.

PAUSANIAS. Supplice qui lui fut infligé, et dont sa mère donna la première idée, II, 128. Cité comme exemple des inconvénients d'une profonde ivresse, III, 87.

ΠΑΧΙΑ, femme romaine. Pourquoi se donne la mort, III, 123.

Pays. Petit pays où régnaient la paix et la santé, parce qu'il n'y avait ni gens de loi ni médecins : comment il fut enfin exposé aux procès et à une légion de maladies, VI, 48 et suiv.

Paysans et philosophes. Honnêtes gens, III, 35.

Pédants. Méprisés en tout temps des plus galants hommes, I, 279. Extrême différence entre les anciens philosophes et nos pédants, 282. Caractère d'un parfait pédant, 292.

Pégu (royaume du). Tous les habitants y vont les pieds nus en tout temps, II, 187.

Pères. Ont plus d'affection pour leurs enfants, que les enfants n'en ont pour leurs pères, III, 181. Comment cette affection devrait être réglée, 182. En quel temps les pères doivent admettre leurs enfants au partage de leurs biens, 183. Jeunes gens poussés au larcin par l'avarice de leurs pères, 184. Mauvaise excuse des pères qui thésaurisent, pour se faire respecter de leurs enfants, 186. Par où ils doivent se rendre respectables, *ibid.* Un père sur

l'âge doit laisser l'usage de ses biens à ses enfants, mais avec la liberté de le reprendre, s'ils abusaient de cette bonté, 190 *et suiv.* Un père doit se familiariser avec ses enfants qui le méritent : exemple remarquable sur ce sujet, 201. Dureté de certains pères qui privent leurs enfants du fruit de leurs biens, même après leur mort, 204. Indiscrétion des pères qui châtient leurs enfants dans de violents accès de colère, V, 237. Ressemblances qui passent des pères, aïeuls ou bisaïeuls, aux enfants, 13.

PÉRIANDRE. Reproche que lui faisait Archidamus, de quitter la gloire de bon médecin pour acquérir celle de mauvais poète, I, 153. Jusqu'où il porta l'amour qu'il avait pour sa femme, VI, 279.

PÉROU. Le dernier roi du Pérou, comment traité par les Espagnols, VI, 343. Pompe et magnificence des ouvrages du Pérou, 349 *et suiv.*

PERSE. Jusqu'à quel temps les rois de Perse retenaient leurs femmes dans leurs festins, II, 132.

PERSKS. Enseignaient la vertu à leurs enfants, au lieu des lettres, I, 297 *et suiv.*; traitaient de leurs principales affaires après boire, III, 89.

PERSÈZ, auditeur de Zénon. A quoi il dit qu'on a attaché le nom de Dieu, IV, 177.

PERSÈZ, roi de Macédoine. Prisonnier à Rome, mourut par la privation de sommeil, II, 316. Son caractère, qui est à peu près celui de tous les hommes, VIII, 32.

Pertes. Plus glorieuses que les plus fameuses victoires, II, 158 *et suiv.*

Peste. Description d'une peste qui survint dans le pays où était Montaigne, V, 285. Fermeté du peuple dans ce désastre général, 287.

PÉTRONIUS (Granius), questeur dans l'armée de

César. Sa réponse à Scipion qui, l'ayant fait prisonnier, lui offrait la vie, V, 301.

Πέτρος. Avec quelle mollesse il mourut, VII, 149.

Pets. Qu'un homme avait à commandement; histoire sur ce sujet, rapportée par saint Augustin, I, 214. Pets organisés selon Vivès, *ibid.*

Peuples. Qui n'attaquent jamais leurs ennemis, qu'ils ne leur aient déclaré la guerre, I, 105. Chaque peuple content du gouvernement auquel il est accoutumé, 242. Peuples chez qui les enfants mangent leurs pères trépassés; autres qui les brûlent, 243. Qu'il faut au peuple une religion palpable, IV, 172 *et suiv.* Qu'il est besoin qu'il ignore beaucoup de choses vraies, et qu'il en eroie beaucoup de fausses, 221. Peuples chez qui le fils mangeait son père, et pourquoi, 325. Si le peuple a raison d'être choqué des dépenses extravagantes des princes, VI, 324. Comment les politiques l'amuse dans le temps qu'ils le maltraitent le plus, VII, 69. Avec quelle indiscretion les peuples se laissent mener par les chefs de parti, 209.

Peur. Étranges effets de cette passion, I, 159. Effets opposés qu'elle produit, *ibid. et suiv.* Pousse quelquefois à des actions valenreuses, 161. Suspend toute autre passion, *ibid.* Même effet produit par la peur et par une extrême ardeur de courage, III, 32.

Phalarica. Espèce d'arme, sa description et son usage, II, 352.

PHARAX. Empêche d'autorité un roi de Lacédémone de poursuivre un corps de troupes qui venaient d'échapper de la déroute de leur armée, II, 335.

PHILIPPE. Sa lettre à Alexandre, où il le reprend de ce qu'il tâchait de gagner les Macédoniens par des présents, VI, 329. Comment Philippe satisfait à l'équité et aux formes judiciaires, après avoir prononcé un jugement dont il reconnut l'injustice, VIII, 19.

PHILIPPIDES. Sage réponse qu'il fit au roi Lyai-maque, VI, 78.

PHILISTUS, *chef de l'armée de mer du jeune Denys.* Comment se trouva réduit dans un combat à se donner lui-même la mort, V, 162.

PHILOSOPHEMEN. De quoi loué par Plutarque, I, 258. Sa conduite dans une bataille contre les Lacédémoniens, II, 318. Circonstance où il paya l'intérêt de sa mauvaise mine, V, 84.

Philosopher. Ce que c'est, I, 170 *et suiv.*

Philosophes. S'il convient à un philosophe d'écrire l'histoire, I, 221. Philosophes, pourquoi méprisés, 281. Extrême différence qu'il y a entre eux et nos pédants, 282. Ils renoncent malaisément au désir de la gloire, II, 282. Sectes entières de philosophes qui ont méprisé des disciplines libérales, IV, 159. Leur conduite à l'égard de la religion et des lois, 167 *et suiv.* S'ils ont parlé sérieusement de la hiérarchie de leurs dieux, et de la condition des hommes dans une autre vie, 181. S'ils ont traité la science sérieusement, 246. Opinions licencieuses qu'ils ont débitées, concernant le vice et la vertu, et les lois communément établies, 329 *et suiv.* Philosophes qui ont prêché le mépris de la gloire, V, 33 *et suiv.*

Philosophie. En quoi consiste la vraie, au jugement de Platon, II, 17. Pourquoi la philosophie est méprisée par les gens sensés, 36. La philoso-

phie; formatrice des mœurs, s'ingère partout, II, 46. La philosophie et la théologie se mêlent de régler toutes les actions des hommes; 129. Philosophie, nous renvoie à l'ignorance pour nous mettre à couvert des maux qui nous pressent, IV, 126. Elle nous conseille ridiculement d'oublier nos maux passés, 127 *et suiv.* Recette qu'elle ordonne à toutes sortes de nécessités, qui est de mettre fin à la vie que nous ne pouvons endurer, 131 *et suiv.* Toute la philosophie, divisée en trois genres, 145. Philosophie, est une poésie sophistiquée, 225. Reproché qu'on peut faire à quiconque se mêle de philosophie, 229. Vanité des recherches philosophiques, 243. Philosophie, pleine d'incertitudes et d'extravagances, 266. Plan d'un ouvrage de philosophie beau et utile, selon Montaigne, 319. Comment les faibles, au dire de Socrate, corrompent la dignité de la philosophie, VII, 37.

PHILOXÈNE. Comment il témoigna son dépit contre celui qui lisait mal ses ouvrages, IV, 353.

PHOCION. Trait de modération de sa part, V, 246.

PHYRNÉ, fameuse courtisane. Comment elle gagna ses juges, VII, 308.

Physionomie avantageuse. N'est pas fondée directement sur les beaux traits du visage, VII, 310. Si l'on peut faire quelque fond sur la physionomie, *ibid.*

PHYTON, gouverneur de Rhége. Avec quelle constance il souffre les traitements barbares de Denys-le-Tyran, I, 69.

PIBRAC. Son éloge, VII, 92.

Pic. Comment elle vint à imiter le son de la trompette, IV, 62.

Pieds. Façonnés au service que rendent les mains, I, 231.

Pigeons. Dressés à porter des lettres, V, 168.

PISON, général romain. A quel excès d'injustice il fut entraîné par la colère, et la dureté de son tempérament, V, 245.

Pitié. Comment dissipe l'inimitié, I, 67. En quoi paraît vicieuse aux stoïques, 68.

PITTACUS. Quel était le plus grand mal qu'il eût à souffrir dans la vie, VI, 252.

Place assiégée. Si le gouverneur doit en sortir pour parlementer, I, 102. Places surprises dans le temps qu'on parlementait, 107 *et suiv.* Défense trop opiniâtre d'une place, pourquoi punie, 147. Gouverneurs de place, comment punis de leur lâcheté, 150 *et suiv.*

Place consulaire. A table était la plus accessible, et pourquoi, III, 136.

Plaisir. C'est le but et le fruit de la vertu des hommes, I, 171. L'esprit et le corps doivent s'aider mutuellement dans son usage, VI, 301 *et suiv.*

PLATON. Beau précepte qu'il allègue souvent dans ses écrits, I, 81. Comment taçait un enfant qui jouait aux noix, 228. Éloge de ses lois sur l'éducation de la jeunesse, II, 50. Comment il rangeait les biens corporels, 274. Combien de serviteurs il avait, III, 27. Ordonne une sépulture ignominieuse pour les suicides, 112. Dialogues de platon; ce qu'en jugeait Montaigne, 242. Impression que fit sur plusieurs de ses disciples son discours sur l'immortalité de l'ame, IV, 18. Ne voulait pas qu'on parlât aux hommes d'enfer et de Tartare, 19. Quels ont été ses véritables sentiments, 161. A com-

bien de sectes il a donné naissance, *ibid.* Pourquoi il a choisi de philosopher par dialogues, 162. Opinion peu déterminée qu'il avait sur la nature de Dieu, 175. Sur les plaisirs qu'il promet à l'homme en l'autre vie, 181 *et suiv.* Conte qu'on a fait sur sa naissance, 214. Si Platon a dit que la nature est une poésie énigmatique, 224. Comment Timon l'appelait par injure, 225. — *et V*, 57. Ce qu'il disait de la nature de notre ame, IV, 238. Définition ridicule de l'homme, faite par Platon, 243. Pourquoi ce philosophe refusa une robe parfumée, 326. Sa modération dans un accès de colère, V, 244. Par qui surnommé l'Homère des philosophes, 324. Beau mot de Platon au sujet de ceux qui médisaient de lui, VI, 236. Sa loi pour décider de l'opportunité de tout mariage, 287. Quelles qualités il exige d'un homme qui prétend examiner l'ame d'un autre homme, VIII, 33. Ce qu'il exige de celui qui veut entreprendre de guérir les maladies des hommes, 37.

PLAUTE. Mauvais goût de ceux qui l'égalent à Térence, III, 235.

PLINE *le jeune*. Dans quelle vue il conseillait la solitude, II, 220. Le peu de solidité de ce conseil, 222. A quelle fin a publié des lettres qu'il avait écrites à ses amis, 229.

PLUTARQUE. Éloge qu'en fait Montaigne, II, 28 *et suiv.* Ce qu'il juge de Brutus et de Torquatus qui condamnèrent leurs enfants à la mort, III, 98. Plutarque et Sénèque comparés ensemble, 239. Plutarque croit qu'après la mort les gens vertueux deviennent enfin de vrais dieux, IV, 269. Sa douceur, son équité, V, 242 *et suiv.* Il est justifié par Montaigne du reproche que lui fait Jean Bodin, d'avoir écrit des choses incroyables, 255. Si Pla-

tarque a manqué d'équité dans le choix qu'il a fait des Romains pour les mettre en parallèle avec des Grecs, 263 *et suiv.* Il est moins tendu, et par conséquent plus persuasif que Sénèque, VII, 269.

Poésie. Celle qui est excellente est au-dessus des règles, II, 196. Poésies d'un goût bizarre, III, 31. Poésie populaire, comparable à la plus parfaite, 35-36. Poésie médiocre, insupportable, 36.

Poète. Ses saillies dépendent beaucoup de la fortune, I, 266. Est de tous ouvriers le plus amoureux de son ouvrage, III, 205. Poètes latins et français du temps de Montaigne, V, 127.

Poison. Gardé et préparé aux dépens du public, pour ceux qui voudraient s'en servir, III, 130.

Poisson. On le faisait voir nageant dans les salles basses des anciens, III, 7. Petit poisson qui arrête les navires en pleine mer, IV, 70. Assistance que se prêtent entre eux les poissons, 93.

PORTIERS. Fondation de Notre-Dame-la-Grande dans cette ville, son origine, II, 323.

POË (Pierre), docteur en théologie. Comment se promenait à cheval dans Paris, II, 355.

POLÉMON, philosophe. Pourquoi appelé en justice par sa femme, VI, 220.

Police humaine. Pleine d'imperfections, a besoin du vice pour se soutenir, VI, 169.

Politiques. Comment ils amusent le peuple dans le temps qu'ils le maltraitent le plus, VII, 67.

POLLION. Compose une critique pour n'être publiée qu'après la mort de celui qui en est le sujet, V, 194. Pourquoi il s'abstient d'écrire contre Auguste qui avait fait des vers contre lui, VII, 12.

Polonais. Se blessent pour autoriser leur parole, II, 263.

Poltronnerie. Si elle doit être punie de mort, I, 148 et suiv. Comment on la punit ordinairement, 149 et suiv. Est mère de la cruauté, V, 190.

POMPÉE. Pardonne à toute une ville, en considération de la générosité d'un citoyen, I, 70. Il est fort blâmé pour n'avoir pas bien su profiter de l'avantage qu'il eut une fois sur César, II, 334; et pour avoir ordonné à ses troupes d'attendre l'ennemi, au lieu d'aller fondre sur lui, 339. Était fort bon homme de cheval, II, 348. Il déclarait ses ennemis tous ceux qui ne l'accompagnaient pas à la guerre, V, 276.

POMPEIA PAULINA, femme de Sénèque. Résolue de mourir avec son mari, se fait ouvrir les veines des bras, V, 313 et suiv. Néron empêche l'exécution de ce dessein, 315.

Portugais. Chassés par des mouches à miel de devant une ville qu'ils assiégeaient, IV, 85.

POSSIDONIUS, philosophe stoïcien. De quelle manière il triomphe de la douleur, II, 251 et IV, 118.

Poste. Chevaux de poste, établis par Cyrus, V, 167. La même chose pratiquée par les Romains, *ibid.* Comment les hommes couraient la poste au Pérou, 169.

POSTHUMIUS, dictateur. Pourquoi fit mourir son fils, II, 128.

Pouces. Coutume de contracter alliance en se blesant, et s'entre-sucant les pouces, V, 187. Étymologie du mot pouce, *ibid.* Comment nommés en langue grecque, *ibid.* Pouces baissés, marque de faveur; et haussés, marque du contraire, *ibid.* Comment étaient punis autrefois chez les Romains ceux qui se coupaient les pouces, 188. Pouces coupés à des ennemis vaincus, 189.

Poulpe. Sorte de poisson qui change de couleur quand il vent , IV , 71.

POYET, chancelier. Chargé de haranguer le pape ; ce qui lui arriva , I , 126-127.

PRAXITÈLES. Effet que produisit sa statue de Vénus sur un jeune homme , VI , 278.

Prédicateurs. Comparés aux avocats , I , 126. Sont persuadés par leur propre passion , IV , 293.

Prédictions. Qui se tiraient du vol des oiseaux ; de quel poids , IV , 71.

Présomption. Maladie naturelle à l'homme , IV , 33. Son unique partage , 114. Ce que c'est que la présomption , V , 63. La crainte d'y tomber ne doit pas nous empêcher de nous connaître tels que nous sommes , 64 et suiv.

Prière à Dieu. Celle que les chrétiens devraient constamment employer , III , 41. C'est la seule dont se servait Montaigne , 42. Ce qu'on doit juger des prières de ceux qui persistent de dessein délibéré dans de mauvaises habitudes , 46. Abus qu'on fait des prières , 59-60.

Prince. Loi qui ordonne d'examiner la conduite des princes après leur mort , I , 82. Cérémonie ordinaire à leur entrevue , 144. Triste état d'un prince trop défiant , 269. Si un prince fait mieux d'attendre son ennemi sur ses propres terres , que d'aller l'attaquer chez lui , II , 341. Exemples qui établissent sur cela le pour et le contre , 343 et suiv. Combien il importe aux princes de fuir la fourberie , V , 99. Un prince doit mourir debout , 157 ; et commander ses armées en personne , 158. Quelle devrait être l'activité et la sobriété des princes , 160. Leur secret est une importune garde à qui n'en a que faire , VI , 78. En quel cas un prince est excu-

sable de manquer à sa parole, 89. Excellent caractère d'un prince qui était supérieur aux accidents de la fortune, VII, 199.

Principes. Diversité d'opinions sur le sujet des principes naturels, IV, 232. En recevant des principes sans examen, on s'expose à toute sorte d'égarements, 233.

Procès. Il n'en est point de si clair, auquel les avis ne se trouvent divers, IV, 329.

Profit. Divers exemples qui montrent que le profit de l'un est le dommage de l'autre, I, 223 et suiv.

Promesse. Le seul cas où un particulier est autorisé à manquer à sa promesse, VI, 94.

Pronostications de différents genres. Quand ont été abolies, I, 129 et suiv.

Prophètes des sauvages de l'Amérique. Leur morale; comment ils sont traités si leurs prophéties se trouvent fausses, II, 150.

PROTAGORAS. N'avait aucune opinion sur l'existence, la non-existence, et la nature de Dieu, IV, 174.

PROTOGÈNES. Comment il acheva par hasard une peinture qu'il allait effacer, II, 177.

PSAMMÉNITES, roi d'Égypte. Pris par Cambyses; comment il souffre ce malheur, et ses sâtes funestes, I, 73-74.

Punitions. A quelles fins elles doivent être infligées, VII, 15.

Purgation. Si l'utilité des purgations procurées par la médecine est bien avérée, VI, 23.

PYRRHON. Comment il encourage des passagers effrayés d'une tempête, II, 250. Comment dépeint, IV, 152. Essayé vainement de faire répondre sa vie à sa doctrine, V, 218.

Pyrrhoniens. Ce qu'ils professaient, IV, 145. Ce qu'ils gagnaient par-là, 147 et *suiv.* Langage qui leur est ordinaire, 151. Leur conduite dans la vie commune 152. Ils sont embarrassés à trouver des expressions qui puissent représenter leur opinion, 203. Ce que c'est que leur *ataraxie*, 319.

PYRREUS. Ce qu'il dit des Romains, en voyant leur armée en ordre de bataille, II, 138. Sa vaine ambition, 306. Il pensa perdre une bataille pour s'être déguisé dans le combat, 338.

PYTHAGORE. Ce qu'il répondit à un prince qui lui demanda de quelle science il faisait profession, II, 53. Pythagore calme l'emportement d'une troupe de jeunes gens par la musique, II, 323. Achetait des bêtes en vie pour leur redonner la liberté, 281. Quelle idée il croyait que l'homme peut avoir de Dieu, IV, 171. Ce que c'est que Dieu, selon Pythagore, 174.

Q.

Qualités. Celles qui ne conviennent point au rang qu'un homme tient dans le monde, ne sauraient lui faire honneur, II, 230.

Querelles. Délibération qui doit les précéder, VII, 220. Combien sont honteuses la plupart des réconciliations qui les suivent, 222.

QUINTILIEN. Pourquoi n'approuve point qu'aux écoles on fouette les jeunes gens, II, 49.

QUITO. Chemin magnifique de Quito à Cosco, VI, 349.

R.

RABELAIS. Mis par Montaigne au rang des livres simplement plaisants, III, 232.

RAÏSCIAC, *seigneur allemand*. Sa mort subite, causée par la tristesse, I, 77.

Raison humaine. Si elle peut juger de ce qui la regarde immédiatement, IV, 236. Glaive double et dangereux, V, 114.

Rang. Combien le rang nous impose, VII, 43 et suiv.

RASIAS, surnommé *le père aux Juifs*. Sa mort généreuse, accompagnée d'une fermeté extraordinaire, III, 119.

Récompenses. Dans une autre vie; sur quoi fondées, IV, 186.

Régents de collège. Plaisamment caractérisés, II, 56.

RÉGULUS. Sa parcimonie, III, 25. A montré plus de fermeté que Caton, 109.

Religion. N'a point de fondement humain plus assuré que le mépris de la vie, I, 192. Les hommes ne s'en servent communément que comme d'un moyen pour satisfaire leurs plus injustes passions, IV, 14. Quelle est la plus vraisemblable des opinions humaines, touchant la religion, 170. Il faut une religion palpable pour le peuple, 172. Zèle de religion souvent excessif, par conséquent injuste, V, 141. A porté les chrétiens à détruire les livres des païens, *ibid.*; et à diffamer l'empereur Julien, 142.

Remora. Petit poisson que les Latins prétendaient avoir la propriété d'arrêter les navires, IV, 70.

Renard. Raisonne très sensiblement, IV, 50.

Repentance des hommes. Pleine de corruption pour l'ordinaire, VI, 116. Quel doit être l'effet d'une vraie repentance, 120. On ne peut se repentir de sa forme universelle, selon Montaigne, *ibid.* Du repentir causé uniquement par l'âge, 125.

Repos et gloire. Choses incompatibles, II, 225.

Réputation. Est mise à trop haut prix, V, 52-53.

Résolution. De quel usage, I, 66 et 67. Résolution extraordinaire, 277.

Ressemblance. Passe des pères, des aïeuls et des bisaïeuls, aux enfants, VI, 13 *et suiv.*

Retraite. Quels tempéraments y sont le plus propres, II, 216. Dans quelle vue Pline et Cicéron la conseillaient, 220. Peu de solidité qu'il y a dans ce conseil, 222. Voyez *Solitude*.

Révélation. C'est d'elle que nous vient l'assurance de l'immortalité de l'ame, IV, 264.

Rhétorique. Art trompeur, pire que le fard des femmes, III, 18. Quel est son véritable usage, 20.

Richesses. Moyens d'éviter les embarras qui les accompagnent, II, 277.

ROBERT. Miracle opéré en faveur de la dévotion de ce prince, II, 176.

Rois. Nous leur devons l'obéissance; mais l'estime et l'affection ne sont dues qu'à leurs vertus, I, 82-83. Vanité impertinente d'un roi, 97. De quoi ils doivent se glorifier, II, 232. Ils sont sujets aux mêmes passions et aux mêmes accidents que les autres hommes, 293. Sont moins en état de goûter les plaisirs que de simples particuliers, 299. Sont prisonniers dans les limites de leur pays, 301. Comment un roi peut inspirer à ses sujets le mépris de l'or, de la soie, et des vaines dépenses, 307 *et suiv.* L'ame d'un roi et celle d'un savetier sont jetées au même moule, IV, 85. Les rois doivent mourir debout, V, 158; et commander leurs armées en personne, *ibid.* Pourquoi ils devraient s'abstenir de faire des dépenses extravagantes, VI, 321 *et suiv.* Si la libéralité sied bien à un roi, et

jusqu'à quel point, VI, 324. Quelle est la vertu qui convient proprement aux rois, 326. Il n'est pas en leur pouvoir de contenter l'avidité de leurs sujets, 327. Les rois sont excusables, parce que leur métier est un des plus difficiles, VII, 6. Pourquoi ils sont exclus de l'honneur qui vient des exercices du corps et de l'esprit, 7 *et suiv.* La seule chose que les enfants des rois apprennent comme il faut, 9. Défauts des rois, comment cachés à leurs yeux, 11. Les rois donnent les plus grandes charges au hasard, 39. Les rois auraient besoin d'un officier chargé de leur parler librement, et de leur apprendre à se connaître, VIII, 34.

ROMAINS. Pourquoi étaient aux peuples nouvellement conquis leurs armes et leurs chevaux, II, 350. Combattaient à l'épée et à la cape, III, 3. Prenaient des bains tous les jours avant le repas, 4. Se parfumaient tout le corps et se faisaient pincer tout le poil, *ibid.* Aimaient à se coucher mollement, et mangeaient sur des lits, 5. Comment ils témoignaient leurs respects aux grands, *ibid.* A quel usage ils mettaient l'éponge, 6. Comment rafraîchissaient leur vin, 7. Avaient des poissons dans leurs salles basses, *ibid.* Quelle était chez eux la place d'honneur à table, 8. Leurs femmes se baignaient avec les hommes, 9. De quelle couleur étaient les habits de deuil des dames romaines, 10. Les Romains portaient même accoutrement les jours de deuil et les jours de fêtes, 32. Armes d'un piéton romain, 222. Pour quelle raison les Romains se maintenaient continuellement en guerre, V, 172. De la grandeur romaine, 177. Pourquoi ils rendaient aux rois leurs royaumes après les avoir conquis, 180. Sénat romain inexorable d'avoir violé

un traité qu'il avait fait lui-même, VI, 92. Coutume des Romains, à leur retour d'un voyage, d'envoyer prévenir leurs femmes de leur arrivée, 150. Pourquoi les Romains ont refusé le triomphe à des généraux qui avaient remporté de grandes victoires, VII, 40.

ROME. Était plus vaillante avant qu'elle fût savante, I, 302, et IV, 112. Inclination particulière que Montaigne, avait pour cette ville, VII, 176. Considérée comme la métropole de toutes les nations chrétiennes, 178.

ROUSSEAU. Excellent poète français au jugement de Montaigne, V, 127.

Rossignols. Instruisent leurs petits à chanter, IV, 61.

Ruses de guerre. Condamnées chez les anciens, I, 100. Autorisées chez nous, 101.

RUSTICUS. Pourquoi loué par Plutarque et par Montaigne, III, 134.

S.

Sacrifices humains. En usage dans presque toutes les religions, II, 135. Comment pratiqués dans le Nouveau-Monde, *ibid.* Constance de ceux qu'on y sacrifiait, 136. Combien l'usage de tels sacrifices était farouche et insensé, IV, 190.

Sage. En quoi il diffère du fou par rapport aux passions, I, 142. Dans la conduite de la vie, le sage est déterminé par les apparences, IV, 153.

Sagesse. Quelles en sont les marques, II, 38. Quel est son but, 39. Comment définie par Sénèque, III, 70. Son caractère, selon Montaigne, VI, 195.

Sagesse et ignorance. Parviennent aux mêmes fins, III, 33.

SALONE. Succès étonnant que ses habitants, réduits à l'extrémité, eurent sur ceux qui les tenaient assiégés, V, 301 *et suiv.*

SATURNINUS. Ce qu'il dit aux soldats qui l'avaient élu général, VII, 168.

Sauvages de l'Amérique. Leur constance lorsqu'ils sont faits prisonniers, II, 160. Chanson guerrière d'un prisonnier sauvage, *ibid.* Chanson amoureuse d'un sauvage d'Amérique, 162. Du langage de ces sauvages, *ibid.* Sauvages venus en France : ce qu'ils jugèrent de nos mœurs, *ibid. et suiv.* Réponses qu'un de ces sauvages fit à Montaigne, 164, *Voyez AMÉRIQUE.*

Savants. Méprisables, parce qu'ils sont mal appris, I, 285. Ne s'appliquent qu'à remplir la mémoire, *ibid.* Ne songent qu'à faire une vaine montre de leur science, 286. Sottise d'un Romain qui se croyait savant, parce qu'il avait des savants à ses gages, 287. Caractère des faux savants, 290. Surnommés *lettre-ferits* en Périgord; signification de ce mot, 291. Savants qui recherchent la vérité, comparés aux épis de blé, IV, 141. S'ils peuvent prétendre à quelque recommandation par leurs écrits, V, 118. Le principal savoir de notre siècle est de savoir entendre les savants, VIII, 14. D'un savant homme qui aimait à étudier au milieu d'un grand bruit, 43.

SCÆVA, centurion de l'armée de César. Combien de coups il reçut sur son bouclier, en soutenant une attaque, V, 300.

SCANDERBERGH. Comment il fut apaisé par un soldat qui l'avait irrité, I, 66. Ce qui suffisait,

selon lui, à un chef de guerre pour garantir sa réputation militaire, V, 296.

Science. N'est utile qu'autant qu'elle nous devient propre, I, 288 *et suiv.* Doit être accompagnée de jugement, 293. Est dangereuse pour qui n'en sait pas faire usage, 296 *et suiv.* Quelle est la plus difficile et la plus importante, II, 11. De quelle utilité est la science, 12. Si elle exempte l'homme des incommodités humaines, IV, 110. Les sciences traitent les choses avec trop d'art, VI, 261. Étrange abus qu'on fait de la science, VII, 26. C'est un bien dont l'acquisition est dangereuse, 266. Si, dans les maux de la vie, nous tirons de grands secours des instructions de la science, 289 *et suiv.*

Science de gueule. Plaisamment tournée en ridicule, III, 21.

SCIPION l'Africain. Son intrépidité, I, 271. A vécu la belle moitié de sa vie de la gloire acquise en sa jeunesse, III, 65. Accusé devant le peuple, dédaigne fièrement de se justifier, 141 *et suiv.*

SCIPION le jeune. Ce qu'il répondit à un jeune homme qui lui faisait montre d'un beau bouclier, III, 221. Comment il faisait manger ses soldats, 223.

SCIPION, beau-père de Pompée. Acquit beaucoup de gloire par sa mort, I, 168.

SCRIBONIA, dame romaine. Pourquoi elle conseille à son neveu de se tuer, III, 118.

SCYTHES. Comment excusèrent leur fuite à Darius qui les poursuivait, I, 139. Les Scythes s'abreuvaient du sang de leurs chevaux II, 358. Par combien de meurtres ils honoraient leurs rois morts, IV, 53.

SÉBONDE (Raymond de). Apologie de sa *Théolo-*

gie naturelle, IV, 5 *et suiv.* Montaigne le traduit de l'espagnol en français, 7. Objection qu'on faisait contre ce livre, et réponse, 8 *et suiv.* Autre objection contre la faiblesse de ses arguments, réfutée par Montaigne, 25.

SACHÉL (*George*). Avec quelle horrible férocité il fut traité après avoir été défait en bataille et pris par le voyvode de Transylvanie, V, 209-210.

SÉJAN. Pourquoi sa fille fut forcée par le bourreau avant qu'il l'étranglât, VI, 88.

SÉLRUCUS, *roi*. Le peu de cas qu'il faisait de la royauté, II, 298.

SÉLIM 1^{er}. Ce qu'il pensait des victoires gagnées en l'absence du maître, V, 159.

Semence. Par quel moyen elle devient prolifique, IV, 270.

SÉNÈQUE. Conseil fort extraordinaire qu'il donne à un de ses amis, II, 171. Comparé avec Plutarque, III, 239. Sénèque prétend ne devoir sa vertu qu'à lui-même, IV, 117. Comment il élève le sage au-dessus de Dieu, *ibid.* Pensée de Sénèque critiquée avec raison, 376. Sénèque comparé avec le cardinal de Lorraine, V, 253. Portrait injuste que l'historien Dion a fait de ce philosophe, 254. Sénèque prêt à mourir par l'ordre de Néron : ce qu'il dit à ses amis et à sa femme, 311 *et suiv.* Preuve singulière de l'affection que Sénèque avait pour sa femme, 317 *et suiv.* Grands efforts qu'il fit pour se préparer contre la mort, VII, 268. Il s'accoutuma pendant un an à ne rien manger qui fût en vie, VIII, 44.

Sens. Si l'expérience des sens peut mettre fin à l'incertitude philosophique, IV, 235. Les sens sont le commencement et la fin de nos connaissances,

340. Il y a lieu de douter si l'homme est pourvu de tous les sens naturels, 342. Les sens ne trompent jamais, selon Épicure, 348. L'expérience démontre l'erreur de l'opération des sens, 350. Les sens imposent quelquefois à notre raison, 351. Ils sont altérés par les passions de l'ame, 358. Considération sur les sens des animaux brutes, 360. Différence extrême entre les effets de leurs sens et les effets des nôtres, 361. Combien le jugement de l'opération des sens est incertain, 364. On ne peut juger définitivement d'une chose par les apparences qu'on en reçoit par les sens, 369.

Senteurs étrangères. A bon droit suspectes, III, 37.

Sépulture des morts. Superstition cruelle et puérile des Arméniens à ce sujet, I, 92. Comment païenne, 93.

SERTORIUS. Comment il débusqua ses ennemis d'un poste inaccessible, IV, 84.

SERVITUDE VOLONTAIRE. Titre d'un ouvrage de La Boétie, l'ami de Montaigne, II, 28.

SERVIUS *le Grammairien.* Comment se délivra de la goutte, III, 107.

SÉVÉRUS CASSIUS. Parlait mieux lorsqu'il n'était pas préparé, I, 127.

SEXTILIA, *dame romaine.* Pourquoi se donne la mort, III, 123.

Silence. Est d'un merveilleux usage aux grands, VII, 38.

SIMONIDE. Refuse de définir la Divinité, V, 155.

Sincérité. Doit être inspirée de bonne heure aux enfants, II, 26.

Singes d'une grandeur extraordinaire qu'A-

alexandre rencontra dans les Indes , comment ils furent attrapés, VI, 264.

Société. Ceux qui se déroberent aux offices communs de la société prennent le parti le plus commode, V, 282.

SOCRATE. Ce que c'était que son *Démon*, I, 136. Comment il se joue d'un sophiste qui n'avait rien gagné à Sparte, 301. Réflexions sur ce qu'il répondit à celui qui lui demanda d'où il était, II, 29. Son opinion sur ce que doivent faire les jeunes gens, les hommes faits et les vieillards, 216. Pourquoi il fut estimé le seul sage, III, 167. Comment s'essayait à la vertu, 259. Pourquoi la vertu lui devint aisée, 260. La gaité qui accompagna sa mort la met au-dessus de celle de Caton, 264. Ce qui lui fit donner le nom de *Sage*, IV, 137. Réponse de Socrate à ceux qui lui demandaient ce qu'il savait, 142. Il ne faisait cas que de la science des mœurs, 160. Pourquoi se comparait aux sages-femmes, 161. Ses idées confuses de la Divinité, 175. Ce qu'il demandait aux dieux, 315. Noble constance dont sa mort fut accompagnée, V, 10. Il était de beaucoup supérieur à Alexandre, VI, 112. Pourquoi il ne s'opposa que mollement au dessein que ses ennemis avaient de le faire mourir, 130. Quel était son mot favori, 137. Avec quelle fierté il se retira après que l'armée où il combattait eût été mise en déroute, 316. Ce qu'il dit en voyant quantité de bijoux et de meubles de prix, VII, 201. Comment il conseillait qu'on se défendit contre l'amour, 214. Socrate est admirable par la simplicité de ses discours et de sa conduite, 262. Son caractère, qui nous a été transmis par des témoins très fidèles et très éclairés, 264. Discours plein de simplicité qu'il fit

à ses juges, 297 *et suiv.* En quoi consiste la noblesse et l'excellence de ce discours, 300 *et suiv.* Portrait abrégé de la noblesse et de la simplicité de l'ame de Socrate, VIII, 105.

Soi. Combien il importe de savoir être à soi, II, 215. C'est une chose louable que d'être juste estimateur de soi-même, 162. S'occuper de soi n'est pas se plaire en soi, 163. Que chacun doit se faire juge de soi-même, VI, 107.

Soie (habits de). Quand les hommes commencèrent à en mépriser l'usage en France, II, 308.

Soldat. Venant à guérir d'une maladie qui lui rendait la vie odieuse, perdit toute sa valeur, III, 74. Autre soldat qui n'est vaillant que pour regagner ce qu'il avait perdu, *ibid.*

Soldats. Comment leur lâcheté doit être punie, I, 149. S'ils doivent être richement armés, II, 336. S'il leur faut per mettre d'insulter l'ennemi, 337. Sa vie de soldat est très agréable et très noble, VIII, 75.

Soleil. Son adoration, culte le plus excusable, IV, 173.

Solitude. L'ambition nous en donne le goût, II, 206. But qu'on s'y propose, 208. Elle ne nous dégage point de nos vices, 209. En quoi consiste la vraie solitude, 211. A qui elle convient le mieux, 214. Quelle occupation il faut choisir à une telle vie, 219. Solitude recherchée par dévotion; ce qu'on en doit juger, 221. Le vrai usage de la solitude, 226 *et suiv.*, et VI, 143. Voyez *Retraite*.

SOLON. Réflexions sur le mot de ce philosophe, que nul homme ne peut être dit heurcux avant sa mort, I, 84 et 167. Ce qu'il répondit à ceux qui l'exhortaient à ne pas répandre pour son fils mort

des larmes inutiles et impuissantes, IV, 327. Il permit aux femmes de se prostituer pour gagner leur vie, VI, 248.

Sommeil. Ce n'est pas sans raison qu'on lui trouve de la ressemblance avec la mort, III, 150. Est une voie naturelle pour entrer dans le cabinet des dieux, IV, 296-297.

SOPHOCLE. Mourut de joie, I, 79. Censuré pour avoir loué un beau garçon, II, 132. Jugement en sa faveur; s'il était bien fondé, III, 80.

Sorciers. Raisons qui obligeaient Montaigne à ne rien décider sur le chapitre des sorciers, et à traiter de chimères la plupart des contes qu'on en fait, VII, 248 *et suiv.* Il est porté à croire que ceux qu'on traite de sorciers ont l'imagination blessée, 252.

Sot. Il est impossible de traiter de bonne foi avec un sot, VII, 24. Comment un sot dit quelquefois une chose sensée, 49. Ce qu'il y a de plus déplaisant dans le sot, c'est qu'il admire tout ce qu'il dit, 51.

Sottise. Ne pouvoir souffrir la sottise, est une maladie de l'esprit fort incommode, VII, 18, 19, 30 *et suiv.* L'extérieur grave et la fortune de celui qui parle, donnent souvent du poids aux sottises qu'il dit, 34.

Soumission. Adoucit un cœur irrité, I, 65-66.

Sourds naturels. Pourquoi ne parlent point, IV, 48.

SPARTIATES. Pourquoi ils refusèrent le prix de la valeur à un de leurs citoyens qui s'était le plus distingué dans un combat, II, 193.

Spectacles publics. Combien utiles dans les grandes villes, II, 73. Légère description de ceux que les empereurs romains donnaient au peuple, VI, 330.

SPRUSIPPUS, philosophe. S'il perdit la vie étant surpris en adultère, I, 179. Il mit fin lui-même à sa vie, III, 108. Son opinion sur la nature de Dieu, IV, 175.

SPURINA, jeune homme doué d'une beauté singulière. Pourquoi se défigure tout le visage, V, 281. En quoi son action était digne de blâme, 282.

STATILIUS. Pourquoi refusa d'entrer dans la conspiration contre César, III, 17.

STILPON, philosophe. Sa constance après l'embrasement de sa patrie, où il avait tout perdu, II, 211. Comment il hâta sa mort, III, 96. Il devait sa tempérance à ses soins, 273.

STRATON, philosophe. Ne reconnaissait pour Dieu que le mécanisme d'une nature insensible, IV, 176 et 207. Où il loge l'âme, 241.

STRATONICE, femme de Déjotaru. Vertu de cette princesse, II, 161.

SUBRIUS FLAVIUS. Sa constance sur le point d'être mis à mort, VI, 166.

Succès. N'est pas une preuve d'habileté, VII, 40.

SUFFLOLC (duc de). Périt victime de la mauvaise foi de Henri VII, roi d'Angleterre, I, 109-110.

Suicide. Sépulture ignominieuse ordonnée par les lois de Platon pour ceux qui s'étaient tués eux-mêmes, III, 112. Quelles sont les raisons les plus justes de se donner la mort, 113 et 116. Permission du suicide accordée par le sénat de Marseille, VI, 253.

Sujets. S'il leur est permis de se rebeller et armer contre leur prince pour la défense de la religion, IV, 14.

Supérieur. Ce qu'il doit surtout attendre de ses sujets, I, 156.

Surnoms illustres. Donnés mal à propos à des esprits médiocres, III, 24.

SYLLA. Se montre inexorable à Péruse, I, 70. Comment récompense et punit un esclave pour avoir trahi son maître, VI, 86.

SYLVIUS, médecin célèbre du temps de Montaigne. Conseillait de s'enivrer une fois tous les mois, III, 89.

T.

Table. Quelle était la place d'honneur à table chez les anciens Romains, III, 8. Plaisirs de la table, comment ménagés par les Grecs et par les Romains, VIII, 85.

TACITE. Son génie et son caractère, selon Montaigne, VII, 56. Il a jugé de Pompée avec trop de sévérité, 57. S'il a bien jugé d'un mot de Tibère, écrivant au sénat, 58 *et suiv.* Blâmé pour s'être excusé d'avoir parlé de soi dans son Histoire, 59. Tacite et tous les historiens sont louables de rapporter des faits extraordinaires et des bruits populaires, 60.

TAGÈS. Auteur de l'art de deviner parmi les Toscans, I, 134.

TAMERLAN. Pourquoi faisait mettre à mort tous les lépreux qui lui tombaient sous la main, VI, 6.

TASSO (*Torquato*), *excellent poète italien.* Il perdit l'esprit quelque temps avant sa mort, IV, 123.

TAURÉA JUBELLIUS. Sa mort généreuse, III, 126. *Temps.* Incertitude de son calcul par les années, VII, 236.

TÉRENCE. S'il est l'auteur des comédies publiées sous son nom, II, 230. En quoi Montaigne le trouve admirable, III, 234. Pourquoi il doit être

compté fort au-dessus de Plaute, 235. Son éloge , 236.

TÉREZ, *roi de Thrace*. Sa passion pour la guerre , II , 266.

TERNATE, *la principale île des Moluques*. On n'y entreprend jamais la guerre qu'après l'avoir déclarée d'une manière fort particulière , I , 101.

Terreurs paniques. Ce qu'on entend par-là , I , 163.

THALÈS. Ce qu'il fit pour répondre à ceux qui lui reprochaient de ne mépriser les richesses que parce qu'il ignorait l'art de s'enrichir , I , 284. Pourquoi ne voulait pas se marier , II , 267. Mot de lui à ce sujet , III , 189. Son opinion sur la nature de Dieu , IV , 173. Reproche que lui fit une Milésienne, et qui peut s'appliquer à quiconque se mêle de philosophie , 228. Ce qu'il disait de la nature de notre ame , 237 ; et de la difficulté pour l'homme de se connaître , 273.

THALESTRIS, *reine des Amazones*. Pourquoi elle alla trouver Alexandre , VI , 284.

THÉANO, *femme de Pythagore*. Ce qu'elle disait d'une femme couchée avec son mari , I , 211-212.

THÉBAINS. Adoucis par la fermeté d'Épaminondas , I , 69. Cruautés exercées contre eux par Alexandre , 72.

THÉODORUS. Ce qu'il répondit à Lysimaque qui menaçait de le tuer , II , 243. Ne voulait pas que le sage se hasardât pour le bien de son pays , III , 17. Niait ouvertement qu'il y eût des dieux , IV , 177.

Théologie et philosophie. Se mêlent de régler toutes les actions des hommes , II , 129. La théolo-

gie ne doit avoir rien à démêler avec les autres sciences, III, 53.

THÉON le philosophe. Se promenait en songeant tout endormi, VIII, 81.

THÉOPHILE, empereur. Forcé par un de ses chefs à se sauver par la fuite, après la déroute de son armée, I, 160.

THÉOPHRASTE. Indéterminé dans ses opinions sur la nature de Dieu, IV, 176.

THÉOPOMPE, roi de Sparte. Refuse un éloge pour le donner à son peuple, II, 285.

Thons. Semblent avoir quelque teinture de mathématiques, IV, 94.

THRACE. Ses habitants tiraient des flèches contre le ciel quand il tonnait, I, 98. En quoi les rois de Thrace se distinguaient de leur peuple, II, 292.

TERASONIDES, jeune homme grec. Pourquoi refuse de jouir de sa maîtresse, VI, 276.

THURIENS. Ce que leur législateur ordonna contre ceux qui proposeraient ou l'abolition ou l'introduction d'une nouvelle loi, I, 249.

TIBÈRE. Refuse son consentement à un acte perfide qui aurait tourné à son avantage, VI, 68.

TIGELLINUS. Sa mort pleine de mollesse, I, 179 et VII, 149-150.

Tigre. Exemple de générosité de cet animal, IV, 96.

TIMOLÉON. Comment sauvé d'un assassinat, II, 178. Pourquoi il pleura son frère à qui il venait de donner la mort, II, 204. A quelles conditions il fut justifié de ce meurtre par le sénat de Corinthe, VI, 91.

Trahison utile. Préférée à l'honnêteté hasardeuse, VI, 82. Combien la trahison est funeste à qui se

charge de l'exécuter, 83. En quel cas la trahison est excusable, 84. Trahisons punies par ceux qui les avaient commandées, 85.

Traîtres. Tenus pour maudits par ceux même qui les récompensent, VI, 88.

Tristesse. Passion méprisable, I, 73. Ses effets, 74. Lorsqu'elle est extrême, ne se peut exprimer, 75. Exemple mémorable d'une mort subite occasionnée par la tristesse, 76-77. Autres effets de cette passion, 79.

TRIVULCE (*Théodore*). Mots remarquables qu'il dit au sujet de Barthélemy d'Alviane, I, 86.

TURCS. Comment se nourrissent dans leurs armées, II, 358. Ont des aumônes et des hôpitaux pour les bêtes, III, 285. Fondement le plus commun de leur courage, V, 229. Turcs fanatiques : se font honneur de ravalier leur propre nature, VI, 272.

TURNEBUS (*Adrianus*). Son caractère, I, 292. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, V, 127. Son éloge, *ibid.*

Tyran. Comment défini par Platon, II, 300. Tyrans ingénieux à prolonger les tourments de ceux qu'ils font mourir, V, 207.

V.

Vaillance. A ses limites comme les autres vertus, I, 146. Ce qui doit l'avoir mise en crédit parmi les hommes, III, 175. C'était une vertu populaire en France du temps de Montaigne, V, 129 et VI, 281.

Vaincus morts. Pleurés par leurs vainqueurs, II, 198-199.

Valachi, courriers du Grand-Seigneur. Ce qui

fait qu'ils vont avec une extrême diligence, V, 169.

VARRON. Le plus subtil et le plus savant auteur latin, au jugement de Montaigne, IV, 214. Comment il excusait les absurdités de la religion romaine, 221. Quelles qualités il demande dans des convives, pour rendre un festin agréable, VIII, 97.

Vengeance. Celle qui nous porte jusqu'à tuer notre ennemi, devient par cela même inutile, V, 192. Moyen de dissiper un violent desir de vengeance, VI, 170.

Vérité. D'où nous vient sa connaissance, IV, 140. S'il est au pouvoir de l'homme de la trouver, 141. Sa recherche, occupation très agréable, 164.

Vertu. Comment la volupté en est le but et le fruit, I, 171. Le mépris de la mort est l'un de ses principaux bienfaits, 173. Est le but de la sagesse, II, 39. Son vrai portrait, *ibid.* Comment doit être représentée aux jeunes gens, 39 *et suiv.* Est facile à acquérir; est la source des vrais plaisirs, 40. Son véritable emploi, 41. Si elle peut être recherchée avec trop d'ardeur, 127. Motifs vicieux détruisent son essence, 192. Se contente de soi, II, 213. Actions d'une vertu excessive, 217. Veut être recherchée uniquement pour elle-même, III, 78. La vertu est supérieure à ce qu'on appelle bonté naturelle, 256. Doit être accompagnée de difficulté, 257 *et suiv.* Comment elle devient aisée dans les âmes nobles comme étaient celles de Socrate et de Caton, 260 *et suiv.* La vertu a différents degrés, 266. Elle est desirable, indépendamment de la gloire qui peut l'accompagner, V, 35. Serait une chose frivole, si elle tirait sa recommandation de la gloire, 39-40. A son lustre indépendant de l'approbation

des hommes, 42 *et suiv.* Une vertu naïve et sincère ne peut être employée à la conduite d'un état corrompu, VII, 168.

VESPASIEN. Beau mot de cet empereur mourant, V, 157.

Vêtements. De l'usage de se vêtir, II, 183.

Veuve. Qui se trouve grosse sans savoir à quelle occasion elle l'était devenue, III, 88. On doit laisser aux veuves de quoi maintenir leur état, 205.

VIBIUS VIRIUS, sénateur de Capoue. Comment lui et vingt-sept sénateurs de Capoue se donnent la mort, III, 124.

Vices. Prennent pied dès la plus tendre enfance, et devraient être corrigés au plutôt, I, 229. Ne sont pas tous également énormes, III, 83. Un vice n'entraîne pas tous les vices à sa suite, 272. Vices déguisés sous le nom de vertus, VI, 76. Comment les vices d'un homme peuvent servir d'instruction à d'autres hommes; VII, 15.

Victoire. N'était point acquise, chez les Grecs, à celui qui demandait à l'ennemi un corps pour l'inhumer, I, 86. En quoi elle consiste réellement, II, 156. Est le but principal d'un capitaine et de chaque soldat, 318. Celle qui se gagne sans le maître n'est pas complète, V, 159.

Vie. Le mépris qu'on en fait, fondement le plus assuré de notre religion, I, 192. N'a qu'une entrée, et cent mille issues, III, 105. Mépris de la vie mal fondé, 112. Vie de l'homme, comparée avec raison à un songe, IV, 359. Vie exquise est celle qui est réglée intérieurement et en son particulier, VI, 109. *et suiv.* Par quels objets frivoles le désir de la vie est entretenu, VI, 174. Quel est le vrai but de la vie, VII, 295.

Vieillard. Exemple d'un vieillard qui, voulant se faire craindre dans sa famille, y était méprisé, III, 194 et suiv. Vieillards trompés par leurs domestiques, 195. D'autres par leurs femmes, 197. Les vieillards ont besoin de s'égayer l'esprit, VI, 186 et suiv. Doivent assister aux jeux et aux exercices des jeunes gens, 189; et profiter de toutes les occasions de jouir de quelque plaisir, *ibid.*

Vieilles gens. Ce que c'est que leur sagesse, VI, 129. Leurs défauts peints au naturel, *ibid.* et suiv.

Vieillesse. Mourir de vieillesse, chose singulière et extraordinaire, III, 63. Quelle étude convient à la vieillesse, V, 215. Si la vieillesse doit nous empêcher de voyager, VII, 133.

Vierge. Ne pouvait être mise à mort parmi les Romains, VI, 88.

Vin. Gelé et distribué par morceaux, II, 188. La délicatesse au vin est à fuir, et pourquoi, III, 90. Jusqu'à quel âge Platon le défendait aux enfants, 95. Restrictions requises dans l'usage du vin, 96. Vin pur contraire à la vieillesse, *ibid.* Pourquoi Lycergue l'ordonnait aux Spartiates malades, VI, 53.

VIRGILE. Cas que Montaigne faisait de ses *Géorgiques*, et du cinquième livre de l'*Énéide*, III, 234. Si l'on peut lui comparer Lucrèce ou l'Arioste, *ibid.* et 238. Ce qu'il doit à Homère, V, 320.

Visions et enchantements. N'ont de crédit que par la puissance de l'imagination, I, 207.

Voix. Qualifiée par Zénon fleur de la beauté, IV, 352. Comment il faut régler sa voix en conversant avec les hommes, VIII, 56.

Volupté. Sujette à plus d'incommodités et de traverses que la vertu, I, 171. Cherche à s'irriter par

la douleur, V, 20. Volupté constante et universelle, serait insupportable à l'homme, 153. Volupté corporelle a son prix, quoiqu'elle soit inférieure à celle de l'esprit, VIII, 114 *et suiv.*

Voyages. De quelle utilité ils sont à un jeune homme, II, 19. A quel âge un jeune homme devrait commencer ses voyages, 20. Si la vieillesse doit nous empêcher de voyager, VII, 133.

Vue. Comment elle en impose à l'esprit, IV, 355.

W.

WITOLDE, *prince de Lithuanie.* Pourquoi ordonna que les criminels condamnés à la mort se défissent eux-mêmes de leurs propres mains, VI, 89.

X.

XANTHIENS. Ne purent être détournés de courir volontairement à la mort, II, 246.

XÉNOCRATE. Établit huit dieux, IV, 175. Comment il maintint sa continence, V, 269.

XÉNOPHANES. Le seul philosophe théiste qui ait rejeté toute sorte de divination, I, 135. Son opinion sur la nature de Dieu, IV, 176-177. Quelle forme les animaux donnent à Dieu, selon ce philosophe, 216.

XÉNOPHON. Pourquoi il a écrit sa propre histoire, II, 230. Opinion peu déterminée qu'il avait sur la nature de Dieu, IV, 175. Comment il apprend la mort de son fils, VI, 168.

XERXÈS. Fouette l'Hellespont, et envoie un cartel au mont Athos, I, 97. Pourquoi frappé d'un sentiment de joie et de tristesse à la vue de ses

DELLIUS II. 263. Ce premier personnage a un prix pour son comportement de bonhomme. VIII, 97.

L

LALAGUS LUI qui à si pour corriger le luxe, E. 106.

LAVINIA LIRE exemple de constance conjugale, E. 131.

LEPUS AVOIT deux autres de disciples, d'un genre fort différent. II. 74. Ne reconnaissait pour LIRE que la SA MATHIEU. IV. 1-6. Comment il déclinait la nature. 211. Faiblesse de ses arguments. 145. Ne se communication avec aucune école qu'une seule fois en sa vie. VI, 270.

LEPUS 2 ELIX. N'admettait l'existence de rien, IV. 201.

LEUCA JEAN. PIERRE ordonna qu'on fit un tambour de sa peau après sa mort, I, 87.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

troupes , II , 203. Ce prince proposa un prix pour qui inventerait un nouveau plaisir , VIII , 97.

Z.

ZALEUCUS. Lois qu'il fit pour corriger le luxe , II , 309.

ZÉNOBIE. Rare exemple de continence conjugale , II , 131.

ZÉNON. Avait deux sortes de disciples , d'un génie fort différent , II , 64. Ne reconnaissait pour Dieu que la loi naturelle , IV , 176. Comment il définissait la nature , 221. Faiblesse de ses arguments , 245. N'ent communication avec aucune femme qu'une seule fois en sa vie , VI , 270.

ZÉNON D'ÉLÉE. N'admettait l'existence de rien , IV , 201.

ZISCHA (Jean). Pourquoi ordonna qu'on fit un tambour de sa peau après sa mort , I , 87.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

549 834

NOV

8 1976

NOV 8 1976

